ALMANACH

DE LA

QUESTION SOCIALE

ILLUSTRÉ, POUR 1900

(Dixième Année. — Deuxième Série)

Rédigé par les écrivains les plus autorisés du socialisme et l'élite de la littérature contemporaine

Sous la Direction de P. ARGYRIADÈS

L'Almanach est chose plus grave que ne le croient les esprits futiles.

MICHELET.

P. ARGYRIADÈS

PARIS

A L'ADMINISTRATION DE LA « *QUESTION SOCIALE* »

5, Boulevard Saint-Michel, 5

Dépôt général : chez BOULINIER, 19, boulevard Saint-Michel

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET DANS TOUTES LES GARES

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Walter Crane

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

AVANT-PROPOS

Notre Almanach, avec le présent volume, accomplit sa dixième année d'existence.

Pénétré de la bonté et de la grandeur de l'idée socialiste, estimant qu'il n'y a pas de mission plus noble et plus méritoire que de travailler, tant qu'on peut, à son prompt triomphe, nous mettons chaque année toute notre sollicitude, pour faire notre Almanach de plus en plus intéressant, et, par cela, rendre notre faible contribution à la propagande de l'idée socialiste, aussi fertile que possible.

Aussi depuis dix ans nous accumulons faits sur faits, études sur études, arguments sur arguments pour la compréhension et l'adoption de notre idée par les personnes qui sont prévenues contre elle. Car il faut bien le dire et le répéter à satiété : l'ennemi le plus redoutable du socialisme est l'ignorance.

C'est en faisant comprendre la vérité scientifique du socialisme qui démontre la transformation sociale par l'évolution des faits économiques, qu'on arrivera à écarter les violences dans le travail qui doit se faire pour l'avènement de la société socialiste, et à éviter autant que possible les désastres que pourrait occasionner la résistance des ignorants.

Dans notre Almanach, ainsi qu'on l'a remarqué, nous n'avons, pendant dix ans, dirigé nos attaques que contre la classe capitaliste sans entrer en discussion avec des camarades qui différaient avec nous sur les détails de doctrine.

Mais, fidèle aux principes révolutionnaires, nous ne pouvions, cette fois, passer sous silence les agissements de certains qui se disent socialistes, agissements qui font courir un réel danger à notre cause. Nous voulons parler de la situation créée par l'acte incroyable d'un monsieur qui n'est venu au socialisme que juste le temps nécessaire pour devenir ministre de la bourgeoisie.

Nous pensions qu'après les turpitudes de l'Etat-Major dans l'affaire Dreyfus, après les moyens honteux de campagne employés par les Rochefort, les Judet, les Humbert, les Drumont, les Millevoye et autres antisémites et nationalistes dans cette affaire, nous pensions, dis-je, qu'on ne pouvait aller plus loin dans l'aberration, dans la violation de toute règle reçue. Nous nous trompions. Car il nous était réservé de voir un socialiste s'allier avec Galliffet. Cet acte, en dehors de toute autre considération, est malhonnête et indécent.

P. Argyriadès.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1900

Année 6613 de la période julienne.

— 2676 Des Olympiades, ou la 4e année de la 669e Olympiade, commence en juillet 1900, en fixant l'ère des Olympiades 775 ans et demi avant J.-C., ou vers le 1er juillet de l'an 3938 de la période julienne.

2653 De la fondation de Rome, selon Varron.

2647 Depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 3967 de la période julienne, ou 747 ans avant J.-C., selon les chronologistes, et 746 suivant les astronomes.

1900 Du calendrier grégorien établi en octobre 1582, depuis 317 ans; elle commence le lundi 1er janvier.

1900 Du calendrier julien ou russe, commence 12 jours plus tard, le samedi 13 janvier.

108 Du calendrier républicain français, commence le samedi 23 septembre 1899, et l'année 109 commence le dimanche 23 septembre 1900.

28 Du calendrier socialiste commence le lundi 20 mars 1899, et l'année 29 commence le mardi 20 mars 1900 (1).

5660 De l'ère des Juifs, commence le mardi 5 septembre 1899, et l'année 5661 commence le lundi 24 septembre 1900.

1317 De l'hégire, calendrier turc, commence le vendredi 12 mai 1899, et l'année 1318 commence le mardi 1er mai 1900, suivant l'usage de Constantinople, d'après l'*Art de vérifier les dates*.

ECLIPSES

Il y aura en 1900 trois éclipses : deux éclipses de soleil et une éclipse de lune.

1° Eclipse totale de soleil, le 28 mai, visible comme éclipse partielle à Paris.

2° Eclipse partielle de lune, le 12 juin.

3° Eclipse annulaire de soleil, le 21 novembre, invisible à Paris.

(1) Les personnes qui désirent des renseignements sur le calendrier socialiste sont priées de se rapporter à notre Almanach de l'année 1891. Les années de la première série de notre Almanach contiennent des éphémérides sur les fêtes du socialisme, éphémérides que, par manque de place, nous avons dû supprimer depuis deux années.

© Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1900 du CALENDRIER GRÉGORIEN		AN 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 28 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	JANVIER		NIVOSE	NIVOSE
7 56	4 12	1	L	11 Granit	18 tridi
7 56	4 13	2	M	12 Argile	19 quartidi
7 56	4 14	3	M	13 Ardoise	20 quintidi
7 56	4 15	4	J	14 Grès	21 primidi
7 56	4 16	5	V	15 Lapin	22 duodi
7 55	4 17	6	S	16 Silex	23 tridi
7 55	4 18	7	D	17 Marne	24 quartidi
7 55	4 19	8	L	18 Pierre à chaux	25 quintidi
7 54	4 21	9	M	19 Marbre	26 primidi
7 54	4 22	10	M	20 Van	27 duodi
7 53	4 23	11	J	21 Pierre à plâtre	28 tridi
7 53	4 25	12	V	22 Sel	29 quartidi
7 52	4 26	13	S	23 Fer	30 quintidi
					PLUVIOSE
7 51	4 27	14	D	24 Cuivre	1 primidi
7 51	4 29	15	L	25 Chat	2 duodi
7 50	4 30	16	M	26 Etain	3 tridi
7 49	4 32	17	M	27 Plomb	4 quartidi
7 49	4 33	18	J	28 Zinc	5 quintidi
7 48	4 35	19	V	29 Mercure	6 primidi
7 47	4 36	20	S	30 Crible	7 duodi
				PLUVIOSE	
7 46	4 38	21	D	1 Lauréole	8 tridi
7 45	4 39	22	L	2 Mousse	9 quartidi
7 44	4 41	23	M	3 Fragon	10 quintidi
7 43	4 42	24	M	4 Perce-neige	11 primidi
7 42	4 44	25	J	5 Taureau	12 duodi
7 41	4 46	26	V	6 Laur-Thym	13 tridi
7 39	4 47	27	S	7 Amadouvier	14 quartidi
7 38	4 49	28	D	8 Mezerdon	15 quintidi
7 37	4 50	29	L	9 Peuplier	16 primidi
7 36	4 52	30	M	10 Coignée	17 duodi
7 34	4 54	31	M	11 Ellébore	18 tridi

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1900 du CALENDRIER GRÉGORIEN		AN 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 28 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	FÉVRIER		PLUVIOSE	PLUVIOSE
7 33	4 53	1	J	12 Brocoli	19 quartidi
7 32	4 57	2	V	13 Laurier	20 quintidi
7 30	4 59	3	S	14 Avelinier	21 primidi
7 29	5 0	4	D	15 Vache	22 duodi
7 27	5 2	5	L	16 Buis	23 tridi
7 26	5 4	6	M	17 Lichen	24 quartidi
7 24	5 5	7	M	18 If	25 quintidi
7 23	5 7	8	J	19 Pulmonaire	26 primidi
7 21	5 9	9	V	20 Serpette	27 duodi
7 19	5 10	10	S	21 Thlaspi	28 tridi
7 18	5 12	11	D	22 Thymélé	29 quartidi
7 16	5 14	12	L	23 Chiendent	30 quintidi
					VENTOSE
7 14	5 15	13	M	24 Trainasse	1 primidi
7 13	5 17	14	M	25 Lièvre	2 duodi
7 11	5 18	15	J	26 Guède	3 tridi
7 9	5 20	16	V	27 Noisetier	4 quartidi
7 7	5 22	17	S	28 Cyclamen	5 quintidi
7 6	5 23	18	D	29 Chélidoine	6 primidi
7 4	5 25	19	L	30 Traineau	7 duodi
				VENTOSE	
7 2	5 27	20	M	1 Tussillage	8 tridi
7 0	5 28	21	M	2 Cornouiller	9 quartidi
6 58	5 30	22	J	3 Violer	10 quintidi
6 56	5 31	23	V	4 Troène	11 primidi
6 55	5 33	24	S	5 Bouc	12 duodi
6 53	5 35	25	D	6 Asaret	13 tridi
6 51	5 36	26	L	7 Alaterne	14 quartidi
6 49	5 38	27	M	8 Violette	15 quintidi
6 47	5 40	28	M	9 Marceau	16 primidi

Phases de la lune.

P. L. le 1er, à 2 h. 1 m.
P. Q. le 7, à 17 h. 49 m.
P. L. le 15, à 7 h. 17 m.
D. Q. le 23, à 12 h. 2 m.
N. L. le 30, à 13 h. 32 m.

Phases de la lune.

P. Q. le 6, à 4 h. 32 m.
P. L. le 14, à 2 h. 0 m.
D. Q. le 22, à 4 h. 53 m.
N. L. le 28, à 23 h. 34 m.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1900 du CALENDRIER GRÉGORIEN		AN 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 28 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	MARS		VENTOSE	VENTOSE
6 45	5 41	1	J	10 Bèche	17 duodi
6 43	5 43	2	V	11 Narcisse	18 tridi
6 41	5 44	3	S	12 Orme	19 quartidi
6 39	5 46	4	D	13 Fumeterre	20 quintidi
6 37	5 47	5	L	14 Velar	21 primidi
6 35	5 49	6	M	15 Chèvre	22 duodi
6 33	5 51	7	M	16 Epinards	23 tridi
6 31	5 52	8	J	17 Doronic	24 quartidi
6 29	5 54	9	V	18 Mouron	25 quintidi
6 27	5 55	10	S	19 Cerfeuil	26 primidi
6 25	5 57	11	D	20 Cordeau	27 duodi
6 23	5 58	12	L	21 Mandragore	28 tridi
6 20	6 0	13	M	22 Persil	29 quartidi
6 18	6 1	14	M	23 Cochléaria	30 quintidi
6 16	6 3	15	J	24 Pâquerette	31 primidi
6 14	6 5	16	V	25 Thon	32 duodi
6 12	6 6	17	S	26 Pissenlit	33 tridi
6 10	6 8	18	D	27 Silvie	34 quartidi
6 8	6 9	19	L	28 Capillaire	35 quintidi
					AN 29 GERMINAL
6 6	6 11	20	M	29 Frêne	1 primidi
6 4	6 12	21	M	30 Plantoir	2 duodi
				GERMINAL	
6 2	6 14	22	J	1 Primevère	3 tridi
5 59	6 15	23	V	2 Platane	4 quartidi
5 57	6 17	24	S	3 Asperge	5 quintidi
5 55	6 18	25	D	4 Tulipe	6 primidi
5 53	6 20	26	L	5 Poule	7 duodi
5 51	6 21	27	M	6 Bette	8 tridi
5 49	6 23	28	M	7 Bouleau	9 quartidi
5 47	6 24	29	J	8 Jonquille	10 quintidi
5 45	6 26	30	V	9 Aulne	11 primidi
5 43	6 27	31	S	10 Couvoir	12 duodi

Phases de la lune.

P. Q. le 7, à 17 h. 44 m.
P. L. le 15, à 20 h. 21 m.
D. Q. le 23, à 17 h. 46 m.
N. L. le 30, à 8 h. 40 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1900 du CALENDRIER GRÉGORIEN		AN 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 29 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	AVRIL		GERMINAL	GERMINAL
5 41	6 29	1	D	11 Pervenche	13 tridi
5 38	6 30	2	L	12 Charrue	14 quartidi
5 36	6 31	3	M	13 Morille	15 quintidi
5 34	6 33	4	M	14 Hêtre	16 primidi
5 32	6 34	5	J	15 Abeille	17 duodi
5 30	6 36	6	V	16 Laitue	18 tridi
5 28	6 37	7	S	17 Mélèze	19 quartidi
5 26	6 39	8	D	18 Ciguë	20 quintidi
5 24	6 40	9	L	19 Radis	21 primidi
5 22	6 42	10	M	20 Ruche	22 duodi
5 20	6 43	11	M	21 Gainier	23 tridi
5 18	6 45	12	J	22 Romaine	24 quartidi
5 16	6 46	13	V	23 Maronnier	25 quintidi
5 14	6 48	14	S	24 Roquette	26 primidi
5 12	6 49	15	D	25 Pigeon	27 duodi
5 10	6 51	16	L	26 Lilas	28 tridi
5 8	6 52	17	M	27 Anémone	29 quartidi
5 6	6 54	18	M	28 Pensée	30 quintidi
					FLORÉAL
5 4	6 55	19	J	29 Myrtile	1 primidi
5 2	6 57	20	V	30 Greffoir	2 duodi
				FLORÉAL	
5 0	6 58	21	S	1 Rose	3 tridi
4 58	7 0	22	D	2 Chêne	4 quartidi
4 57	7 1	23	L	3 Fougère	5 quintidi
4 55	7 3	24	M	4 Aubépine	6 primidi
4 53	7 4	25	M	5 Rossignol	7 duodi
4 51	7 6	26	J	6 Ancolie	8 tridi
4 49	7 7	27	V	7 Muguet	9 quartidi
4 48	7 8	28	S	8 Champignon	10 quintidi
4 46	7 10	29	D	9 Hyacinthe	11 primidi
4 44	7 11	30	L	10 Rateau	12 duodi

Phases de la lune.

P. Q. le 6, à 9 h. 4 m.
P. L. le 14, à 13 h. 11 m.
D. Q. le 22, à 2 h. 13 m.
N. L. le 28, à 17 h. 32 m.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1900 du CALENDRIER GRÉGORIEN		AN 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 29 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.				
			MAI	FLORÉAL	FLORÉAL
4 42	7 13	1	M	11 Rhubarbe	13 tridi
4 41	7 14	2	M	12 Sainfoin	14 quartidi
4 39	7 16	3	J	13 Bâton d'or	15 quintidi
4 37	7 17	4	V	14 Chamerisier	16 primidi
4 36	7 19	5	S	15 Ver à soie	17 duodi
4 34	7 20	6	D	16 Consoude	18 tridi
4 32	7 21	7	L	17 Pimprenelle	19 quartidi
4 31	7 23	8	M	18 Corbeille d'or	20 quintidi
4 29	7 24	9	M	19 Arroche	21 primidi
4 28	7 26	10	J	20 Sarcloir	22 duodi
4 26	7 27	11	V	21 Staticé	23 tridi
4 25	7 28	12	S	22 Fritillaire	24 quartidi
4 24	7 30	13	D	23 Bourrache	25 quintidi
4 22	7 31	14	L	24 Valériane	26 primidi
4 21	7 32	15	M	25 Carpe	27 duodi
4 20	7 34	16	M	26 Fusain	28 tridi
4 18	7 35	17	J	27 Civette	29 quartidi
4 17	7 36	18	V	28 Buglose	30 quintidi
					PRAIRIAL
4 16	7 38	19	S	29 Sénevé	1 primidi
4 15	7 39	20	D	30 Houlette	2 duodi
				PRAIRIAL	
4 13	7 40	21	L	1 Luzerne	3 tridi
4 12	7 41	22	M	2 Hémérocalle	4 quartidi
4 11	7 42	23	M	3 Trèfle	5 quintidi
4 10	7 44	24	J	4 Angélique	6 primidi
4 9	7 45	25	V	5 Canard	7 duodi
4 8	7 46	26	S	6 Mélisse	8 tridi
4 7	7 47	27	D	7 Fromental	9 quartidi
4 7	7 48	28	L	8 Martagon	10 quintidi
4 6	7 49	29	M	9 Serpelet	11 primidi
4 5	7 50	30	M	10 Faulx	12 duodi
4 4	7 51	31	J	11 Fraise	13 tridi

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1900 du CALENDRIER GRÉGORIEN		AN 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 29 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.				
			JUIN	PRAIRIAL	PRAIRIAL
4 3	7 52	1	V	12 Bétoine	14 quartidi
4 3	7 53	2	S	13 Pois	15 quintidi
4 2	7 54	3	D	14 Accacia	16 primidi
4 1	7 55	4	L	15 Caille	17 duodi
4 1	7 56	5	M	16 Œillet	18 tridi
4 0	7 57	6	M	17 Sureau	19 quartidi
4 0	7 58	7	J	18 Pavot	20 quintidi
4 0	7 58	8	V	19 Tilleul	21 primidi
3 59	7 59	9	S	20 Fourche	22 duodi
3 59	8 0	10	D	21 Barbeau	23 tridi
3 59	8 0	11	L	22 Camomille	24 quartidi
3 58	8 1	12	M	23 Chèvrefeuille	25 quintidi
3 58	8 2	13	M	24 Caille-lait	26 primidi
3 58	8 2	14	J	25 Tanche	27 duodi
3 58	8 3	15	V	26 Palmier	28 tridi
3 58	8 3	16	S	27 Verveine	29 quartidi
3 58	8 3	17	D	28 Thym	30 quintidi
					MESSIDOR
3 58	8 4	18	L	29 Pivoine	1 primidi
3 58	8 4	19	M	30 Chariot	2 duodi
				MESSIDOR	
3 58	8 4	20	M	1 Seigle	3 tridi
3 58	8 5	21	J	2 Avoine	4 quartidi
3 58	8 5	22	V	3 Oignon	5 quintidi
3 59	8 5	23	S	4 Véronique	6 primidi
3 59	8 5	24	D	5 Mulet	7 duodi
3 59	8 5	25	L	6 Romarin	8 tridi
4 0	8 5	26	M	7 Concombre	9 quartidi
4 0	8 5	27	M	8 Echalotte	10 quintidi
4 0	8 5	28	J	9 Absinthe	11 primidi
4 1	8 5	29	V	10 Faucille	12 duodi
4 2	8 5	30	S	11 Coriandre	13 tridi

Phases de la lune.

P. Q. le 6, à 1 h. 48 m.
P. L. le 14, à 3 h. 46 m.
D. Q. le 21, à 8 h. 40 m.
N. L. le 28, à 2 h. 59 m.

Phases de la lune.

P. Q. le 4, à 19 h. 8 m.
P. L. le 12, à 15 h. 48 m.
D. Q. le 19, à 13 h. 6 m.
N. L. le 26, à 13 h. 37 m.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1900 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 29 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	JUILLET	MESSIDOR	MESSIDOR
4 2	8 5	1 D	12 Artichaut	14 quartidi
4 3	8 4	2 L	13 Giroflée	15 quintidi
4 3	8 4	3 M	14 Lavande	16 primidi
4 4	8 4	4 M	15 Chamois	17 duodi
4 5	8 3	5 J	16 Tabac	18 tridi
4 6	8 3	6 V	17 Groseille	19 quartidi
4 6	8 2	7 S	18 Gesse	20 quintidi
4 7	8 2	8 D	19 Cerise	21 primidi
4 8	8 1	9 L	20 Parc	22 duodi
4 9	8 1	10 M	21 Menthe	23 tridi
4 10	8 0	11 M	22 Cumin	24 quartidi
4 11	7 59	12 J	23 Haricot	25 quintidi
4 12	7 59	13 V	24 Orcanète	26 primidi
4 13	7 58	14 S	25 Pintade	27 duodi
4 14	7 57	15 D	26 Sauge	28 tridi
4 15	7 56	16 L	27 Ail	29 quartidi
4 16	7 55	17 M	28 Vesce	30 quintidi
				THERMIDOR
4 17	7 54	18 M	29 Blé	1 primidi
4 18	7 53	19 J	30 Chalémie	2 duodi
			THERMIDOR	
4 19	7 52	20 V	1 Epeautre	3 tridi
4 20	7 51	21 S	2 Bouillon blanc	4 quartidi
4 21	7 50	22 D	3 Melon	5 quintidi
4 23	7 49	23 L	4 Ivraie	6 primidi
4 24	7 48	24 M	5 Bélier	7 duodi
4 25	7 47	25 M	6 Prêle	8 tridi
4 26	7 45	26 J	7 Armoise	9 quartidi
4 28	7 44	27 V	8 Carthame	10 quintidi
4 29	7 43	28 S	9 Mûres	11 primidi
4 30	7 41	29 D	10 Arrosoir	12 duodi
4 31	7 40	30 L	11 Panes	13 tridi
4 33	7 39	31 M	12 Salicor	14 quartidi

Phases de la lune.

P. Q. le 4, à 12 h. 23 m.
P. L. le 12, à 1 h. 31 m.
D. Q. le 18, à 17 h. 41 m.
N. L. le 26, à 1 h. 52 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1900 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 29 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	AOUT	THERMIDOR	THERMIDOR
4 34	7 37	1 M	13 Abricot	15 quintidi
4 35	7 36	2 J	14 Basilic	16 primidi
4 37	7 34	3 V	15 Brebis	17 duodi
4 38	7 33	4 S	16 Guimauve	18 tridi
4 39	7 31	5 D	17 Lin	19 quartidi
4 41	7 30	6 L	18 Amande	20 quintidi
4 42	7 28	7 M	19 Gentiane	21 primidi
4 44	7 26	8 M	20 Ecluse	22 duodi
4 45	7 25	9 J	21 Carline	23 tridi
4 46	7 23	10 V	22 Câprier	24 quartidi
4 48	7 22	11 S	23 Lentille	25 quintidi
4 49	7 20	12 D	24 Aulne	26 primidi
4 50	7 18	13 L	25 Loutre	27 duodi
4 52	7 16	14 M	26 Myrte	28 tridi
4 53	7 15	15 M	27 Colza	29 quartidi
4 55	7 13	16 J	28 Lapin	30 quintidi
				FRUCTIDOR
4 56	7 11	17 V	29 Coton	1 primidi
4 58	7 9	18 S	30 Moulin	2 duodi
			FRUCTIDOR	
4 59	7 7	19 D	1 Prune	3 tridi
5 0	7 5	20 L	2 Millet	4 quartidi
5 2	7 3	21 M	3 Lycopode	5 quintidi
5 3	7 2	22 M	4 Escourgeon	6 primidi
5 5	7 0	23 J	5 Saumon	7 duodi
5 6	6 58	24 V	6 Tubéreuse	8 tridi
5 7	6 56	25 S	7 Sucrion	9 quartidi
5 9	6 54	26 D	8 Apocyn	10 quintidi
5 10	6 52	27 L	9 Réglisse	11 primidi
5 12	6 50	28 M	10 Echelle	12 duodi
5 13	6 48	29 M	11 Pastèque	13 tridi
5 14	6 46	30 J	12 Fenouil	14 quartidi
5 16	6 44	31 V	13 Epine-Vinette	15 quintidi

Phases de la lune.

P. Q. le 3, à 4 h. 55 m.
P. L. le 10, à 9 h. 39 m.
D. Q. le 16, à 23 h. 55 m.
N. L. le 24, à 16 h. 2 m.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1900 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 29 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	SEPT.	FRUCTIDOR	FRUCTIDOR
5 17	6 42	1 S	14 Noix	16 primidi
5 19	6 40	2 D	15 Truite	17 duodi
5 20	6 38	3 L	16 Citron	18 tridi
5 22	6 36	4 M	17 Cardère	19 quartidi
5 23	6 33	5 M	18 Nerprun	20 quintidi
5 24	6 31	6 J	19 Tagette	21 primidi
5 26	6 29	7 V	20 Hotte	22 duodi
5 27	6 27	8 S	21 Eglantier	23 tridi
5 29	6 25	9 D	22 Noisette	24 quartidi
5 30	6 23	10 L	23 Houblon	25 quintidi
5 31	6 21	11 M	24 Sorgho	26 primidi
5 33	6 19	12 M	25 Ecrevisse	27 duodi
5 34	6 17	13 J	26 Bigarade	28 tridi
5 36	6 15	14 V	27 Verge d'or	29 quartidi
5 37	6 13	15 S	28 Maïs	30 quintidi
				VENDÉMIAIRE
5 39	6 10	16 D	29 Marron	1 primidi
5 40	6 8	17 L	30 Panier	2 duodi
5 41	6 6	18 M	SANS-CULOTTIDES 1 Fêtes de la Vertu	3 tridi
5 43	6 4	19 M	2 — du Génie	4 quartidi
5 44	6 2	20 J	3 — du Travail	5 quintidi
5 46	6 0	21 V	4 — de l'opinion	6 primidi
5 47	5 58	22 S	5 — des Récomp.	7 duodi
			AN 109	
			VENDÉMIAIRE	
5 49	5 55	23 D	1 Raisin	8 tridi
5 50	5 53	24 L	2 Safran	9 quartidi
5 51	5 51	25 M	3 Chataigne	10 quintidi
5 53	5 49	26 M	4 Colchique	11 primidi
5 54	5 47	27 J	5 Cheval	12 duodi
5 56	5 45	28 V	6 Balsamine	13 tridi
5 57	5 43	29 S	7 Carotte	14 quartidi
5 59	5 41	30 D	8 Amaranthe	15 quintidi

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1900 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 109 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 29 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	OCTOBRE	VENDÉMIAIRE	VENDÉMIAIRE
6 0	5 38	1 L	9 Panais	16 primidi
6 2	5 36	2 M	10 Cuve	17 duodi
6 3	5 34	3 M	11 Pommes de terre	18 tridi
6 5	5 32	4 J	12 Immortelle	19 quartidi
6 6	5 30	5 V	13 Potiron	20 quintidi
6 8	5 28	6 S	14 Réséda	21 primidi
6 9	5 26	7 D	15 Ane	22 duodi
6 11	5 24	8 L	16 Belle de Nuit	23 tridi
6 12	5 22	9 M	17 Citrouille	24 quartidi
6 14	5 20	10 M	18 Sarrasin	25 quintidi
6 15	5 18	11 J	19 Tournesol	26 primidi
6 17	5 16	12 V	20 Pressoir	27 duodi
6 18	5 14	13 S	21 Chanvre	28 tridi
6 20	5 12	14 D	22 Pêche	29 quartidi
6 21	5 10	15 L	23 Navet	30 quintidi
				BRUMAIRE
6 23	5 8	16 M	24 Amaryllis	1 primidi
6 24	5 6	17 M	25 Bœuf	2 duodi
6 26	5 4	18 J	26 Aubergine	3 tridi
6 27	5 2	19 V	27 Piment	4 quartidi
6 29	5 0	20 S	28 Tomate	5 quintidi
6 30	4 58	21 D	29 Orge	6 primidi
6 32	4 56	22 L	30 Tonneau	7 duodi
			BRUMAIRE	
6 34	4 55	23 M	1 Pomme	8 tridi
6 35	4 53	24 M	2 Céleri	9 quartidi
6 37	4 51	25 J	3 Poire	10 quintidi
6 38	4 49	26 V	4 Betterave	11 primidi
6 40	4 47	27 S	5 Oie	12 duodi
6 42	4 46	28 D	6 Héliotrope	13 tridi
6 43	4 44	29 L	7 Figue	14 quartidi
6 45	4 42	30 M	8 Scorsonère	15 quintidi
6 46	4 41	31 M	9 Alisier	16 primidi

Phases de la lune.

P. Q. le 1er, à 20 h. 5 m.
P. L. le 8, à 17 h. 15 m.
D. Q. le 15, à 9 h. 6 m.
N. L. le 23, à 8 h. 6 m.

Phases de la lune.

P. Q. le 1er, à 9 h. 20 m.
P. L. le 8, à 1 h. 27 m.
D. Q. le 14, à 22 h. 20 m.
N. L. le 23, à 1 h. 37 m.
P. Q. le 30, à 20 h. 27 m.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1900 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 109 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 29 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	NOVEMB.	BRUMAIRE	BRUMAIRE
6 48	4 39	1 J	10 Charrue	17 duodi
6 50	4 37	2 V	11 Salsifis	18 tridi
6 51	4 36	3 S	12 Nacre	19 quartidi
6 53	4 34	4 D	13 Topinambourg	20 quintidi
6 54	4 32	5 L	14 Endive	21 primidi
6 56	4 31	6 M	15 Dindon	22 duodi
6 58	4 29	7 M	16 Chervi	23 tridi
6 59	4 28	8 J	17 Cresson	24 quartidi
7 1	4 26	9 V	18 Dentelaire	25 quintidi
7 2	4 25	10 S	19 Grenade	26 primidi
7 4	4 24	11 D	20 Herse	27 duodi
7 6	4 22	12 L	21 Baccante	28 tridi
7 7	4 21	13 M	22 Azerole	29 quartidi
7 9	4 20	14 M	23 Garance	30 quintidi
				FRIMAIRE
7 10	4 19	15 J	24 Orange	1 primidi
7 12	4 17	16 V	25 Faisan	2 duodi
7 13	4 16	17 S	26 Pistache	3 tridi
7 15	4 15	18 D	27 Macjonc	4 quartidi
7 16	4 14	19 L	28 Coing	5 quintidi
7 18	4 13	20 M	29 Cormier	6 primidi
7 20	4 12	21 M	30 Rouleau	7 duodi
			FRIMAIRE	
7 21	4 11	22 J	1 Raiponse	8 tridi
7 22	4 10	23 V	2 Turneps	9 quartidi
7 23	4 9	24 S	3 Chicorée	10 quintidi
7 25	4 8	25 D	4 Nèfle	11 primidi
7 27	4 7	26 L	5 Cochon	12 duodi
7 28	4 7	27 M	6 Mâche	13 tridi
7 30	4 6	28 M	7 Chou-fleur	14 quartidi
7 31	4 5	29 J	8 Miel	15 quintidi
7 32	4 5	30 V	9 Genièvre	16 primidi

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1900 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 109 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 29 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	DÉCEMB.	FRIMAIRE	FRIMAIRE
7 34	4 4	1 S	10 Pioche	17 duodi
7 35	4 4	2 D	11 Cire	18 tridi
7 36	4 3	3 L	12 Raifort	19 quartidi
7 37	4 3	4 M	13 Cèdre	20 quintidi
7 39	4 2	5 M	14 Sapin	21 primidi
7 40	4 2	6 J	15 Chevreuil	22 duodi
7 41	4 2	7 V	16 Ajonc	23 tridi
7 42	4 2	8 S	17 Cyprès	24 quartidi
7 43	4 1	9 D	18 Lierre	25 quintidi
7 44	4 1	10 L	19 Sabine	26 primidi
7 45	4 1	11 M	20 Hoyau	27 duodi
7 46	4 1	12 M	21 Erable-Sucre	28 tridi
7 47	4 1	13 J	22 Bruyère	29 quartidi
7 48	4 1	14 V	23 Roseau	30 quintidi
				NIVOSE
7 49	4 1	15 S	24 Oseille	1 primidi
7 50	4 2	16 D	25 Grillon	2 duodi
7 50	4 2	17 L	26 Pigeon	3 tridi
7 51	4 2	18 M	27 Liège	4 quartidi
7 52	4 3	19 M	28 Truffe	5 quintidi
7 52	4 3	20 J	29 Olive	6 primidi
7 53	4 3	21 V	30 Pelle	7 duodi
			NIVOSE	
7 53	4 4	22 S	1 Tourbe	8 tridi
7 54	4 5	23 D	2 Houille	9 quartidi
7 54	4 5	24 L	3 Bithume	10 quintidi
7 55	4 6	25 M	4 Soufre	11 primidi
7 55	4 6	26 M	5 Chien	12 duodi
7 55	4 7	27 J	6 Lave	13 tridi
7 56	4 8	28 V	7 Terre végétale	14 quartidi
7 56	4 9	29 S	8 Fumier	15 quintidi
7 56	4 10	30 D	9 Salpêtre	16 primidi
7 56	4 11	31 L	10 Fléau	17 duodi

Phases de la lune.

P. L. le 6, à 11 h. 9 m.
D. Q. le 13, à 14 h. 47 m.
N. L. le 21, à 19 h. 26 m.
P. Q. le 29, à 5 h. 44 m.

Phases de la lune.

P. L. le 5, à 22 h. 47 m.
D. Q. le 13, à 10 h. 52 m.
N. L. le 21, à 12 h. 10 m.
P. Q. le 28, à 13 h. 57 m.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LA RÉACTION ACTUELLE & LE SOCIALISME

Partout dans le monde ou, pour mieux dire, dans tous les pays à production capitaliste, il se produit, en ce moment, une réaction extraordinaire. Cette réaction ira, très certainement, en s'accentuant, car la classe capitaliste et bourgeoise devient de plus en plus incapable de dominer sa production.

Et, par incapacité, j'entends ici impossibilité. Car les hommes d'Etat de la bourgeoisie, — fussent-ils les génies les plus parfaits que le monde ait connus, — seraient fatalement forcés de se livrer à tous les arbitraires, à toutes les violences, à toutes les injustices et à tous les crimes, s'ils avaient pour mission de conserver l'état actuel des choses sans rien faire pour la distribution plus équitable des richesses.

Pourquoi cela?

Parce que, aujourd'hui, on ne peut — quoi qu'on fasse — éviter les conséquences désastreuses qui résultent de l'appropriation individuelle des richesses produites pour la plupart collectivement;

Parce que, avec l'appropriation privée ou individuelle, on ne peut empêcher le merveilleux machinisme qui se perfectionne journellement, d'enlever périodiquement le travail à des centaines de mille de travailleurs;

Parce que, sans la collectivisation des richesses au profit de tous, on ne peut mettre un terme à cette accumulation formidable des capitaux qui se produit sous nos yeux, à cette accumulation qui ne pouvait pas même être soupçonnée autrefois, qui fait tant de malheurs aujourd'hui et qui tue la concurrence elle-même après avoir tué les concurrents;

Parce que, sans l'organisation sociale de la production, il est impossible de mettre fin à cette anomalie révoltante qui fait qu'il y a des Rothschild possédant des milliards et des centaines de milliers d'hectares de terre pour leurs chasses, alors qu'il y a des millions d'hommes croupissant dans la plus noire des misères;

Parce que, sans l'appropriation collective et sociale des biens, on est dans la complète impossibilité d'empêcher qu'un seul homme tel que Vanderbilt ait sous sa seule domination — et travaillant tous pour lui — trois millions d'hommes : employés et ouvriers à ses chemins de fer, à ses usines, à ses mines, etc., tous esclaves salariés!

Parce que, on ne peut pas davantage empêcher qu'un Rockfeller — le roi des pétroles — perçoive un revenu de *deux cent mille francs* PAR JOUR, alors que d'autres membres de la société n'ont pas un sou vaillant et manquent de tout.

Parce que, bientôt, on ne pourra pas comprendre, on ne voudra pas accepter que des exploiteurs qui ont extrait du sang de leurs salariés les milliards qu'ils possèdent, puissent les employer à faire des statues en or à leurs cocottes (1);

Parce qu'enfin, pendant que de tels faits s'étalent en plein jour, on ne peut, sans la solution communiste, anéantir le paupérisme, mettre un terme à la progression désolante du nombre des misèreux, des sans-travail, des sans-gîte et des sans-pain.

(1) Voir *La Revue des Revues*, n° de septembre 1899, articles : *Les Milliardaires*.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Or, cela étant, et les gouvernants du jour de tous les pays ayant comme seul but de laisser — coûte que coûte — à une seule classe : la bourgeoisie la possession des richesses sociales et de lui conserver ses jouissances et ses privilèges au détriment de tous, ils se livrent journellement par la force à toutes les violences et à tous les arbitraires.

Aussi que voyons-nous partout où nous tournons les yeux? Une triste et abominable réaction :

En Allemagne, les gouvernants césariens proposent au Reichstag des lois sauvages contre tout droit de coalition et de grève, condamnant aux travaux forcés le premier ouvrier qui parlerait de grève. On a proposé en même temps de nouvelles et scélérates lois contre les socialistes. Heureusement, le Reichstag a repoussé ces monstrueux projets de lois.

Mais il n'en a pas été de même en Suède, où le roi Oscar a fait bel et bien voter une loi draconienne contre le droit de grève où de coalition (1).

N'a-t-on pas vu en Italie une répression et une réaction féroces succéder aux lamentables émeutes des victimes de la faim, à Milan, réaction qui a fait d'innocentes victimes et a étouffé toutes les libertés du peuple italien dans les bras des chefs barbares du militarisme. Ces monstres à face humaine ayant entre les mains les destinées de l'Italie préparent, une loi — chose inouïe et inconnue dans les annales de ce pays! — une loi, dis-je, en vertu de laquelle il sera défendu à tout citoyen italien de sortir de chez lui après dix heures du soir!

En Espagne n'a-t-on pas été jusqu'à ressusciter les horribles tortures du Moyen-Age afin de les appliquer avec sauvagerie sur de prétendus coupables, rien que parce qu'on les soupçonnait d'être des anarchistes ou des socialistes?

En Belgique, n'a-t-on pas voulu confisquer par une loi nouvelle le semblant de suffrage universel que les Belges ont acquis après tant de luttes? Mais, heureusement, le parti rétrograde a dû céder devant un commencement de révolution.

Et en France, n'a-t-on pas voté les lois dites scélérates?

N'avons-nous pas vu, de plus, ici, les partis réactionnaires de toutes nuances comploter contre la République pour la renverser et arriver ensuite à tuer aussi le socialisme?

N'avons-nous pas vu les mêmes partis commettre les plus monstrueuses infamies, débiter sciemment les mensonges les plus incroyables dans l'affaire Dreyfus pour arriver à condamner cet innocent, croyant sauver de l'opprobre mérité les généraux faussaires, les massacreurs professionnels, défenseurs naturels du coffre-fort, de tous les abus et de toutes les iniquités sociales, ce qu'ils appellent l'armée en un mot, leur seul appui et leur suprême espoir ?

Et toutes ces levées de boucliers du patronat par des *lock-out* que nous constatons partout et qui ont pour but de réduire à néant les organisations ouvrières!!

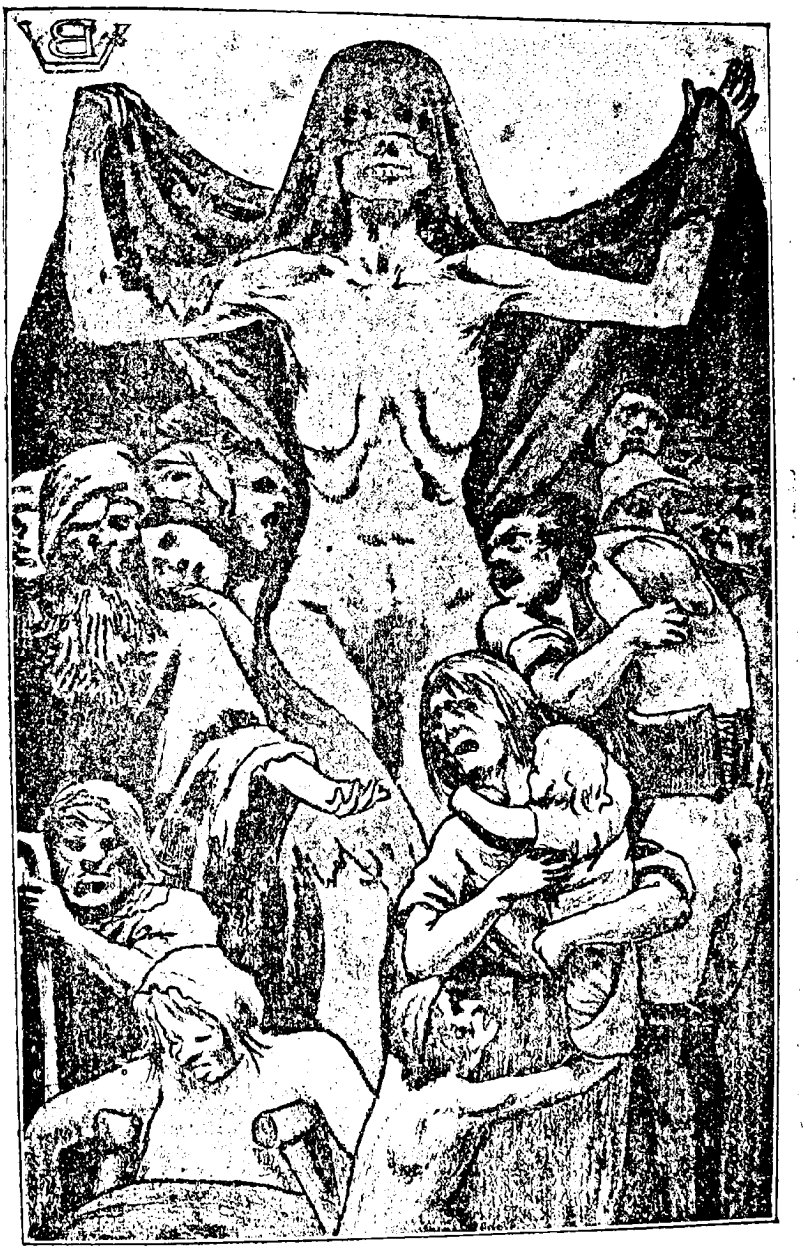
L'année dernière, c'était, en Angleterre, *quatre cent mille* ouvriers

(1) A l'occasion de cette loi, le roi Oscar s'est montré d'un réactionnarisme révoltant car il a maintenu cette exécrable loi contre le droit de grève, malgré l'avis contraire de la Haute Cour de son royaume. Ordinairement pour les autres lois qui n'ont pas l'approbation de la Haute Cour, le roi Oscar cède, mais il n'a pas cédé pour celle-ci, car elle était dirigée contre la classe ouvrière.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LA PAURIHO

par VALÈRE BERNARD.



LES MISÉREUX

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

mécaniciens qui étaient jetés sur le pavé pendant des mois dans le but d'abattre leurs syndicats.

Cette année, c'était au Danemark qu'un *lock-out* faisait sortir de leurs ateliers, toujours dans le même but, 40,000 ouvriers sur 2,000,000 d'habitants de ce petit pays.

Et en France, il y a trois ou quatre ans, n'avons-nous pas constaté la férocité sauvage du patronat contre 700 familles ouvrières sans pain, sans feu ni lieu, qu'il renvoyait des mines du Pas-de-Calais, et qu'un procureur général lui-même qualifia de « *coupes sombres* ».

Enfin, ne voyons-nous pas partout violer les lois que les bourgeois eux-mêmes ont votées, toujours pour absoudre des délinquants : patrons, et toujours pour condamner des innocents : ouvriers.

Tout cela : arbitraires, violences, crimes, violations des lois, brutalités policières, n'a qu'un seul but partout : maintenir — coûte que coûte — la grande iniquité sociale de l'exploitation humaine. Et, par suite, défendre les intérêts de tous les mangeurs de chair humaine, de tous les vampires sociaux, qu'ils soient capitalistes, monarques, militaires, prêtres ou autres souteneurs intéressés de l'iniquité existante. Mais ils ont beau faire, ils n'empêcheront pas l'éclosion de la société socialiste, car ce sont les faits économiques et sociaux eux-mêmes qui l'imposent, et tout ce qui sera fait pour empêcher ou contrarier son avènement échouera misérablement.

S'opposer à l'évolution naturelle de la société et vouloir maintenir l'iniquité actuelle dans la distribution des richesses avec tout son cortège de désordres, de misères noires, de malheurs, de violences et de crimes, c'est vouloir maîtriser les éléments de la nature, c'est se donner comme mission de faire remonter les fleuves vers leur source!

P. ARGYRIADÈS.

AUGUSTE BLANQUI

La vie de Blanqui est une vie surhumaine, de douleur consentie, de sacrifice obstiné. Elle a privé l'homme des joies habituelles, lui a infligé la douleur de ne pas être compris, aimé, lui a donné un visage offensé... Mais l'exemple est acquis pour jamais. Dans le même individu ont cohabité deux sentiments égaux : la résignation, la révolte. Résigné pour lui, révolté pour tous. La résignation le met à la hauteur des plus stoïques. L'esprit de révolte du vieux Blanqui, salubre comme le sel de la mer, imprégnera l'Histoire. Il est plus grand que les martyrs et les saints des religions, qui n'acceptent de souffrir et de mourir qu'avec la certitude d'une vie future, d'une récompense de paradis. Lui, ne veut être ni consolé, ni récompensé. Il accepte hautainement le sort sans l'espoir d'une rémunération. C'est un héros, d'accord avec l'idéal profond du siècle, d'accord avec l'humanité.

Masque de Blanqui sur son lit de mort.

Gustave GEFFROY.

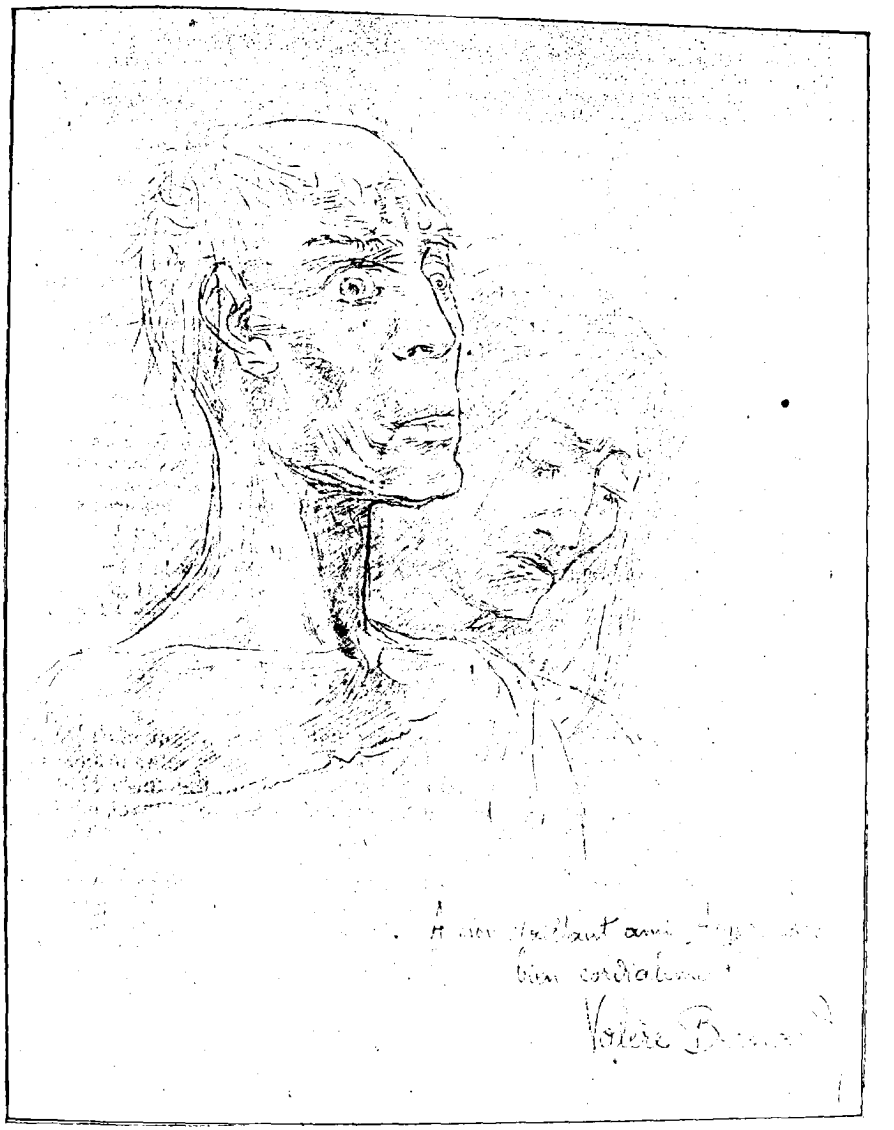
(*L'Enfermé*).

Dans la situation où se trouve la France aujourd'hui, des Conseils de guerre sont des mauvais conseils.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LES ÉPOUVANTÉS DE LA MISÈRE

(Deux victimes des « Coupes Sombres ».)



Vie de Misère.

Ta route d'épines est barrée
Et le sang de tes pieds saignants
Marque les traces le long des sentiers

Tu blasphèmes Dieu. Puis rageur,
Si tu retournes, plein d'épouvante,
Tu sens fléchir tes genoux.

(*La Pauriho*).

Car ta vie est un long désastre ;
Une sombre malédiction
Te recouvre d'un suaire.

Dernier né de la création
Souffre-douleur jeté sur terre,
Et jouet de toutes les passions.

Valère BERNARD.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LA CLAMEUR

De toutes les rumeurs éparses
Elle se fera, la clameur!
Elles sont les sombres comparses
De l'immense et terrible chœur.
Elles montent jusques aux nues,
Traînant des plaintes inconnues
Qui s'étouffent sous le ciel lourd
Ou vont se perdant sur la terre,
Sur la terre inhospitalière,
Sourde comme le ciel est sourd.

Rumeurs d'océans et de foules
Déferlant en profonds remous,
S'en allant par immenses houles
Dans l'ouragan qui les dissous.
Rumeurs de révoltes, de haines,
De proscrits secouant leurs chaînes ;
Cris d'épouvante, de fureur.
Et dans l'horreur universelle,
Parfois, passant comme un coup d'aile,
Un grand souffle rénovateur.

Troupeaux saignants, hordes humaines
Gémissent éternellement,
Et toutes leurs plaintes sont vaines
Autant que les plaintes du vent.
Les Madagascar, les Fourmie
Tombent sur la foule endormie.
Depuis toujours il est ainsi,
Tandis que, pareille au vampire,
Quelque promesse vient bruire
Sur le désespoir infini.

Clameur de peuples qu'on égorge
Partout surgis et va montant
Dans l'ombre, comme un bruit de forge,
Sans cesse va retentissant.
Ce sont les forces éternelles
Préparant les aubes nouvelles
Du séculaire renouveau ;
Malgré la haine et la tourmente,
C'est la que brûle, flamme ardente,
L'idéal, éternel flambeau.

Aujourd'hui, fait rage l'orgie
Du pouvoir et du capital,
Sur la terre, de sang rougie,
Ils mènent le galop final.
Sur les morts et sur les ruines,
Les bourgeois chantent leurs matines,
Pareils au corbeau sépulcral ;
Mais déjà passent sur leurs têtes
Les clameurs soufflant en tempête,
Et la mort porte le fanal.

Croissez, puissances inconnues,
Montez, menaçantes clameurs,
Frappez vos ailes dans les nues,
Le coq rouge chante aux dormeurs
L'erreur qui façonne les hommes
En tous les monstres que nous sommes :
Lâches, esclaves, durs tyrans
Fuit devant l'ardente lumière
Du vrai qui changera la terre
Pour des hommes libres et grands.

Louise MICHEL.

PLOUTOCRATIE

Il n'y a plus de châteaux-forts comme ceux qui abritaient autrefois les bandits seigneuriaux ; mais il y a l'usine, la mine et la fabrique, dans lesquelles se précipitent chaque matin, une foule de misérables qui, poussés par la faim, louent leurs bras et leur cerveau à vil prix et enrichissent ceux qui les emploient.

M. ALLARD, DÉPUTÉ DU VAR

En fait, si l'on examine de près notre organisation sociale, on s'aperçoit que le produit du travail national s'engouffre dans les coffres d'une caste privilégiée pour le bonheur exclusif de laquelle semble avoir été faite toute notre législation.

C'est le règne de la ploutocratie dans toute sa beauté ; nous avons supprimé la féodalité des barons et des seigneurs pour lui substituer la féodalité de l'argent. Ce n'était vraiment pas la peine de verser tant de sang généreux dans les révolutions pour en arriver là !

Pierre Leroux souhaitait à la République de 1848 de n'être point une ploutocratie. Ses vœux n'ont point été exaucés. Le peuple a été fusillé en juin 1848 par le soudard Cavaignac et en mai 1871 par le soudard Galliffet ; les réactions n'ont jamais reculé devant le sang et ont toujours utilisé les soudards pour accomplir leur œuvre et pour asseoir leur domination.

Aujourd'hui nous ne sommes pas plus avancés qu'en 1848 et en 1871. La ploutocratie est toujours debout. Quand verrons-nous les signes précurseurs de la Révolution sociale. Quand sortirons-nous des mensonges conventionnels qui nous enserrent ?

Maurice ALLARD.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Efforts inutiles de la réaction. Vive la République sociale !

ŒUVRE DE SALUT ET D'HONNEUR SOCIALISTE

Le P. S. R. dans la crise actuelle comme dans la crise boulangiste, comme en toute circonstance, a voulu demeurer et est resté fidèle à sa politique, à la politique socialiste révolutionnaire. Sans se laisser détourner ou intimider par sollicitations, intrigues ou menaces, il a poursuivi, en ce cas comme toujours, contre toutes les factions unies ou divisées de la bourgeoisie, la lutte de la classe ouvrière et de la Révolution contre la classe capitaliste et la réaction.

Dans l'affaire Dreyfus nous trouvions un moyen de profiter de l'agitation de la masse populaire ouvrant enfin les yeux aux crimes des chefs militaires et cléricaux, et nous en profitions pour mieux condamner : militarisme, cléricalisme et césarisme, pour mieux abattre et vaincre ces formidables instruments de règne de la classe capitaliste. L'affaire Dreyfus était pour nous un moyen et non un but et, à la différence d'autres socialistes, nous nous gardions de lui subordonner l'action socialiste, tout au contraire.

La subordination, par nombre de socialistes, de cette action aux intérêts de l'affaire Dreyfus, quels que généreux qu'en aient pu être les mobiles, les entraînait à l'alliance avec la faction bourgeoise qui se proposait avec eux le même but et perpétuait une politique de com-

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

promission et de déviation depuis longtemps pratiquée par le modérantisme et l'arrivisme politiciens. Elle faisait livrer bataille dans des conditions confuses et désastreuses, alors que la victoire de la République et du socialisme était sûre, à la seule condition que la lutte pour la République et le socialisme restât, fut visiblement, et dans son intégralité, la lutte pour la République, la classe ouvrière et le socialisme.

Cette politique qui jouait sur une carte inconnue, incertaine, l'avenir prochain du parti, avait l'effet redoutable de faire éclore, provoquer le danger nationaliste, de contribuer à créer avec une guerre de religion et de race le danger de la République, le danger dont l'effort surexcité des bandits cléricaux militaristes et césariens, menaçait la République, et qu'eut conjuré, qu'eut rendu impossible le développement de la propagande de l'action socialiste directe.

Cette politique de déviation était trop opposée à la politique de la lutte de la classe ouvrière contre la classe capitaliste, à la politique du socialisme révolutionnaire, pour que la contradiction ne se manifestât pas bientôt par des faits éclatants.

Ces faits se sont produits de la façon la plus douloureuse pour nous, la plus dangereuse pour le parti, par l'avènement au pouvoir du ministère Waldeck-Rousseau Galliffet avec la collaboration de Millerand, devenu ministre du commerce et soutenu par tous les socialistes qui avaient marché et marchaient avec lui, avec la presse socialiste ministérielle.

Nous étions deux fois frappés : et par l'accession au pouvoir, au gouvernement bourgeois, d'un socialiste, acclamé par des socialistes, semblant, par cette approbation, le représentant autorisé du parti socialiste au ministère, et par cette accession, côte à côte avec Galliffet, le meurtrier des ouvriers et des communeux, le fusilleur des défenseurs de la République en 1871, l'incarnation du militarisme qui, par lui, devenait maître du gouvernement et peut-être du sort de la République.

Notre impérieux devoir était pour le moins de protester. Et cette protestation ne devait pas simplement être la protestation contre le militarisme des Galliffet comme des Boisdeffre et l'écho des mitrailles versaillaises, elle devait être avant tout un acte de défense et d'honneur socialiste, une affirmation du socialisme révolutionnaire, une séparation du socialisme gouvernemental ministériel.

A la première nouvelle de la nomination du ministère Waldeck, Galliffet, Millerand, le vendredi 23 juin, dès le matin, notre groupe socialiste révolutionnaire de la Chambre était formé et le comité révolutionnaire central, sa commission administrative approuvant leurs élus, votaient d'énergiques protestations et déclarations. Tous les comités du parti manifestaient de même.

Et c'étaient les mêmes déclarations que le 26 juin nous redisions à la tribune de la Chambre avec les élus de l'Alliance Communiste et du Parti Ouvrier Français. Nous votions ensuite notre ordre du jour contre le ministère, mais nous nous abstenions de voter sur les actes par lesquels le ministère prétendait liquider l'affaire Dreyfus, ayant déclaré tout d'abord que nous ne ferions aucun obstacle à tout acte ayant pour objet cette liquidation, cette fin nécessaire.

Mais il ne suffisait pas de protester et de donner la sanction de nos actes à nos protestations, il fallait proclamer les raisons de ces paroles et de ces actes, opposer à la politique de compromission et de déviation, la politique de la classe ouvrière militante et du socialisme

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

révolutionnaire et mettre le parti socialiste tout entier en demeure de choisir et d'aviser.

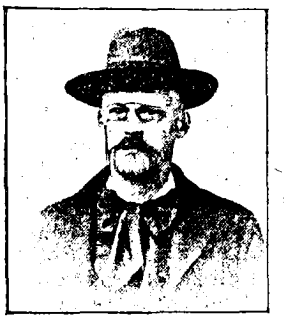
Ce fut l'objet du manifeste signé par le P. S. R., l'A. C. et le P. O. F. et adressé à la France ouvrière et socialiste, ainsi que des résolutions et circulaires répondant aux attaques des ministériels. Ce fut enfin l'objet de la proposition au comité d'entente par le P. S. R., l'A. C. et le P. O. F. d'un congrès national socialiste.

Nous avons conscience d'avoir fait, ainsi, œuvre de salut et d'honneur socialiste.

Edouard VAILLANT.

Paris, 31 juillet 1899.

MARIANNE



JACQUES GUEUX

Je t'admire, ô vierge inspirée,
Dans ta rayonnante splendeur,
O vierge doublement sacrée
Par l'héroïsme et la grandeur.
Bravant la haine et l'anathème
Des maîtres orgueilleux du jour,
Je t'admire, ô vierge, et je t'aime!
Marianne, à toi mon amour.

Ta longue chevelure est sombre
Comme les ailes du corbeau ;
De tes cils doux et soyeux, s'ombre
Ton grand œil si pur et si beau.
Dans ta majesté souveraine
Tu vas, et l'on s'incline pour
Admirer ta beauté sereine.
Marianne, à toi mon amour.

A ton aspect, tout vibre et bouge,
Car en toi l'on voit un sauveur.
Et nous tous, de ta robe rouge,
Baisons les plis avec ferveur..
Pleins d'espoir, le gueux et l'ilote
Accourent se presser autour
De ton large drapeau qui flotte.
Marianne, a toi mon amour.

Ton bras nerveux, libre d'entraves,
Montre sa route au genre humain.
Tu feras, des pauvres esclaves,
Des hommes affranchis demain.
Quand du fourreau jaillit ton glaive,
Quand résonne au loin ton tambour,
Le peuple tout entier se lève.
Marianne, à toi mon amour.

Quand se déchaîne la bataille,
Qu'on voit les faubourgs s'insurger,
L'œil en feu, redressant la taille,
Sans peur, tu vas droit au danger.
Front haut, la figure animée,
Quand retentit le canon sourd,
C'est toi qui conduis notre armée.
Marianne, à toi mon amour.

Va sans regarder en arrière,
Nous suivons tes pas affermis ;
Va toujours, ô vierge guerrière,
Bientôt viendront les temps promis.
Poursuis ton œuvre dans l'histoire,
Marianne, jusqu'au grand jour
De la décisive victoire.
Marianne, à toi mon amour.

Jacques GUEUX.

L'infamie du juge fait la gloire de l'accusé.

BLANQUI.

— Je ne tiens pas être souverain, disait un bon bourgeois, il y a trop de cassement de tête dans un gouvernement.

— C'est vrai qu'il n'en manque pas, répondit un malin, mais c'est la police qui s'en charge.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

L'UNITÉ

On désire souvent l'unité, celle des socialistes surtout. Mais est-ce que l'unité est le bonheur suprême ? Si oui, l'Église catholique est l'idéal, là on trouve l'unité tant désirée mais une unité dont le résultat a été, non pas de faire penser les hommes, mais de les réduire à une passivité moutonnière. Quand les hommes ne pensent pas, mais laissent penser soit par les prêtres, soit par les chefs, on a obtenu une unité en apparence, mais je demande si une telle unité peut être favorable au développement des idées.

L'histoire nous apprend que les temps dans lesquels on avait beaucoup de diversité dans les idées, furent aussi les temps du plus grand progrès.

Au commencement du christianisme, nous lisons dans les lettres de saint Paul, que l'un disait : Je suis disciple de saint Paul, l'autre : Je suis disciple de Kéfas, le troisième : Je suis disciple d'Apollos, le quatrième : Je suis disciple du Christ (*la première lettre aux Corinthiens, cap. I : 12*). Est-ce que cela a nui au progrès du chistianisme? Mais du tout. Le temps de la plus grande division a été le temps le plus florissant pour la propagande des idées.

Prenons le temps de la réforme au XVI^e^ siècle. Nous avons le même spectacle : Erasme et Luther, Luther et Zwingli, Luther et Carlstadt, Thomas Müntser, les Anabaptistes, quelle diversité d'idées ! Et cependant jamais la réformation ne fit plus de progrès que dans les temps de la plus grande division et des controverses.

Maintenant c'est la même chose. L'un dit : Je suis Proudhonien, l'autre : Moi je suis Marxiste, un troisième : Moi disciple de Bakounine, un quatrième ; et moi de Tolstoï.

En quoi cela nuit-il au progrès des idées ? Du choc des idées jaillit la vérité. Eh bien ! que les idées se choquent autant que possible.

L'esprit d'intolérance, de discipline, d'obéissance aveugle est beaucoup plus dangereux.

Le désir d'unité se manifeste, parce que l'homme cherche son repos, et penser est beaucoup plus difficile que suivre, que d'être l'écho des idées des autres.

Nous craignons la grande fête, à laquelle on sacrifie les idées pour paraître plus puissant par dehors.

Il y a beaucoup plus de danger dans la politique de ces messieurs, qui s'appellent ainsi des socialistes, qui se prétendent même les purs, les vrais socialistes et qui en prennent l'étiquette, que dans une politique qui se manifeste en se montrant comme on est, c'est-à-dire comme les ennemis du socialisme, car les hommes ingénus se laissent tromper par le masque dont s'affublent ces faux socialistes.

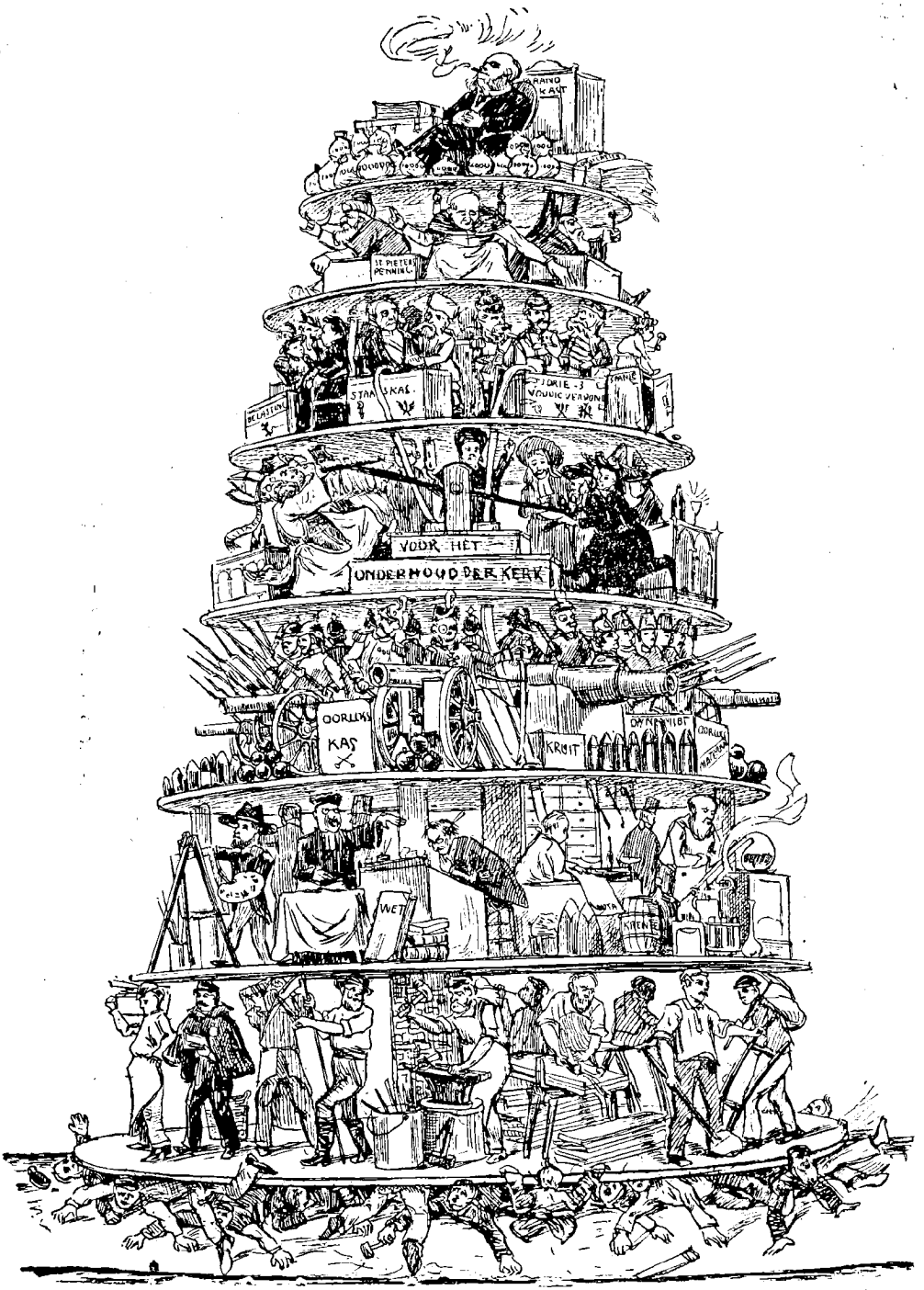
Le christianisme de Constantin le Grand (?) fut le moyen pour lui de monter sur le trône.

Le socialisme d'Etat de nos jours est pour beaucoup de socialistes le moyen de conquérir le pouvoir politique, pour devenir ministre comme Millerand en France, ou agent de police volontaire comme les socialistes Belges (1).

F. DOMELA NIEUWENHUIS.

(1) On sait que M. Buls, le bourgmestre de Bruxelles, a proposé aux socialistes belges, qui ont accepté, de prendre la responsabilité de l'ordre dans les cortèges, et d'avoir le droit de faire des arrestations.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009



LA PYRAMIDE DE LA TYRANNIE

Traduction des inscriptions. — Coffre-fort. — Denier de Saint-Pierre. — La Triplice. — Impôts. — Caisse de l'Etat. — Pour l'entretien de l'église. — Dynamite. — Matériel de guerre. — Caisse de guerre. — Poudre. — Loi.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LE RÊVE DE ROSALIE

Au cinquième mansardé, sous le toit chauffé par le soleil d'août, activant les pédales de sa machine à coudre, Rosalie travaille à une délicieuse robe en mousseline bleue garnie de valenciennes.

Habituellement elle va en journées, Rosalie, habile couturière, et restant depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, elle gagne chez les bourgeois deux francs cinquante et les deux repas (il est vrai qu'elle ne mange presque rien, ayant l'estomac gâté par de longs jeûnes du temps de son apprentissage).

Mais toutes les belles madames sont en voyage et leurs appartements restent fermés. Elle connait des clientes riches, qui demeurent dans leurs hôtels, beaux hôtels avec des jardins. Rosalie ne peut comprendre pourquoi alors ces dames s'en vont chercher ailleurs ce qu'elles ont chez elles: des arbres, de la verdure, de belles fleurs.

Rosalie a un pot de réséda accroché en dehors de sa fenêtre, et elle a planté de la vigne-vierge dans une caisse ; mais il n'y a pas assez d'air dans la cour, et les plantes s'étiolent chétives. C'est triste à voir.

Il fait si chaud — trente-six degrés à l'ombre ; il y a de pauvres gens qui tombent dans la rue comme foudroyés. Rosalie tout en travaillant halette, et finit par songer que ces dames ont tout de même raison de quitter Paris, d'aller au bord de la mer, à la fraîche.

C'est là qu'est à présent une cliente, qui fit par lettre la commande importante d'une robe en mousseline bleue « quelque chose de vaporeux et de fanfreluché, comme c'est la mode », écrivit-elle à Rosalie qui se sentit flattée de la confiance de la dame. Recevoir la commande d'une robe, lorsqu'on n'est qu'en « journées » c'est une preuve d'estime, dont la couturière se croit très rehaussée à ses propres yeux. Aussi, elle a couru aux grands magasins — malgré les trente-six degrés à l'ombre — afin de trouver « quelque chose de vaporeux » et elle s'applique de son mieux pour que le costume soit parfaitement réussi.

Les flots de mousseline d'un bleu intense lui rappellent un tableau qui faisait les délices de son imagination chez un marchand de meubles, au coin de la rue. Ce fut la grotte d'azur où la mer, les roches, tout fut bleu avec des reflets d'argent. Il paraît qu'une pareille merveille existe en réalité, en Italie. Le valet de chambre de la femme d'un banquier où Rosalie travaillait en journée, raconta un jour qu'il y est allé avec ses maîtres. La mer bleue, le ciel bleu, les roches bleues, tout bleu, et délicieusement éclairé comme par un rayon de lune. On ne voit ni la terre, ni le soleil, ni gens, ni aucune misère ; il fait bon, il fait doux, la barque glisse, glisse en silence, on n'a ni faim ni soif, on est comme dans un conte bleu, tranquille, heureux...

Rosalie cesse de coudre, ferme les yeux, aspire de ses lèvres pâles quelques bouffées de l'atmosphère bleue évoquée par son imagination hallucinée. Elle balance son pauvre corps fluet en cadence comme bercée par le mouvement d'une barque invisible, elle se laisse aller, doucement, dans le pays bleu...

Mais le cri rauque d'une marchande de quatre saisons la réveille en sursaut.

Bon Dieu, s'il est permis de *fainéantiser* de la sorte ! Et la robe qui n'avance pas ! Le pays bleu ? inutile d'en rêver, elle ne le verra jamais, elle, Rosalie, la couturière en journée ; il n'y a que les riches qui peuvent aller où ils veulent, respirer l'air vivifiant, se baigner dans l'onde pure et voir les merveilles. Le beau, le bien, les pauvres doivent s'en passer. C'est bon pour ceux qui ont de l'argent ; d'ailleurs, il n'y a que pour eux du plaisir sur la terre...

Et sous le toit chauffé par le soleil d'août, activant les pédales de sa machine à coudre, Rosalie travaille à la belle robe bleue pour la bourgeoise en villégiature.

Marya-Chéliga.

Les journaux sont devenus le cerveau qui pense pour notre bourgeoisie.

Ferdinand Lassalle.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

PRINCIPES ET TACTIQUE

Tout parti doit avoir un but nettement défini : les monarchistes ont le leur, les républicains doivent avoir le leur.

L'inégalité, la hiérarchie, la discipline, la responsabilité d'autant plus pesante qu'on est plus faible et plus petit.

L'égalité, l'association, la liberté de discussion, la responsabilité d'autant plus lourde qu'on a le plus la possibilité d'user du pouvoir.

Voilà les deux objets des efforts humains, celui-là, propre à la réaction, celui-ci à l'évolution ou à la révolution, qui ont le même sens avec des vitesses différentes.

Chacun emploie pour parvenir à son but des moyens qui peuvent différer, qui peuvent aussi se ressembler étrangement.

C'est M. Cassagnac, parlant de liberté et d'empire autoritaire, c'est le bénéficiaire de la torture et de l'inquisition contre les juifs, criant à la tyrannie au moindre geste qui tend à limiter l'effet de ses écrits ou de ses discours ; c'est le républicain coupant le cou à ses adversaires au nom de la trilogie révolutionnaire et usant de la force quand il le peut pour réduire ses ennemis au silence.

Tous sont logiques. Car tous agissent au nom du droit de légitime défense pour protéger leur indépendance contre les manœuvres des adversaires.

Mais si les réactionnaires agissent depuis 20 années en France dans le sens nécessaire à leur triomphe, les républicains se sont dérobés à leur devoir de sauver la république quand même.

Aux manifestations rétrogrades dans la rue, dans les lieux publics, aux concerts, aux théâtres, dans la presse, partout, ils n'ont rien opposé ; ils se sont laissé faire, et leur inaction a failli les livrer à ceux qui rêvent leur anéantissement, et qui l'accompliraient sans faiblesse et sans clémence.

Pourquoi cela durerait-il ?

Oui, il est bon que des congrès discutent l'avenir. Il est aussi bon d'assurer le présent, et pour cela il faut qu'à côté des cercles d'études, des syndicats, des groupements, il y ait, formée de tous les éléments d'à côté, une puissante organisation, facile à réaliser, intervenant chaque fois dans la vie publique pour réfréner au besoin par la force les manœuvres anti-républicaines.

Avec un tel groupement, Thermidor n'eut pas réussi à la Porte-Saint-Martin; les rééditions réactionnaires des Mystères de la Passion, les résurrections des Napoléons de toutes les lyres, les manifestations folles et odieuses de la rue, n'eussent pas survécu à l'apparition d'une foule organisée, décidée à tuer l'espérance des vieux partis en la réalisation de leurs projets.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Et c'est à quoi nous devons nous appliquer.

Ainsi principes et tactique se tiendront, s'ajusteront et vaudront.

Nous reviendrons à notre histoire, à nous, les incorrigibles, sans lesquels la République ne serait pas.

E. CHAUVIÈRE.

Je n'entends jamais sans colère les heureux du siècle accuser de basse jalousie et de honteuse concupiscence le sentiment qu'éprouve l'homme du peuple devant la vie plus distinguée des classes supérieures. Quoi ! vous trouvez mauvais qu'ils désirent ce dont vous jouissez. Voudriez-vous prêcher au peuple la claustration monacale et l'abstinence du plaisir, quand le plaisir est toute votre vie, quand vous avez des poètes qui ne chantent que cela ! Si cette vie est bonne, pourquoi ne la désireraient-ils pas ? Si elle est mauvaise, pourquoi en jouissez-vous ?

E. RENAN.

(*L'Avenir de la Science.*)

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LA CRÉMAILLÈRE

(Poésie inédite d'E. Pottier).

Le bouquet du maçon
Est posé sur le faîte
De la jeune maison,
Les pierres sont en fête.
La famille à l'étroit
Entoure la soupière ;
Du caveau jusqu'au toit
Pendons la crémaillère !

On entend chuchotter
Les piles de bouteilles ;
Les jeunes pour monter
Entraînent les plus vieilles.
L'âme emplit le foyer.
La gaîté familière
Grise le mobilier
Pendons la crémaillère !

Le Soleil jusqu'ici
D'une humeur maladive
Apparaît sans souci.
Entre, mon beau convive !
Les atômes joyeux
Dansent dans sa lumière
Sur terre comme aux cieux
Pendons la crémaillère !

Au berceau du printemps
Fleurs naissent par phalanges.
Avril, à ses enfants,
Brode béguins et langes.
Combien sont festonnés
Depuis la nuit dernière
Parmi ces nouveaux-nés
Pendons la crémaillère !

Sans crainte des réseaux
Voyez dans la charmille
Tous les petits oiseaux
Qui jasent en famille.
Gazouillement béni
N'es-tu pas leur prière ?
Comme eux dans notre nid
Pendons la crémaillère !

Nature à pleins rayons
Quand tu verses ta flamme,
Que d'hommes nous voyons
A jeun de corps et d'âme !
Toi qui gonfles ton sein
Pour ta famille entière,
Te verrons-nous enfin
Pendre la crémaillère ?

Eugène POTTIER.

Des différentes manières dont on acquiert la propriété

Par CHAM

(Article 711 du Code civil)

La bonne manière.

La mauvaise manière.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Châteaux en... Allemagne.
Un Rêve de Guillaume II. — 1903 (1).

En 1903, la France, on pourrait même dire l'Europe tout entière, se laissa monter le plus gigantesque des bateaux qui aient jamais, depuis que le monde existe, flotté sur la mer bleue de l'idéal chimérique.

Pendant toute cette année, on ne parla partout que d'un rapprochement fraternel entre la France et l'Allemagne, rapprochement désiré et préparé, disait-on, par l'Empereur Guillaume II.

Il faut dire que le tempérament assez bizarre que l'on connaissait au jeune Empereur d'Allemagne expliquait peut-être un peu l'emballement des natures sentimentales à cet égard.

On savait Guillaume II, fantasque, capable de vouloir en 24 heures les choses les plus opposées; et l'on répétait un peu partout en clignant de l'œil :

— Eh... Eh... vous savez... il est capable de bien des choses auxquelles vous ne vous attendez pas... ce gaillard-là!...

En effet, Guillaume II pouvait passer pour une nature un peu... fumiste. On savait que, dès sa plus tendre enfance, il avait manifesté une vocation assez vive pour l'incohérence. Ainsi, par exemple, il lui arrivait fréquemment de cesser tout à coup de têter son pouce et de se mettre à têter celui de Charles-Quint, dont la statue était placée dans la chambre où sa nourrice le gardait.

Plus tard, ce déséquilibrement s'était accentué. Quelquefois, au milieu d'un repas, il mettait rapidement ses jambes sur la table, et se nettoyait les ongles des pieds avec la fourchette à hors-d'œuvre de son voisin. Ou bien, il se servait d'un casse-noisettes pour manger des asperges. Ou bien encore, en se déshabillant pour se mettre au lit, il s'entêtait à enlever ses chaussettes avant d'avoir ôté ses bottines.

Enfin, de très bonne heure, tout avait indiqué chez cet enfant des aptitudes spéciales à diriger un peuple que l'on ne pouvait guère mieux comparer qu'à celles que possèdent les hannetons pour le maniement des machines à coudre.

*
* *

Les couronnes sur la tête et les cancers dans la bouche étant également héréditaires dans les sociétés bien constituées, Guillaume II, le 15 juin 1888, avait pris la suite des affaires et du chancre de l'Empereur Frédéric, son père, qui avait laissé la réputation d'un assez brave homme, — ce qui arrive invariablement aux souverains qui, ayant eu la chance de mourir très vite, n'ont pas eu le temps de la détruire.

*
* *

Le 27 février 1881, Guillaume II avait épousé la Princesse Augusta-Victoria, dont il avait déjà, en montant sur le trône, quatre enfants, tous garçons, en dépit de son humeur changeante qui le portait, comme nous l'avons dit, à varier ses occupations.

(1) Notre collaborateur Touchatout prépare en ce moment le sixième volume de son *Histoire de France tintamarresque* (de fin Grévy à l'an 2023). Il nous donne la primeur d'un des chapitres de cet ouvrage, que nous nous faisons un plaisir d'offrir aux lecteurs de l'*Almanach de la Question Sociale*.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Après son avènement, il en avait eu deux autres : deux garçons également ; ce qui l'irritait et l'atteignait dans sa vanité de despote. Et cela se conçoit : Jouir d'une liste civile de plus de vingt millions pour faire le garçon, et ne pas pouvoir faire une fille !... C'était humiliant.

***

Devenu Empereur, et une fois ses représentations terminées, Guillaume II avait pu se consacrer entièrement aux accès de *delirium tremens* que lui dictait son tempérament de Charles-Quint scrofuleux ; car nous n'avons pas encore dit que le jeune Empereur, qui tenait dans ses mains, disait-on à cette époque, les destinées de l'Europe, et même celles du monde entier, jouissait physiquement d'une de ces constitutions destinées à faire plus tard l'orgueil d'un musée Dupuytren.

« — Ah ! si mon peuple savait quels soucis me donne le gouvernement !... Qu'entreprendre aujourd'hui. Dois-je peindre, faire des vers, composer de la musique, ou résoudre la question sociale ?... »

Sans cesse agité et tourmenté comme un alcoolique, déséquilibré comme un morphiné, un bras étriqué, débile et pendant inerte sur son flanc gauche comme le ruban d'un gros séton qu'il aurait eu sur l'épaule, une oreille suintant à se faire suivre à la piste et donnant assez l'idée d'une chute de Niagara alimentée par des vésicatoires... Telle était à peu près l'économie animale de ce grand homme qui rêvait de grandes choses, mais sans avoir pu réussir encore à monter sur un tabouret sans se flanquer le nez par terre.

***

Aussi puissamment constitué au moral qu'au physique, Guillaume II ne pouvait manquer d'émerveiller le monde par une série d'actes d'une logique telle que, pendant quelques années, l'Exposition des Incohérents n'avait pas osé rouvrir, comprenant très bien qu'il n'y avait rien à tenter contre une pareille concurrence.

C'est ainsi que l'on avait vu le jeune Empereur faire et défaire tour à tour les choses suivantes :

Prendre insolemment pour devise au début de son règne, en parlant de ses sujets : *Oderint dum me tuant* (Qu'il me haïssent pourvu qu'ils me craignent !), et, quelques mois plus tard, déclarer à M. Jules Simon qu'il *tenait avant tout à se faire aimer de son peuple* (*sic*).

Affirmer un jour qu'il ne voulait rien manger ni boire qui provînt

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

de la France, et, depuis, se piquer le nez très volontiers avec du Moët et du Cliquot.

Provoquer un Congrès pour résoudre la question ouvrière; et, presque en même temps, proposer de nouvelles lois féroces au Reichstag pour rétablir le pal en faveur des socialistes.

Couper sa barbe et la laisser repousser, la laisser repousser et se raser.

S'y tenir au baccarat avec deux bûches et tirer à sept au coup suivant.

S'arrêter devant un kiosque pour y satisfaire un petit besoin, et brusquement s'éloigner en faisant pipi dans sa culotte.

Enfin, tout ce qui caractérise le parfait gâteux.

*
* *

Une question qui avait paru le préoccuper beaucoup avait été la question militaire. Ayant appris qu'en France, à quelques années de là, un certain général Boulanger avait passé aux yeux de beaucoup de gens pour avoir régénéré l'armée rien qu'en faisant repeindre le dos des guérites, il avait voulu s'offrir le même luxe et s'était fait apporter tous les projets et plans relatifs à l'amélioration et au perfectionnement du service militaire en Allemagne. Il avait creusé le tout avec une ardeur fébrile, et, un beau matin, on avait appris que la grandeur et la puissance de l'armée prussienne étaient désormais assurées par deux décrets, dont l'un autorisait les timbaliers de régiments à porter leur barbe et l'autre prescrivait pour les factionnaires la confection de guérites tournant sur un axe, pour que le soldat de faction pût, selon son goût, tourner le dos au soleil ou à la pluie. Ce ne devait peut-être pas être très commode, en temps de guerre, les jours où l'ennemi et le vent arrivaient du même côté; mais Guillaume II s'était dit sans doute que, puisque l'on avait vu un général français ne manquer que d'un cheveu de devenir empereur pour avoir peinturluré les guérites en rouge, il devait avoir beaucoup de chances, lui, de se faire nommer Dieu en Allemagne en montant ces guérites sur un pas de vis.

*
* *

Guillaume II adorait la chasse; mais, comme il n'avait qu'un bras de disponible, on lui simplifiait la chose en lâchant dans les fourrés voisins des petits lapins à ressort à treize sous, que l'on faisait venir en quantité du *Paradis des Enfants* de Paris, et un garde venait poser devant l'Empereur un chevalet sur lequel, celui-ci appuyait le canon de son fusil pour tirer. Le garde s'éloignait autant que possible; mais il n'était jamais bien tranquille.

*
* *

Nous l'avons dit, Guillaume s'occupait beaucoup de résoudre la question sociale. Un jour, dans un de ses discours, il indiqua une manière à lui d'éteindre le paupérisme; système excessivement simple, mais auquel aucun économiste n'avait encore pensé.

Il dit en substance :

— Que ceux de mes sujets qui ne sont pas contents de mourir de faim en Allemagne s'en aillent autre part. De cette façon, il n'y aura plus dans mon Empire que des gens heureux.

Au physique, Guillaume II n'était pas positivement un vilain homme. Les traits étaient assez réguliers. Cependant, il avait l'expression de la physionomie et les humeurs également froides.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Il s'habillait rarement en bourgeois et affectionnait surtout l'uniforme de hussard, parce qu'il y avait une manche qui pendait sur celui de ses bras qui en faisait autant.

*
* *

Comme caractère, nous l'avons vu, il était absolument impossible. Agité, grincheux, haineux, fantasque, et probablement très constipé. — (En historien consciencieux, nous ne garantissons pas ce dernier point, n'ayant découvert à ce sujet, dans les archives nationales, aucun document certain.)

Il appartenait à cette catégorie de mortels que l'on aurait du plaisir à voir passer leur vie enfermés dans un sac de clous à crochet, si l'on ne craignait pas d'avoir à plaindre les clous.

Et comme disait de lui Bismark, un soir qu'il avait la chope gouailleuse :

— Sapristi !... s'il n'avait pas son oreille... en voilà un particulier qui ne serait pas coulant !...

*
* *

Un petit événement qui était survenu dans la vie de Guillaume II avait contribué à rendre ce héros encore plus intéressant.

Un jour, furieux d'avoir son bras gauche toujours inerte, ce qui nuisait à son prestige de César, il se l'était fait truquer et articuler par le célèbre inventeur américain Edison, une des gloires du siècle précédent.

L'illustre savant lui avait introduit sous l'aisselle une puissante machine électrique à déclanchement mobile, grâce à laquelle l'Empereur pouvait faire à volonté les gestes les plus dévergondés.

Comme toujours, Guillaume n'avait pas tardé à abuser de ce truc ; si bien qu'un jour, dans un mouvement exagéré, en présidant le Conseil des ministres, il avait cassé la mécanique, et que son bras s'était mis à tourner rapidement comme le volant d'une machine à faire la glace artificielle, sans qu'il lui fut possible, non seulement de l'arrêter, mais encore de calculer au juste à quel moment il s'arrêterait, le savant Edison, qui avait voulu faire grand, lui aussi, lui ayant posé un appareil devant marcher sans interruption de 900 à 950 années au moins d'après son évaluation.

De plus, il arrivait de temps en temps que la rapidité du mouvement de rotation du bras se trouvait encore activée par la chute du pus qui s'échappait de la cataracte auriculaire de l'Empereur et tombait sur le bras tournant.

Seulement, à cause des éclaboussures, on remarquait qu'à table dans les dîners officiels, la place à gauche du souverain à hélice n'était pas très courue.

*
* *

Le bras de Guillaume II continua de tourner ainsi jusqu'à sa mort. — Et même après — ce qui fit que l'on ne put penser à l'ensevelir, et que, l'ayant fait momifier, en attendant que le ressort fut au bout de sa course, on le plaça dans un coin de la salle à manger du palais Impérial, en utilisant le bras comme moulin à café.

*
* *

Par ce portrait, qu'en historien fidèle et sans parti-pris, nous avons reconstitué de ce monarque étrange, il est assez facile de s'expliquer qu'ait pu lui venir un jour l'idée de faire quelque chose de pas vul-

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

gaire à coup sûr, en assurant la paix de l'Europe par une réconciliation grandiose avec la France.

Guillaume II, quoique d'un tempérament baroque, n'était pas en somme le premier venu. Mais son hanneton dominant était surtout celui-ci : « *Epater le monde* !... » faire tout le contraire de ce que l'on attendait qu'il fît.

Un jour donc, il fut hanté par cette idée :

— Que font généralement tous les potentats qui ont réussi dans une conquête ? Ils en préparent d'autres. C'est banal !... Que font les bandits qui ont dévalisé une diligence ? Ils attendent les suivantes pour en faire autant. C'est quelconque !... Moi, je vais rendre aux voyageurs de la première diligence tout ce que mon grand'père a pris dedans !... Jamais ça ne se sera vu dans l'histoire !... et j'aurai « *épalé le monde* » tout est là !...

*
* *

Petit à petit, ce plan devint pour Guillaume II une obsession. Il en rêvait la nuit, et laissait échapper dans l'intimité des demi-phrases dans ce sens, qui alarmaient sérieusement sa famille.

Mais comme son bras articulé tournait toujours, on n'osait pas s'approcher pour lui faire des observations.

L'empereur Guillaume : « Voyons, Mademoiselle, un baiser définitif... Oublions les querelles de nos pères et embrassons-nous pour de bon. »

*
* *

Une nuit, au milieu de cette crise, il fit un rêve splendide, et qu'il faudrait un grand poète pour narrer aux siècles futurs.

Nous essaierons de le faire en simple et indigne prose.

*
* *

Guillaume II se vit d'abord dans une cabine téléphonique demandant la communication avec le Président de la République Française. C'était alors M. Loubet.

— Allo... Allo..., disait-il, veuillez informer votre Chambre des Députés et votre Sénat que je rends à la France l'Alsace et la Lorraine sans aucune condition ; et que je désire que nos deux pays vivent désormais en frères, oubliant et se pardonnant le passé.

Il entendait Monsieur Loubet pousser des hoquets de surprise et d'admiration et lui répondre :

— Allo..., Allo... Sire... est-ce bien vous qui me parlez ? N'est-ce pas un indigne fumiste qui me monte un bateau gigantesque ?

Et il répondait à Monsieur Loubet :

— Allo... Allo... c'est bien moi Guillaume II. D'ailleurs puisque maintenant, grâce aux progrès de la science, on peut transmettre ses traits par le téléphone, poussez le bouton spécial qui est à votre gauche et vous me verrez.

Monsieur Loubet poussait le bouton ; c'était bien l'Empereur qui lui parlait.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Et même, toujours grâce aux progrès de la science, qui permettaient déjà à cette époque de transmettre par le téléphone, non seulement les traits mais encore les gestes de la personne qui vous parlait, Monsieur Loubet, s'étant approché de trop près de l'appareil, recevait un « *gnon* » formidable qui lui applatissait son chapeau (1). — C'était, on l'a deviné, le bras mécanique de Guillaume II qui tournait toujours pendant la conversation.

*
* *

Ensuite le beau rêve de Guillaume le transportait quelques mois plus tard en plein Paris.

Il débarquait à la gare au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Toutes les maisons du boulevard de Strasbourg étaient pavoisées aux couleurs Franco-Allemandes. Il passait, assourdi par les vivats chaleureux sous d'innombrables arcs de triomphe, ornés des inscriptions les plus flatteuses.

Sur l'un on lisait :

GLOIRE AU FONDATEUR DES ÉTATS-UNIS D'EUROPE !...

Sur un autre :

VIVE GUILLAUME II, LE JUSTE !...

Et sur un troisième, cette devise en Français et en Allemand :

NE RIEN PRENDRE EST BIEN !
RENDRE EST GRAND !...

*
* *

C'était partout sur son passage des acclamations frénétiques. Les mères fendaient la foule et se précipitaient sur lui pour l'embrasser. On le portait en triomphe sur les boulevards.

Il restait un mois à Paris au milieu de fêtes inouïes organisées en son honneur ; et quand il parlait de repartir, c'était partout une tristesse profonde ; le ciel se couvrait de gros nuages noirs et l'obélisque, ainsi que la statue de Strasbourg sur la place de la Concorde se mettaient à pleurer comme deux veaux.

Enfin, il fallait pourtant se séparer. Il regagnait, très ému la gare de l'Est, où la belle Ottero l'attendait pour l'embrasser.

Il lui rendait son accolade avec un certain plaisir ; mais, en la regardant en dessous il pensait :

— Ça me prouve une fois de plus que j'aurais dû faire ça dix ans plus tôt !...

Arrivé à Berlin, son premier soin était d'aller trouver la statue de Charles-Quint et de lui dire, en lui tapant sur le ventre :

— J'ai « *épaté le monde* » !... tu n'aurais pas trouvé celle-là, toi... vieux melon !...

*
* *

Le Réveil. — Fin 1903.

Tout ce qui précède, nous l'avons dit, n'avait été qu'un songe.

Quand Guillaume II se réveilla, et qu'il vit que toute l'Europe émerveillée de cette grande idée, s'emballait pour la paix universelle, sa nature d'épileptique reprit le dessus, et il se dit :

— Ma vocation, la chose est bien connue, est d' « *épater le monde* ».

(1) Ce n'était d'ailleurs pas la première fois.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Or, maintenant que le monde croit à la paix, le meilleur moyen de l' « *épater* » c'est incontestablement de faire la guerre.

Et tout de suite il donna des instructions en conséquence.

Disons aussi, pour rester un historien impartial, qu'en cette circonstance le désir d' « *épater le monde* » ne fut pas absolument l'unique mobile qui poussa Guillaume II à le bouleverser.

En Allemagne — comme partout d'ailleurs — la situation des monarques devenait très tendue. Ça sentait le krach à plein nez. Autour de Guillaume II le socialisme grondait. A chaque instant il était obligé de dissoudre les parlements. Et à chaque coup, le nombre des députés socialistes que la nation lui renvoyait augmentait.

Il devenait évident pour Guillaume qu'un très prochain matin, il allait avoir à dissiper des rassemblements, à enlever des barricades ; et sait-on jamais comment ces choses-là tournent ?

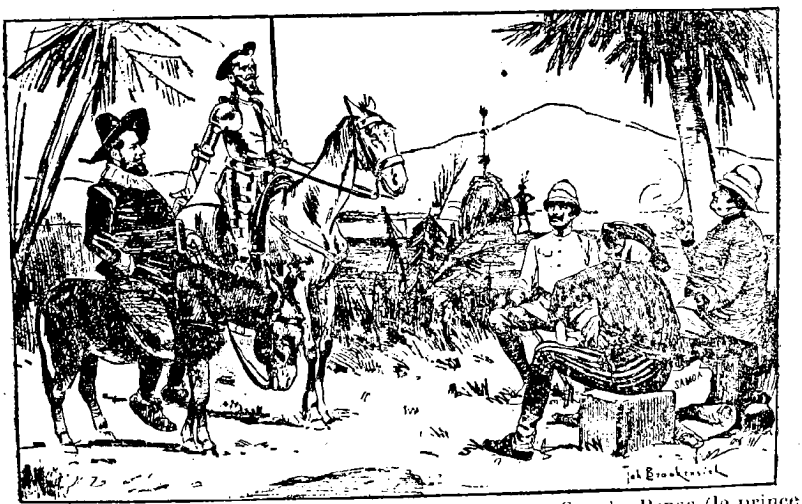
Ayant pas mal étudié l'histoire des monarchies de tous pays, il se rendit compte qu'à un moment donné, un souverain que son peuple a « *assez vu* » n'a plus guère d'autre chance d'étayer son trône pour une vingtaine d'années encore, que d'envoyer ses armées piller quelques milliards à l'Etranger. Pendant ce temps-là, les rimes en « *Gloire-Victoire* » et en « *Lauriers-Guerriers* » hypnotisent les populations ; et l'assiette au beurre, un instant chavirée par les trépidations révolutionnaires, reprend son aplomb pour quelques temps. Quand ça recommence, on recommence ; et ainsi de suite. Les exemple de trônes fêlés, qui avaient été remastiqués par une victoire ne manquaient pas à Guillaume dans les annales ; et il se décida à jouer ce coup qui réussit quelquefois.

Et puis, en somme... c'était encore une façon d' « *épater le monde* ».

Tout était là pour lui.

TOUCHATOUT.

A LA RECHERCHE D'UN TRONE



Le Don Quichotte français (Déroulède) montrant son Sancho Pensa (le prince d'Orléans) aux puissances luttant autour de Samoa : « Prenez le héros que je vous offre pour prince régnant, puisque la France ne veut plus en entendre parler ! »

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LE SOCIALISME ET L'ALCOOL

Par une réaction, bien naturelle, contre les théories des vertueux philanthropes qui considèrent l'alcoolisme comme la principale *cause* de la misère, beaucoup de socialistes ont soutenu, et d'aucuns soutiennent encore que l'alcoolisme est un *effet* des mauvaises conditions d'existence matérielle du prolétariat ; que, par conséquent, la propagande directe contre l'abus des boissons alcooliques doit nécessairement échouer.

C'est, a notre avis, tomber dans l'excès contraire.

Certes, il n'est pas un socialiste qui songe à contester que l'alcoolisme ait des causes profondes ; que la misère, la mauvaise alimentation, l'état défectueux des logements, la monotonie des occupations professionnelles, la prolongation excessive des heures de travail, ne soient autant de facteurs qui agissent sur le développement du fléau.

Seulement, ici comme ailleurs, les causes et les effets s'enchevêtrent : si la misère contribue au développement de l'alcoolisme, l'alcoolisme à son tour, est une cause de misère et de démoralisation. Aussi, le prolétariat socialiste a-t-il pour impérieux devoir, de s'attaquer non seulement à l'ennemi du dehors, au capitalisme qui l'exploite, mais à l'ennemi du dedans, qui lui ronge les entrailles, aux besoins factices, qui absorbent le plus clair de ses ressources et de ses forces.

On a dit, justement, que le socialisme n'est pas seulement un parti, ou une doctrine, mais une Religion. Il doit, à ce titre, imposer à ses adhérents une discipline morale.

Moïse, pour des motifs d'hygiène, ordonnait aux hébreux de jeûner, de faire maigre à certaines époques. Mahomet défend à ses fidèles de boire du vin ou de l'alcool, et des peuples entiers observent cette prescription. Le socialisme, faisant ce que l'Eglise n'ose pas faire, n'aura-t-il pas la force de parler en maître à ses militants, et de leur interdire non pas seulement les excès alcooliques, mais l'usage de l'alcool, la consommation des boissons distillées, à si petites doses que ce soit.

Il est expérimentalement démontré, en effet, que contrairement aux préjugés si répandus, parmi les ouvriers, l'alcool ne réchauffe pas, l'alcool ne nourrit pas, l'alcool n'active pas les fonctions intellectuelles, l'alcool ne fortifie pas le corps fatigué.

C'est en partant de ces constatations expérimentales, que les fondateurs de la *Ligue socialiste antialcoolique*, affiliée au Parti Ouvrier belge, exigent de tous ceux qui adhèrent à la Ligue, l'engagement d'honneur de s'abstenir complètement de boissons distillées (genièvre, cognac, absinthe, rhum, etc.).

De plus, les membres de la Ligue doivent verser une cotisation annuelle, relativement forte, être abonnés à l'un des journaux du Parti et faire partie de leur syndicat professionnel.

Nous avons ainsi groupé quelques centaines de travailleurs d'élite, dont l'active propagande amène constamment de nouvelles adhésions.

En outre, sous l'influence de leur exemple, de leur *propagande par le fait*, il n'est pas douteux que la consommation alcoolique soit en décroissance dans les milieux socialistes.

Nos camarades commencent à comprendre que plus ils seront sé-

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

vères, rigoureux pour eux-mêmes, plus grande sera leur autorité pour flétrir les abus chez les autres.

Vous qui reprochez aux bourgeois leurs tirs aux pigeons, leurs maisons de jeux ou leurs cabarets à la mode, ne faites pas vous-mêmes ce que vous leur reprochez.

Il n'y a guère de différence, au point de vue moral, entre un gommeux qui tire des pigeons et un ouvrier qui fait battre des coqs, un bourgeois qui s'absinthise et un prolétaire qui se saoûle de genièvre, un joueur de la haute qui perd, en une nuit, une fortune, et un parieur de la classe ouvrière qui perd sur un coq, un pigeon ou une quille, le pain de sa femme et de ses enfants.

Ceux-là seuls seront dignes de gouverner le monde qui auront appris à se maîtriser eux-mêmes.

E. VANDERVELDE.

MANUEL DU PARFAIT JOURNALISTE

AIR : *Ad libitum.*

« L'Ecole professionnelle du journalisme a commencé ses cours. »
(*Les Journaux.*)

Pour faire un journaliste
Complet et sans défaut,
Consultez cette liste :
Vous saurez tout c' qu'il faut.

— Faites votre copie
Au café sans façon;
Ça pue, je l' certifie,
Moins qu'une rédaction.

Dès qu'un confrèr' pas bête
Commet un mot d'esprit,
De suit' sur votr' manchette
Prenez-le par écrit.

Vous ne fait's pas d'affaires,
Vous êt's sur le pavé?
Prenez deux secrétaires;
On vous croit arrivé.

Une dèche importune
Attir' les créanciers?
Fait's pour un' demi-thune
Des articl's financiers.

Un confrère brave homme
Vous prêta un écu?
Traitez-le, pour cett' somme,
D'escroc et de cocu.

L'orthograph', le français
Sont d'intérêt minime :
Le plus important, c'est
D'être fort en escrime.

N'ayez jamais la frousse
De manquer d' documents :
Pour ach'ter un Larousse
Y a des accommod'ments!

Pour traiter un sujet
Impartial'ment, cher maître,
Le plus sûr moyen est
De ne pas le connaître.

Quant au gouvernement,
N'en dit's pas trop d' bien, car
Indubitablement
On vous trait'rait d' mouchard.

Si vous en parlez mal;
Alors, en vérité,
On dit : « Cet animal
Désire être acheté! »

Et dans c' métier d' parades
Plein d' purotins bien mis
On a trop d' camarades
Pour avoir des amis.

Hugues DELORME.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

SANS TRAVAIL ET Cie

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LA FAILLITE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

Paris est la ville qui fait le plus pour ses pauvres : Le budget de l'Assistance publique est d'environ 56 millions sur lequel la ville verse annuellement 21 millions de subvention. Il faut ajouter à cette somme de 600,000 à 800,000 francs distribués directement par le conseil municipal ou sur ses indications par les municipalités comme secours aux victimes de malheurs publics, secours de loyer, bons de logement, secours de chômage, subventions aux soupes populaires et aux établissements de charité privés, etc. ; les bureaux de bienfaisance ont en plus des ressources particulières : legs, donations, produits de quêtes, etc. Si on ajoute les secours distribués par les caisses des écoles : vêtements, chaussures, cantines scolaires, on peut évaluer à 60 millions au bas mot la somme dépensée annuellement en charité officielle. De quoi faire vivre à peu près à l'aise 30,000 familles, et Paris compte 2.511,620 habitants (recensement de 1896) sur lesquels 50,000 en chiffre rond sont inscrits comme indigents aux bureaux de bienfaisance.

Sur le chiffre total que nous venons de donner il faut déduire environ 25 millions pour les hôpitaux et hospices de vieillards, le reste est consacré aux frais généraux et secours individuels : De quoi empêcher les malheureux de mourir littéralement de faim, mais non de misère. Car on ne saurait trop le dire : la grande majorité des ouvriers qui ne succombent pas encore jeunes à la peine est destinée à mourir de *misère*.

Voici des chiffres :

De 9 à 10,000 vieillards sont inscrits pour être hospitalisés, 3,000 environ sont classés en première urgence, ceux-ci peuvent attendre six mois, peut-être un an, peut-être plus; les autres, trois, quatre ou cinq ans au minimum. Quelle est leur situation en attendant ce jour tant désiré où ils auront au moins le vêtement, du pain et un abri ? C'est encore par des chiffres que nous répondrons : Les 50,000 indigents inscrits aux bureaux de bienfaisance des vingt arrondissements se répartissent ainsi : 4,000 touchent un secours mensuel de 20 fr., 8,000 un secours mensuel de 10 fr., 2,604, 8 fr., enfin 34,451 le secours mensuel de 4 fr.

Voici d'autres chiffres bien suggestifs. Parmi les indigents touchant le secours mensuel de 4 fr., il y avait, en 1898, 5,392 vieillards de 70 à 75 ans, 855 âgés de 75 à 80 ans ; 144 de 80 à 85 ans, 26 de 85 à 90 ans, enfin 3 de 90 ans et au-dessus. Il faut reconnaître que le nouveau directeur de l'Assistance publique, le Dr Napias, peu de temps après son entrée en fonction, a fait inscrire au secours représentatif d'hospice de 30 fr. par mois tous les vieillards inscrits âgés de plus de 80 ans.

Parlerons-nous des nécessiteux qui, frappés par la maladie ou le chômage, reçoivent des secours sur leurs demandes et après enquête : Le nombre en augmente tous les ans en raison des crises industrielles que nous traversons périodiquement et surtout en raison des progrès du machinisme qui augmente le chômage. Là encore ces secours ne peuvent que maintenir la misère. Après plusieurs semaines de chômage c'est 20 fr. très rarement, 10 fr. ou 5 fr.; de quoi manger un jour ou deux !

La charité officielle ou privée est impuissante à enrayer le mal de misère dont souffre la classe ouvrière. Certes on pourrait améliorer l'Assistance publique, et le conseil municipal, sous la poussée socialiste, y a consacré tous ses efforts; mais espérer en faire une institution capable de lutter victorieusement contre la misère, c'est caresser un rêve irréalisable.

La charité, officielle ou privée est jugée, et l'Assistance publique, impuissante et bien peu perfectible, doit disparaître avec la société bourgeoise dont elle est la soupape de sûreté, pour faire place à une organisation sociale où la charité sera bannie parce qu'on n'en aura pas besoin.

Jusque-là, pas de salut.

E. Landrin.

La Justice est la véritable vertu sociale.

Aristote.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

GUERRE ET QUESTION SOCIALE

Je ne saurais dire, en vérité, s'il y a « une » question sociale, ou, suivant un mot connu, « des » questions sociales. Au fond, cela importe peu. Quelle que soit, en effet, l'opinion à laquelle on se range à ce sujet, on reconnaît, par cela seul qu'on la professe, qu'il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark, et l'on s'inquiète de remédier à ce mal ; dès lors, la distinction à laquelle je fais allusion est une question de méthode, de tactique, non de principe ou de doctrine.

Ce qui est bien certain, c'est que, d'une manière ou de l'autre, le premier cri que l'on doive pousser est : guerre à la guerre, sus au militarisme !

S'il existe en effet « des » questions sociales, l'abolition de la guerre se place au premier rang parmi elles. Car aussitôt qu'on cherche à sérier ces questions, et quelle que soit celle qu'on examine d'abord, on retombe toujours sur cette institution barbare, qui peut se résumer par ces mots :

En temps de guerre effective : massacre, viol, incendie, pillage, — autrement dit : ruine et démoralisation.

En temps de paix armée (ou guerre latente) : travail perdu, dépenses inutiles, asservissement, mépris de l'idée de justice, apprentissage de la paresse et de la débauche, — autrement dit, encore : ruine et démoralisation.

Mais s'il n'existe qu' « une » question sociale, je dis que l'abolition de la guerre se confond avec cette question, qu'elle est cette question même. Comme l'a si bien montré, en effet, le colonel allemand von Egidy, la guerre n'est qu'un *cas particulier* de la violence, qui régit encore — pour combien de temps ? — les rapports entre les hommes. Guerre (c'est-à-dire massacre), duel, assassinat ; guerre (c'est-à-dire conquête), esprit de domination politique, asservissement des faibles, notamment de la femme ; guerre (c'est-à-dire pillage), esprit de domination économique, lutte d'intérêts ; tout cela se résume en ce seul mot : esprit de violence. Autrement dit : esprit de désunion, d'antagonisme.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

A cela, il s'agit de substituer, par l'éducation, l'esprit de solidarité, c'est-à-dire la claire notion des véritables intérêts de l'Humanité.

Or, qu'est-ce que ce problème, sinon celui de « la » question sociale ?

Gaston Moch.

Pensées, Maximes, Mots de combat

L'erreur est la nuit de l'esprit et le piège de l'innocence.

Vauvenargues.

*
* *

Il est de l'homme de se tromper, et d'un fou de persévérer dans son erreur.

Cicéron.

*
* *

L'espérance est le pain des malheureux.

D'Jamy.

*
* *

L'amour de la liberté rend les hommes indomptables et les peuples invincibles.

B. Franklin.

*
* *

La liberté est au-dessus de toutes les richesses.

Goldoni.

*
* *

Le dernier degré de la perversité est de faire servir les lois à l'injustice.

Voltaire.

*
* *

Les idées gouvernent le monde.

Bacon.

*
* *

L'ignorance est la plus grande maladie du genre humain.

Voltaire.

*
* *

L'ignorance est aussi la plus grande ennemie du socialisme.

P. Argyriadès.

*
* *

Toutes les injustices ont été mises en lois.

M. Lanjuinais.

*
* *

Une injustice faite à un seul est une menace faite à tous.

La Harpe.

*
* *

Une injustice qu'on voit et qu'on tait, on la commet soi-même.

J.-J. Rousseau.

*
* *

De la force à l'injustice, il n'y a qu'un pas.

Condorcet.

*
* *

C'est enhardir et absoudre le crime, que de condamner l'innocence.

Bossuet.

*
* *

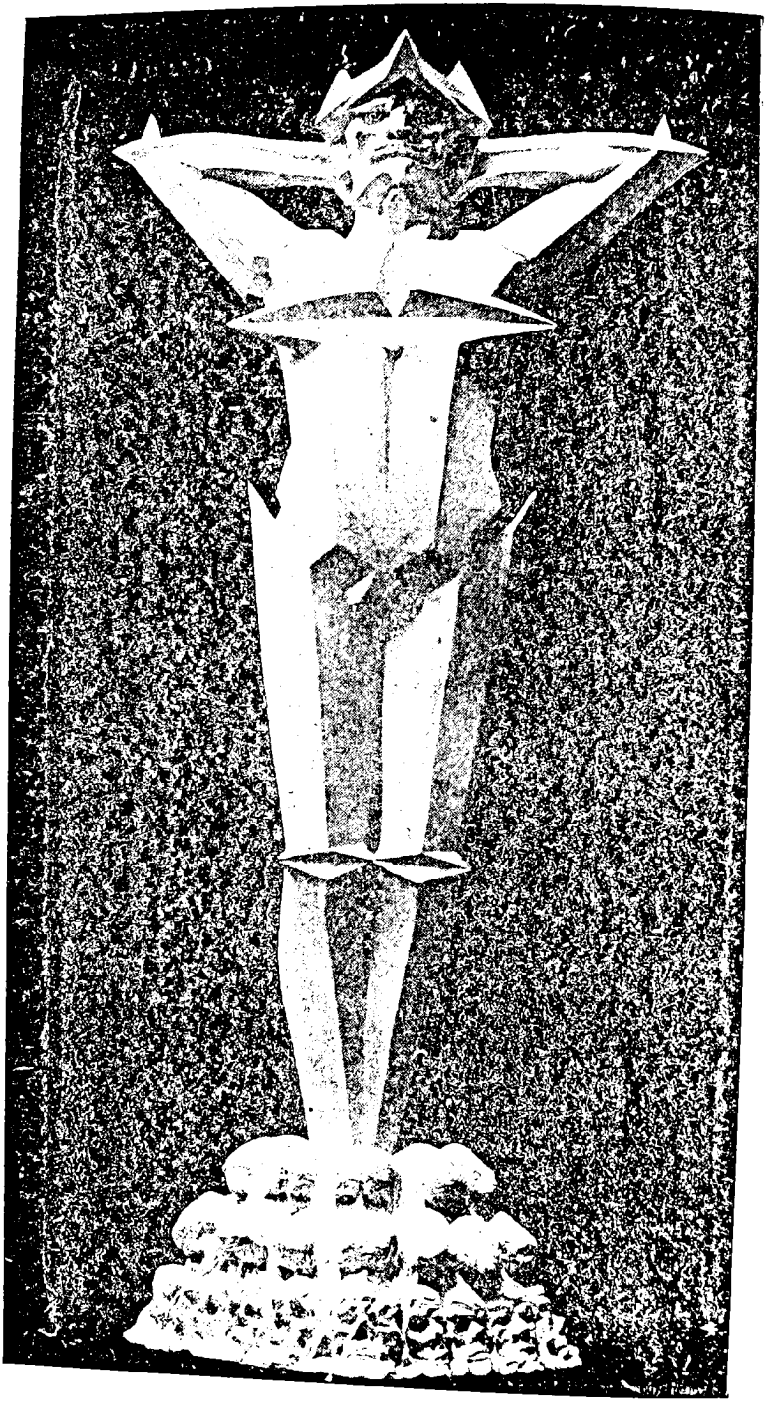
L'intolérance est une faiblesse d'esprit.

Vauvenargues.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LA GUERRE

par A. HANSEN JACOBSEN.



Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LE BOYCOTTAGE

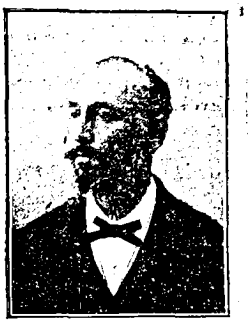
Les réactionnaires ne cessent de répéter que nous sommes un peuple turbulent, porté aux exagérations, que notre tempérament révolutionnaire rend impossible tout gouvernement...

Pour ma part, je souhaiterais que cela fût vrai. Malheureusement, je crois précisément le contraire : nous avons une telle habitude de porter des chaînes que nous n'en sentons même plus le poids.

La preuve en est que nous subissons, sans presque mot dire, tous les despotismes et qu'à part une élite, assez peu nombreuse, on se soumet en France aux volontés les plus disparates, on est l'esclave de tous les préjugés, l'ennemi de toutes les innovations, l'adversaire de tous les progrès.

Ce défaut national est poussé à un tel point que les plus intéressantes découvertes sont obligées d'émigrer : nous ne les accueillons que lorsqu'elles nous reviennent avec une marque étrangère.

Paris n'échappe pas à cet état d'esprit, et, pour ne citer qu'un exemple, la plupart des grandes villes étrangères et même de petites étaient éclairées à l'électricité quand la capitale française jugeait encore la lumière du gaz impossible à remplacer.



HENRI PLACE

Au point de vue politique et économique, c'est pis. Le père la Famine Méline a pu, sans soulever aucune révolte, hausser démesurément le prix du pain : les femmes elles-mêmes, ordinairement si bonnes comptables, n'ont rien voulu entendre quand les socialistes ont sollicité leur aide pour ramener à un taux raisonnable le cours de cet aliment de première nécessité.

De même pour les grèves. Las d'être exploité et à la merci du patronat, il arrive parfois qu'un corps de métier quitte l'usine ou le chantier. Il ne tarde pas à se remettre sous le joug, quelquefois au moment même où ses maîtres allaient être obligés de céder, et cette défaite le détourne encore plus de la défense de ses intérêts. On vous rit au nez si vous parlez d'organisation préalable, si vous indiquez la grève générale comme un excellent moyen d'émancipation économique.

C'est toute une éducation à faire par les syndicats et les comités politiques, mais qui serait inutile si nous étions vraiment le peuple révolutionnaire que nous aimons à nous dire.

On comprend bien que cette inertie ne doit pas décourager les militants : ceux-ci y trouvent au contraire leur principale raison d'être, et ils n'auraient pas droit à ce titre s'ils étaient capables de se laisser gagner par la torpeur générale.

Il est une autre arme sur laquelle je désire appeler l'attention : quand le peuple aura saisi l'aide efficace qu'elle peut apporter à son effort, nul doute qu'il ne s'en serve, et il en sera récompensé par la capitulation de ses plus dangereux ennemis.

Le boycottage — pour l'appeler par son nom — est un genre de grève particulier, dont on use volontiers à l'étranger et qui y a produit déjà de très heureux effets.

Il nous reste à l'acclimater en France, et ce ne doit pas être œuvre plus difficile que l'acclimatation du tabac, qui nous a été plutôt pernicieuse.

On a déjà essayé, l'esprit de suite a manqué. Ainsi, on ne peut avoir oublié qu'une salle de réunions célèbre sur les hauteurs de Paris avait été mise à l'index parce qu'après l'avoir louée au parti socialiste, son propriétaire l'avait refusée au dernier moment, donnant ainsi prétexte aux sergents de ville de se livrer à des charges furieuses contre ceux qui avaient été convoqués dans cette salle.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Il eût été facile d'acculer ce propriétaire félon à la faillite : il suffisait de maintenir l'index, de n'assister à aucune fête, voire à aucune noce célébrée dans ce local. C'eût été un exemple salutaire pour ses pareils.

On a capitulé, sans motifs, par simple manque d'énergie. Soyez sûrs qu'à la première occasion ce monsieur recommencera.

En Amérique, il n'en va pas ainsi. Lors de la grève des conducteurs de tramways de Cleveland, à la suite de l'intervention sanglante de la troupe, un boycottage général fut décidé.

Les tramways circulaient, mais sans voyageurs ou à peu près. Les commerçants eux-mêmes, par crainte des représailles, pratiquèrent le boycottage. On en vit — ce qui paraîtra phénoménal en France — qui refusèrent un verre de bière à des voyageurs descendant d'une voiture de la compagnie boycottée. Des coiffeurs se refusèrent à les raser. Une maison entrepositaire leur refusa son téléphone pour un ordre à envoyer au siège social. Une femme du marché ne voulut pas vendre de beurre à une cliente qu'elle avait vue descendre du tramway.

Dans ces conditions, la troupe n'avait plus qu'à se retirer : elle était devenue impuissante, ne trouvant aucun nouveau prétexte à faire usage de ses armes.

Il serait assurément facile d'employer ce moyen en France. Seuls, jusqu'ici, les cléricaux l'ont pratiqué contre les républicains. Il serait grand temps que ceux-ci en usassent à leur tour et que le prolétariat boycottât tous ceux qui sont contre lui.

Promptement le nombre de nos ennemis diminuerait, et nous les habituerions ainsi à respecter notre force, à la redouter, en attendant que nous nous soyons mis en mesure de faire définitivement triompher, avec elle et par elle, la Révolution sociale.

Henri Place.

ODE AUX SOUFFRANTS

J'ai dévoué ma vie à la cause sacrée
Des souffrants et des malheureux ;
Et partout et toujours, j'irai, l'âme inspirée,
Répandre le verbe pour eux.

Rien ne m'empêchera de prendre leur défense,
De guider hardiment leurs pas ;
Je braverai pour eux l'ironie et l'offense,
Et mon cœur ne faiblira pas.

J'écouterai toujours la voix haute et sévère
Du grand, du saint devoir humain ;
Avec eux, je suivrai le douloureux calvaire
Malgré les ronces du chemin.

Sans me décourager, sur la mer vaste et sombre
Où l'ouragan hurle et se tord,
A travers les récifs et les écueils sans nombre
Je les guiderai vers le port.

Je leur arracherai d'une main ferme et sûre
Leur épais et lourd bandeau noir ;
Je panserai surtout leur saignante blessure
Avec le baume de l'espoir.

Et quand, dans l'avenir, ma tâche sera faite,
Quand viendra l'heure de la mort,
La conscience en paix et l'âme satisfaite,
Je m'endormirai sans remord.

Jacques Gueux.

Les apôtres du vol, les pourvoyeurs de la mort sont les économistes.

Proudhon.

*
* *

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Molière.

*
* *

Les richesses cachent le vice, et la pauvreté la vertu.

Théognis.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LE MILITARISME EST L'ECOLE DU CRIME

Il nous souvient que lorsque nous écrivîmes cette pensée, il y a tantôt six ans, en notre *Psychologie du Militaire Professionnel*, ce fut un tollé général de protestations. On ne pouvait s'habituer à semblable vérité. Depuis, les événements ont passé ; cette idée peu à peu a pénétré les cerveaux et maintenant certains, sous les formes les plus variées, la répètent chaque semaine, convaincus sans doute de l'avoir découverte. Bientôt, cette vérité va devenir banale, tant sont nombreux ceux qui vont la répétant. tant les professionnels militaires ont à cœur de la prouver en racontant leurs hauts faits.

Rappellerons-nous l'éloquente lettre d'un commandant dans laquelle on lit : « ... *Je la hais, tu peux m'en croire, et donnerais tout au monde pour être aujourd'hui à Sfax et l'y faire venir. Un de mes spahis, avec un fusil qui partirait comme par hasard, la guérirait à tout jamais.* » (*Le procès Zola*, Compte-rendu stenographique, vol. II p. 147)? A vrai dire c'est bien inutile, tant d'autres aveux ont été faits par des militaires, plus professionnels encore que ce commandant, puisqu'ils furent colonels, généraux, voire même maréchaux. Quelques fleurs,cueillies au hasard des bouquets de faits que nous offrent ces officiers généraux. ne seront point de trop ici, comme preuves nouvelles à l'appui de notre ancienne affirmation : *Le militarisme est l'école du crime.*

« Nous venons de faire de longues courses pour brûler, piller et ravager les tribus... » (*Campagnes d'Afrique* de 1835 à 1848, correspondances envoyées au Maréchal de Castellane ; lettre du Maréchal Canrobert).

« Au résumé, nous détruisons les pays que nous voulons civiliser et coloniser. » (*Campagnes d'Afrique*... ; lettre du Général Dubern).

« Quelquefois ce sont les célébrités de l'armée qui, bénévolement, cherchent à faire blesser les hommes pour avoir l'occasion de faire de pompeux bulletins avec quelques misérables tirailleries d'arrière-garde. L'exagération, je dirai plus, le mensonge, sont à l'ordre du jour ; chacun cherche à se faire passer pour un grand vainqueur et on dirait que le but de la guerre n'est pas de forcer les Arabes à demander la paix, mais bien de faire gagner à quelques protégés des croix et de nouveaux grades. » (*Campagnes d'Afrique*...; lettre du général Cler).

« De la tête à la queue, l'on court après le bâton de maréchal, après les étoiles ou après les épaulettes et l'on cache son ambition sous un semblant de sentiment du devoir. » (*Campagnes d'Afrique* .. ; lettre du Maréchal Forey).

« Il en faut une (colonne mobile) à Tlemcem, une... avec mission d'empêcher les Arabes de semer de récolter, de pâturer. Ce sera barbare, mais on ne fait pas la guerre avec de la philanthrophie... » (*Le Maréchal Canrobert*, par Germain Bapst, t. I, p. 376).

« On pétarda l'entrée de la grotte et on y accumula des fagots de broussailles. Le soir, le feu fut allumé. Le lendemain quelques Sbéahs se présentaient à l'entrée de la grotte, demandant l'aman à nos postes avancés. Leurs compagnons, les femmes et les enfants étaient morts... La colonne était commandée par le Colonel Cavaignac. » (*Le Maréchal Canrobert*..., p. 419.)

« Pélissier attend encore jusqu'à la nuit ; alors on allume les fagots (Deuxième affaire des grottes). Le lendemain matin, quelques spectres noircis par le feu, à moitié asphyxiés, se présentent à la principale entrée. Ils ne parlent plus de combats ; ils ne sont plus en état de lutter. On les reçoit. Le feu a produit un effet terrible. Alors Pélissier ordonne aux soldats du génie de pénétrer. Mais c'est impossible, tant la fumée répand une odeur âcre. Peu à peu, l'air nouveau s'infiltrant, les soldats peuvent entrer. Dans chaque coin, on voit des grappes de cadavres au visage noirci, aux membres contournés. Un certain nombre sont encore vivants ; on les amène à l'ambulance, mais beaucoup d'entre eux meurent avant même d'être secourus. Plus de cinq cents cadavres sont comptés dans les souterrains à la lueur des lanternes, car il y règne une obscurité complète... Dans l'affaire des grottes, Pélissier n'eut qu'un tort : celui de faire trop de bruit autour... Tous, nous aurions fait comme Pélissier... » (*Le Maréchal Canrobert*..., p. 421. 422).

« La guerre retire à l'homme la sensibilité du champ de bataille. On s'in-

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LE MILITARISME

par MAXIMILIEN LUCE.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

quiète peu de voir tomber ses camarades, tel officier ou soldat, au cœur plus tendre dans la vie de chaque jour, deviendra fataliste, indifférent même jusqu'à la dureté au milieu du combat. Cette insensibilité du champ de bataille doit être une des qualités du général en chef. » (*Maréchal Canrobert...*, p. 85).

La guerre et l'éducation pour la guerre, en même temps qu'elles rendent insensibles les professionnels militaires, leur inculquent une morale autre dont les effets sont les actes semblables à ceux que nous venons de relater, semblables à ceux qu'hier encore M. Jean Carol rapportait dans son livre, *Chez les Hovas*, semblables à ceux que chaque jour l'on peut lire dans les gazettes.

La cruauté, l'insensibilité, la prépotence, l'infatuation des militaires professionnels sont des effets *inévitables* de la profession agissant sur des organismes prédisposés.

Les faits criminels qui soulèvent quelque peu l'opinion et lèsent tant de gens sont des produits *nécessaires* de la profession militaire. Ils ne disparaîtront que lors de la suppression du Militarisme. On peut toutefois en diminuer la quantité et la gravité par divers moyens que déjà nous indiquions, il y a tantôt six ans :

1° Suppression du port d'arme et d'uniforme en dehors des heures d'exercice ;

2° Suppression de la juridiction militaire en temps de paix.

Il est peu probable que la bourgeoisie se décide à appliquer ces moyens. Elle préfère voir quelques-uns des siens souffrir du militarisme et garder l'armée, sa sauvegarde contre le socialisme sans cesse progressant.

A. Hamon.

BIEN-ÊTRE MATÉRIEL ET MORAL

Si la Question sociale est tout d'abord une question de bien-être matériel, elle est aussi, et en même temps, une question de développement intellectuel et moral. Ce n'est donc pas une simple question de ventre.

N'oublions jamais qu'une grande mission sociale comme celle que la classe ouvrière doit remplir vis-à-vis de la société actuelle ne saurait être achevée que par une génération humaine très élevée intellectuellement et moralement au-dessus du niveau de la vieille civilisation.

S'il est vrai que tout peuple a le gouvernement et l'ordre social qu'il mérite, consacrons donc toute notre vie à aider au développement d'un peuple autour de nous qui mérite un ordre social plus perfectionné que celui de notre époque capitaliste maudite.

La civilisation humaine n'a guère gagné au développement du capitalisme qui a fait parvenir certains éléments de la bourgeoisie à un bien-être matériel et même à une opulence inconnue auparavant.

Cette bourgeoisie est restée intellectuellement et moralement génération bête, présomptueuse et d'esprit étroit. Pour les hautes aspirations des arts et des sciences notre aristocratie de finances moderne semble tout à fait émoussée malgré son aisance matérielle.

La cause de la civilisation humaine ne gagnerait pas non plus au développement d'une génération ouvrière, tout hébétée par le dur travail dès l'enfance, acharnée dans la lutte des classes, et animée de la seule passion de devenir un jour maîtresse alors qu'elle était auparavant esclave.

Une génération qui n'est pas capable de sentir battre le cœur de la haute civilisation humaine et de porter les bienfaits de cette civilisation vers toutes les contrées du monde, **voilà, ce que, par nos efforts, il nous faut éviter à tout prix !**

Christian Cornélissen.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

PENSÉES DÉBONNAIRES

Il n'y a pas de distinction plus souveraine à faire entre les hommes que celle-ci : d'un côté, ceux qui ajoutent, de l'autre, ceux qui retranchent à la cruauté de la Nature.

*
* *

Une bonté clairvoyante et ferme est la plus haute loi que se puisse imposer le cœur de l'homme.

*
* *

Il faut mettre sur le compte de la bêtise humaine, si multiforme, un grand nombre de petits méfaits que nous constatons chez les autres, afin qu'ils ne soient pas plus sévères pour ceux qu'ils relèvent en nous.

*
* *

Le monde progresse par l'amour et rétrograde par la haine.

*
* *

La règle c'est l'épuisement de l'individu au profit de la collectivité, non seulement présente, — mais future.

*
* *

Ne te défie de personne plus que de toi-même.

*
* *

Quand tristement l'on a reconnu en soi-même cette part irréductible de sottise humaine dont ne sauraient être indemnes les plus grands esprits, on devient prodigieusement débonnaire.

*
* *

L'honnête homme, en cherchant la vérité, ne trouve que sa propre véracité, mais il s'en contente.

Puisse-t-il en contenter les autres !

Edmond THIAUDIÈRE.

Mars insolent aux membres du Congrès de La Haye : « Me voilà rassuré !... »

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

L'ABATTOIR CAPITALISTE

Ici l'on tue le pauvre au profit du riche.

***

« *La Société bourgeoise est la grande ennemie de la Vie* », a dit Jaurès.
C'est vrai.

Chaque année, en Europe seulement, plus de cinq millions et demi d'hommes, de femmes et d'enfants meurent victimes de la rapacité capitaliste.

Alors que rarement la mortalité annuelle des riches atteint 1,25 p. 100 de la population, celle des pauvres dépasse toujours 3 p. 100 (1).

A la Madeleine, le quartier le plus riche de Paris, la mortalité n'est que de 1 p. 100. Elle est de 4,3 p. 100 à Montparnasse où les pauvres abondent.

Il n'est point facile de déterminer le taux annuel normal de la mortalité humaine. Sûrement, il est inférieur à 1 p. 100. Pour désarmer la critique la plus sévère, portons-le à 1,25 p. 100, c'est-à-dire à un chiffre supérieur à celui des quartiers riches de nos grandes villes : Londres, Paris, Vienne, etc.

Le tableau suivant indique pour chacun des Etats européens :

1° La population ;
2° La mortalité annuelle ;
3° La mortalité ramenée au taux de 1,25 p. 100 ;
4° La mortalité due à la misère et à ses conséquences.

Mortalité annuelle des Etats européens.

ETATS	POPULATION (millions d'hab.)	MORTALITE au taux réel		MORTALITE au taux de 1.25 0/0		SURMORTALITÉ en milliers d'hab.
		p. 0/0	en milliers d'hab.	p. 0/0	en milliers d'hab.	
Norvège	2	1.7	34	1.25	25	9
Suède	5	1.72	86	—	63	23
Angleterre	31	1.83	549	—	375	174
Ecosse	4	1.84	74	—	50	24
Irlande	4	1.85	85	—	50	35
Danemark	2	1.86	37	—	25	12
Hollande	4	1.96	86	—	50	36
Suisse	3	2.01	60	—	38	22
Belgique	6	2.02	121	—	75	46
France	38	2.23	847	—	475	372
Allemagne	50	2.37	1.185	—	625	560
Italie	30	2.57	771	—	375	396
Autriche	22	2.79	614	—	275	339
Espagne	18	3.2	576	—	225	351
Hongrie	18	3.33	599	—	225	374
Russie	115	3.5	4.025	—	1.438	2.587
Autres pays	24	2.8	672	—	300	372
Totaux	375	»	10.421	»	4.689	5.732
Moyennes	»	2.78	»	1.25	»	»

Chaque année, dans notre seule Europe, CINQ MILLIONS SEPT CENT TRENTE-DEUX MILLE individus meurent victimes des iniquités sociales. Ce chiffre représente les CINQUANTE-CINQ CENTIÈMES du contingent mortuaire.

La vie moyenne qui devrait être au *minimum* de 80 ans tombe à 36 ans parce qu'une classe oisive s'adjuge la part du lion dans la répartition des produits du travail.

La population de l'Europe est de 675 millions d'habitants. La misère ne met trait que 65 ans et demi pour la coucher dans la tombe.

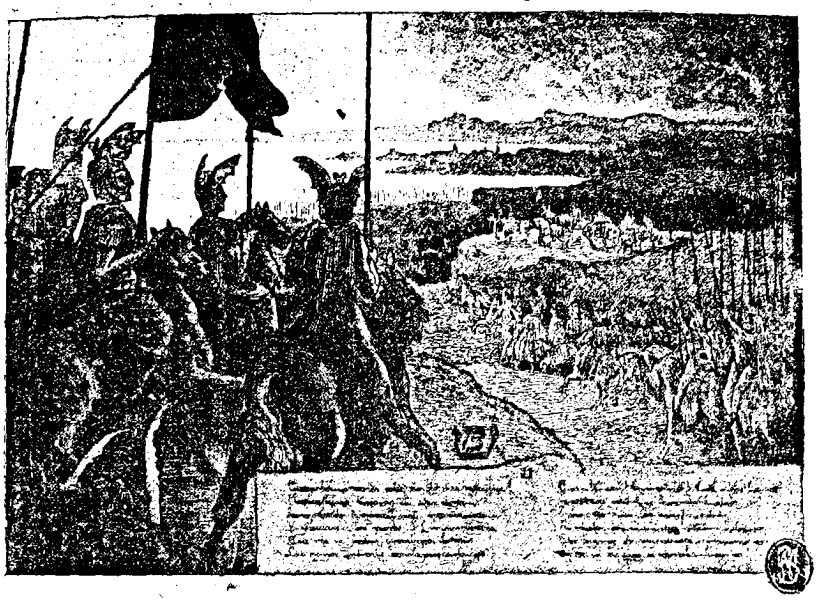
Tous les peuples civilisés souffrent du même mal : *l'inégale répartition des richesses*, legs d'un passé odieux. Tous doivent travailler à sa destruction en préparant le triomphe du Socialisme.

Désiré DESCAMPS.

(1) Nous avons consacré à la mortalité des riches et des pauvres un long chapitre dans notre récent ouvrage : **Le Problème du Bonheur** (*La Richesse et l'Amour dans le présent et dans l'avenir*). Nous y renvoyons le lecteur.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LA GUERRE, par Valère Bernard.



GUERRE A LA GUERRE

En une suite de curieuses chroniques réunies sous le titre *Idée et Réalité*, Henry Bauer évoque divers évènements de ces cinq dernières années, passant en revue avec une largeur d'esprit forte d'indépendance et de loyauté généreuses les principaux problèmes de politique, d'art et de sociologie de cette époque fiévreuse et inquiète où les fanatismes s'exaspèrent avec une alarmante frénésie. Il y a de tout un peu dans ce livre de lecture attachante, de documentation précieuse ; mais je veux m'occuper aujourd'hui des parties du volume qui empruntent aux derniers événements et à l'état d'esprit de l'heure présente ce que l'on nomme en argot de presse une brûlante actualité. Oui certes, au lendemain de la pacificatrice réunion de La Haye ; de la traduction française de ce livre connu de l'univers : *Bas les Armes !* de la baronne de Suttner ; au moment de la publication de l'*Ere sans violence* ; alors que, chaque jour davantage, on discute, déclame et ratiocine afin de savoir si *militarisme* et *patriotisme* sont mots synonymes et choses inséparables, il est opportun de relire en la méditant l'opinion maintes fois affirmée d'un écrivain que l'on ne saurait tenir pour un poltron et qui est le contraire d'un sot. Aux gens de bon cœur, de bon sens et de bonne volonté, aux braves gens, pour tout dire, je recommande donc certaines pages ayant trait successivement à la Foule, à la Peur, à la Grèce vaincue, à Cuba libre, à la Gloire militaire et au Désarmement.

Henry Bauer s'y montre l'enthousiaste disciple du grand Tolstoï, de celui qui dans *la Guerre et la Paix* révéla à la stupéfaction d'un très grand nombre de quels éléments menus se compose une bataille et nous démontra combien peu doit compter le chef dans l'événement d'une victoire.

A son tour, le chroniqueur fait la guerre à la Guerre avec des arguments de suprême raison et de simple humanité.

Parlant de l'ouvrage du sublime septuagénaire Tolstoï, penseur dont la vie

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LA GUERRE, par Valère Bernard.

est un long enseignement plein de purs exemples, notre confrère s'exprime ainsi :

« Dans la douceur et l'amour, dans la belle pitié et l'humanité débordant de l'œuvre de Tolstoï, est emportée la légende des guerres et des héros accidentels. C'est une manière nouvelle de considérer l'épopée des batailles et la fantasmagorie des héros ; c'est, opposée à tous les contes de la mère l'Oie au bétail des peuples, aux divinisations systématiques de la force brute, aux lâchetés à genoux devant la raison du plus fort, — c'est la vision d'un homme libre, d'un homme de génie qui fut un soldat. »

D'accord avec le romancier russe, l'écrivain français déplore que l'Histoire, complice de la force, serve admiratrice des soldats heureux, érige la statue des héros pétrie avec les larmes et le sang au charnier des batailles. Des éléments impersonnels et hasardeux, du tableau de la guerre dépouillée de ses artifices et ornements ; de l'exécration des crimes et des misères qui y sont liées, le romancier et le journaliste concluent aux arts de la paix, à la prédominance de l'idée sur les faits, à la victoire de l'amour sur la violence.

Il faut bien dire que si Henry Bauer est un ennemi endurci des héros accidentels et des guerres inutiles, les derniers événements n'ont pu que fortifier ses convictions et que les réalités ambiantes ne durent point contrarier son idéal.

Que l'on relise avec lui (ce ne sont point des phrases mais des faits) le récit des odieuses stupidités de la tragique et piteuse expédition de Madagascar : et sans doute on adoptera son mot d'ordre d'humanité : « Il faut tuer la guerre sous le ridicule » et l'on se sentira en tous cas ému profondément en relisant ces lignes datées du 21 septembre 1895 :

« La tragique comédie de l'expédition de Madagascar ne permet plus ni raillerie ni ironie : c'est incapacité et la ramolinade étalées et prouvées dans un lamentable tableau. Les pauvres soldats de Panurge meurent sans gloire, décimés par les fièvres. Imprévoyance des organisateurs, erreurs et querelles des chefs, toujours le bétail pâtit, souffre les intempéries, se tortille de faim, tire la langue de soif, et crève d'épizootie, loin du champ de bataille... Ce n'est pas

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

leur métier aux petits pioupious de France de porter le harnoi ; ils ne choisirent pas le métier militaire, ils n'espèrent pas d'avancement ni n'attendent les hauts grades : ils satisfont bon gré mal gré à la tyrannie du pacte social dont le principe essentiel est de stériliser chaque année un million d'hommes et de les rendre propres à tuer d'autres hommes qui parlent une langue étrangère. »

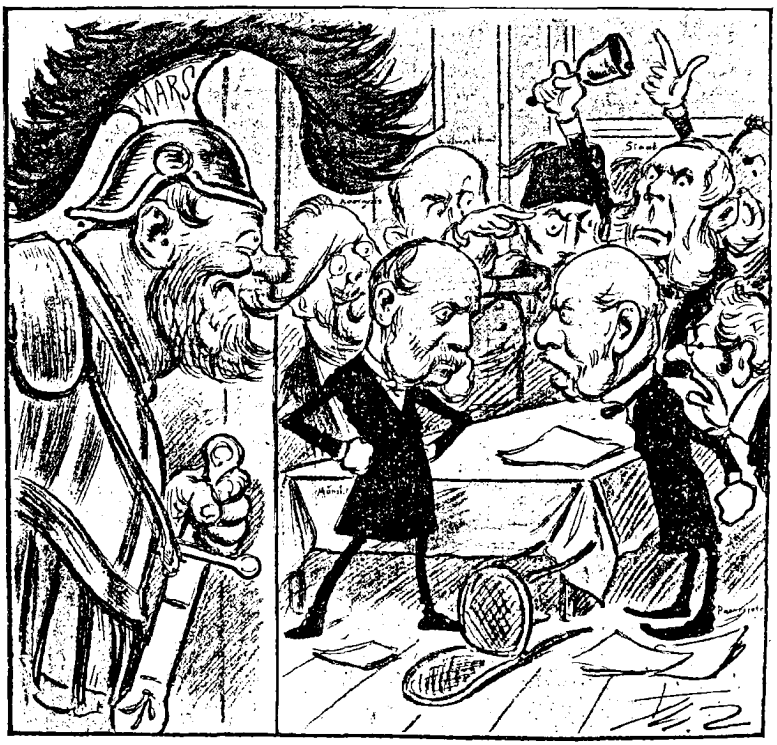
L'auteur d'*Idée et Réalité* rappelle que pour cette invraisemblable expédition à la conquête de la plus malsaine contrée du monde on n'avait cure ni des navires de transports, ni des routes, ni des véhicules, ni des provisions, ni des malades...

Voilà pour la guerre. — Voulant mettre en parallèle les habitudes militaires en temps de paix, Bauer cite en ce même mois de septembre 1895 l'acquittement de trois sous-offs qui causèrent la mort d'un soldat à la prison. Ils l'avaient jeté ligotté dans une cellule par cinquante degrés de chaleur et comme il suppliait qu'on lui donnât de l'eau ils lui enfoncèrent un piquet de tente dans la bouche. Comme conclusion à ces deux faits si caractéristiques, l'auteur s'écrie : « Si à propos de ceci et de cela on prononce les mots d'Armée et de Patrie, je m'honorerai d'être en dehors ! »

Plus nombreux chaque jour, ceux qui partagent l'opinion de notre confrère, mais trop rares parmi eux ceux qui ont le courage de la proclamer. C'est que cet idéal antimilitariste s'attaque à de graves intérêts, à des préjugés invétérés, à des routines ancestrales, et aussi à des croyances sincères !... N'importe !... A cette heure charmante où un journaliste (admirateur sans doute de l'essai des fusils Lebel fait sur des poitrines françaises) ose promettre les balles dum-dum à ceux-là qui ne partagent point ses avis, on a bien le droit, comme dit Bauer, *d'être en dehors...*

Que si quelqu'un, ami lecteur ou lecteur ennemi, à l'énoncé de ces subversives tendances vous traitait de lâche, gifflez placidement ce quelqu'un. Du moins saurez-vous *pourquoi* vous vous battrez le lendemain, et *avec qui*. Et, que diable, c'est toujours ça ! ..

Hugues Delorme.



Mars : « Il paraît que vous vous entendez de moins en moins à votre fête de La Haye... Voulez-vous de moi pour arbitre suprême de votre paix... irréalisable ? »

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Pensées Comico-Philosophiques

Le mariage est un poison dont la dot est l'antidote.

*
* *

Un ouvrier qui chôme est bien vite sur la paille.

*
* *

Ce n'est pas s'abaisser que de monter sur un omnibus.

*
* *

L'homme le plus pingre est susceptible de prêter... à rire.

*
* *

Labori est l'homme du jour, et Drumont l'homme de nuit.

*
* *

En y réfléchissant, on comprend très bien que Cambronne n'ait pas mâché sa réponse.

*
* *

Lorsque l'on a perdu le goût du pain, l'on a beau chercher, on ne le retrouve plus.

*
* *

On dit qu'il y a des montagnes dans la lune.
Pas toujours.
Quand elle est PLEINE par exemple.

*
* *

Pour qu'un serment soit gardé, il ne faut naturellement le prêter à personne.

*
* *

Confesser la vérité ne doit avoir rien de désagréable, surtout si c'est la vérité nue.

*
* *

Si les cosaques sont un peuple mal éclairé, cela vient peut-être de ce qu'ils mangent la chandelle.

*
* *

L'autre jour, j'ai entendu appeler Q. de Beaurepaire cuistre.
Cela m'a indigné. — Istre est de trop.

*
* *

Sous l'empire, le pays était si calme et si tranquille qu'on entendait voler... une bonne partie des hauts fonctionnaires.

*
* *

Les nationalistes étant des gens de mauvaise foi, il ne faut rien leur prêter, — pas même l'oreille.

*
* *

La couronne d'un monarque est un cercle vicieux.

*
* *

Pour guérir un peuple de l'envie d'avoir un maître, il n'est rien de meilleur qu'un tyran; c'est un remède souverain.

*
* *

J'ai, près d'un bénitier, vu cette chose écrite :
Le sacristain Drumont, lorsqu'il y met le doigt,
Doit
Empoisonner l'eau bénite.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

UN PEU DE STATISTIQUE

Les grèves en 1898.

L'Office du travail a terminé son travail annuel sur les grèves et les recours à la conciliation survenus en 1898.

La première observation qu'appelle une statistique est que l'année 1898 présente par rapport aux années précédentes une notable augmentation dans le nombre des grévistes, quoique le nombre des grèves soit inférieur au chiffre moyen des années 1893-1897. Cette augmentation est due à la grève des terrassiers de Paris pendant les mois de septembre et d'octobre et à la tentative de grève générale qui s'en est suivie : 42.800 ouvriers ont en effet pris part à ces deux grèves.

Il y a eu, en 1898, 368 grèves comptant 82.065 grévistes (71.348 hommes, 7.955 femmes et 2.762 enfants) occupés dans 1.967 établissements, dont 58 sociétés par action. Le nombre des jours chômés s'est élevé à 1.216.306, y compris 155.934 journées perdues par 5.900 ouvriers non grévistes, contraints au chômage par la grève. Il y a eu, en outre, 7 grèves de commerçants, boulangers, laitières, maraîchers et négociants en vins, motivées par des arrêtés municipaux tarifant leurs produits ou réglementant l'exercice de leur commerce.

En 1897, on avait relevé 356 grèves frappant 2.568 établissements et comprenant 68.875 grévistes. Le nombre des journées chômées avait été de 780.944, soit 10 jours 1/2 par gréviste. Les chiffres de 1898 donnent 15 journées de chômage par gréviste.

Comme les années précédentes, trois industries fournissent à elles seules le plus grand nombre de grèves et de grévistes : l'industrie textile avec 110 grèves et 12.769 grévistes ; l'industrie du bâtiment avec 64 grèves et 47.267 grévistes ; l'industrie des métaux avec 60 grèves et 6.136 grévistes. Ces trois industries donnent donc les 2/3 du nombre total des grèves et les 3/4 du nombre total des grévistes.

Dans 211 grèves sur 368, les ouvriers étaient, en tout ou en partie, membres du syndicat de leur profession ; l'existence d'un syndicat patronal a été constatée dans 113 grèves. 6 syndicats ouvriers ont été formés au cours des grèves. A la suite de deux grèves terminées l'une par transaction et l'autre par un échec, les patrons ont obligé les ouvriers à abandonner leur syndicat.

Les syndicats ouvriers ont assuré des secours réguliers aux grévistes dans 32 grèves et leur intervention dans le conflit a été acceptée par les patrons dans 41 grèves.

75 grèves (19 0/0), avec 10.594 grévistes, ont été suivies de réussite ; 123 grèves ((34 0/0), avec 32.546 grévistes, ont abouti à une transaction, et 170 grèves (47 0/0), avec 38.925 grévistes, ont échoué. Ces proportions ne diffèrent pas beaucoup de celles de l'année 1897.

286 grèves ont atteint 1 seul établissement; 26, 2 à 5 établissements; 27, 6 à 10 établissements ; 17, 11 à 25 établissements ; 4, 26 à 50 établissements ; 3, 51 à 100 établissements. La grève des terrassiers de Paris a atteint 680 établissements. Quant à la tentative de grève générale faite à l'occasion de la grève des terrassiers de Paris, il n'a pas été possible de connaître le nombre des établissements atteints. Il en a été de même pour la grève des garçons épiciers de Paris.

242 grèves sur 368 ont duré une semaine ou moins d'une semaine et, parmi elles, 84 n'ont duré qu'un jour et 44 de 1 à 2 jours. Les plus longues grèves ont été celles des maçons de Moulins, qui a duré 169 jours; des tonneliers de Nice, 110 jours; des potiers de Mayenne, 103 jours; des tullistes de Caudry, 94 jours.

Les grèves motivées par des questions de salaire — réduction ou demande d'augmentation — sont toujours les plus nombreuses : 223 grèves (60 0/0) avec 41.720 grévistes et 727.343 jours chômés.

L'Office du travail a cherché à évaluer les pertes subies et les gains réalisés

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

par les grévistes en limitant ce calcul à 204 grèves motivées par des questions de salaires et sur lesquelles des renseignements suffisamment précis ont pu être obtenus. Il résulte de ce travail que les 37.924 ouvriers ayant participé à ces 204 grèves ont, au total, bénéficié de la grève. Le nombre des jours chômés ayant été de 626 823, la perte éprouvée par les grévistes a été de 3.117.744 fr. Mais le salaire moyen s'étant élevé de 4 fr. 97, avant les grèves, à 5 fr. 32, après les grèves, les grévistes ont compensé leurs pertes, après 237 journées de travail ; et leur bénéfice résultant des grèves est, après ces 237 journées réparatrices, de 3.968.320 francs par année de 300 jours de travail.

Les questions de personnes, demandes de réintégration d'ouvriers et de contremaîtres, viennent toujours, au point de vue du nombre des grèves, immédiatement après les questions de salaire ; cependant elles n'ont causé que 61 grèves en 1898, contre 74 en 1897, 91 en 1896, 85 en 1895 et 78 en 1894.

28 grèves seulement, dont 10 dans l'industrie du bâtiment, ont été motivées par des demandes de diminution de la durée du travail journalier.

Si l'on étudie ensuite la répartition des grèves par départements, on constate que la Seine tient la tête avec 47.189 grévistes, plus de la moitié du nombre total. Viennent ensuite le Nord avec 4.844 grévistes, le Pas-de-Calais avec 3.408 grévistes, la Loire-Inférieure avec 2.366 grévistes. 20 départements n'ont pas eu de grève.

Ajoutons que l'application de la loi sur la conciliation et l'arbitrage n'a été faite que dans 94 différends, c'est-à-dire dans 25 0/0 des grèves. L'initiative des recours à la loi a été prise 57 fois par les ouvriers, 3 fois par les patrons, 2 fois par les patrons et les ouvriers réunis ; le juge de paix est intervenu d'office 32 fois. Il faut signaler qu'à côté des résultats dus à l'application de la loi sur la conciliation et l'arbitrage, 19 grèves ont été terminées à la suite de l'intervention des préfets, sous-préfets ou maires. L'intervention des syndicats a mis en outre fin à 26 conflits.

LA NOURRITURE DE L'AVENIR

La cruauté ne disparaîtra du genre humain que lorsque nous aurons changé la cérébralité de l'homme, grâce à une éducation nouvelle... grâce surtout — dans les temps futurs — à la transformation du mode d'alimentation.

Je m'explique. Lombroso dit fort bien dans *L'Homme criminel* :

« Une cause commune du penchant au crime chez l'homme et chez les bêtes, c'est l'usage de la viande ; les animaux d'un naturel pacifique deviennent eux-mêmes indomptables et cruels lorsqu'ils sont nourris de substances animales. » C'est ce que prêchait aussi la doctoresse anglaise Anna Kingsford, l'apôtre éloquente du végétarisme, qui proclama cette vérité : « Tant que les hommes se nourriront à la façon des lions et des tigres, ils conserveront les coutumes, les goûts, le caractère des lions et des tigres. »

Mme SORGUE

Comme toute chose, la nourriture humaine doit subir une évolution progressiste, se civiliser, afin de créer à l'homme des instincts nouveaux, des instincts de douceur et de bonté, conformes au rôle supérieur qu'il est appelé à jouer dans la *Société idéale*. Le citoyen de la future ne sera pas carnivore ; non, il sera *chimivore*. *Chimivore* ?... Parfaitement. L'éminent chimiste Berthelot étayant son audacieuse affirmation sur des faits, scientifiquement démontrés, annonce que la science marche à grands pas vers la réalisation d'un beau rêve : les principes nutritifs produits chimiquement et condensés en tablettes.

SORGUE.

Le but commun vers lequel il faut diriger les esprits est l'anéantissement du paupérisme.

COLINS.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

L'ange de la paix : tel que le Tsar l'avait envoyé et tel qu'il est revenu.

LA CONFÉRENCE DE LA PAIX A LA HAYE

Le jeune empereur de Russie qu'on prétend, à tort ou à raison, imbu de certaines idées humanitaires, a tenté, — soit pour la satisfaction de ses prétendus sentiments, soit pour des raisons économiques de son empire dont les finances ne sont pas brillantes, — de convoquer un Congrès où les représentants de toutes les puissances devaient s'entendre sur le désarmement universel, précurseur de la Paix, et sur l'arrangement des conflits internationaux par un tribunal arbitral.

La proposition du Tsar, quel que soit le mobile qui le faisait agir, était bonne. Elle fut donc saluée avec assez d'enthousiasme par tous les peuples. Ceux-ci qui paient les pots cassés des guerres faites par leurs gouvernements, qui sont obérés de budgets formidables pour l'entretien des millions de soldats, ont pensé, un moment, que cette proposition de paix faite par un grand potentat avait des chances de réussir.

Aussi la déception des amis de la paix a-t-elle été grande. Car la conférence, composée de bourgeois endurcis dont l'intérêt est d'avoir des armées prétoriennes pour maintenir leur exploitation abusive, a repoussé avec un entrain honteux toute idée de désarmement.

Personnellement, nous n'avions aucune illusion sur le résultat final de la conférence de ces pantins, car nous sommes persuadé que tant que durera l'iniquité sociale de l'exploitation de l'homme par l'homme, les guerres entre les hommes ne cesseront pas.

P. A.

Copyright numérique : Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

UN TRAITRE

Depuis que cette vieille société pourrie, pleine de vices et farcie de sots préjugés, cherche à se dégager et à se délivrer, en même temps, du joug despotique et oppressif que des coquins intéressés lui ont rivé au cou ; depuis que la question sociale grandit et s'impose tous les jours davantage, ceux qui gouvernent, pour se maintenir au pouvoir et protéger leurs richesses mal acquises, non seulement tiennent, en temps de paix, sur pied de guerre des formidables armées permanentes, mais ils ont élevé à l'état d'une institution honorable, le métier le plus infâme, le plus ignoble, le plus déshonorant : celui de policier, d'espion.

Non seulement cela, mais ils honorent et chargent de récompenses les traîtres.

Etre mouchard, policier, espion, c'est comme si l'on disait comte, marquis, baron.

Ce qui était infâme jadis, aujourd'hui, pour la bourgeoisie gouvernante, est tout ce qu'il y a de plus respectable, de plus chic, et plus l'infamie est grande, plus on s'avilit et plus on élève le déshonneur.

Les traîtres aujourd'hui ? Mais voyez donc Esterhazy ! Président de la République, président du conseil des ministres, ministres, députés, sénateurs, magistrats, généraux, princes, journalistes, peuple, tous sont à le défendre, à l'embrasser, à lui faire des rentes.

En citant ce nom exécrable et exécré, ce n'est nullement de lui et de *l'affaire* que je veux parler ici.

Non, je tiens à démasquer une canaille, un traître très peu connu chez nous, parce que — en France surtout — on ne s'occupe guère de ce qui se passe au dehors.

Au pauvre Dreyfus condamné innocent, on a fait une popularité mondiale, ainsi qu'à ses bourreaux et au véritable traître, Esterhazy.

Par contre, très peu de personnes, j'imagine, connaissent l'avocat Katcheff, ancien procureur bulgare, traître à la Macédoine.

Il y a à peine deux mois, il demeurait encore à Genève à la grande *Pension des Etrangers*, où il vivait avec faste.

Un comité révolutionnaire macédonien, ayant pleine et aveugle confiance en lui, le choisit comme son délégué au Congrès macédonien qui devait se tenir dans cette ville.

Cependant, ces natures abjectes, portent sur leur visage le stigmate de leur âme de boue.

Katcheff était grand, maigre, pâle, le regard terne, fuyant, incertain, bouche large garnie de petites moustaches noires repliées en bas à la japonaise. Tout son être inspirait l'antipathie, la répulsion, la méfiance.

Venant de Sophia, il avait apporté avec lui les sceaux rouges du comité révolutionnaire, pour y préparer le Congrès des peuples macédoniens.

En effet, ce Congrès fut organisé. Les vieux libéraux d'Europe envoyèrent leurs adhésions.

Des provinces macédoniennes, arrivait en abondance l'obole des rebelles et les applaudissements de généreux citoyens, impatients de se délivrer du joug barbare et féroce des Turcs.

Ce Congrès devait s'adresser, avant tout, à la vieille diplomatie européenne, en demandant à la Turquie la cession des terres macédoniennes.

Katcheff eut son quart d'heure de célébrité. Et savez-vous à cause de quoi ? Impossible de le croire, mais, hélas ! c'est la vérité !

Du jour où, le véritable comité révolutionnaire macédonien, siégeant à Sophia, eût découvert son rôle infâme, il le démasqua publiquement, en le traitant d'agent provocateur, d'agent Turc, de traître.

Oh, oui, la bêtise des hommes parfois est bien grande.

Il a suffi à Katcheff, en retournant l'accusation, de dire : « Le comité révolutionnaire de Sophia est une congrégation d'agents Turcs », pour que les vieux convaincus, les bons, soient conspués, et lui tenu toujours en estime.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Mais, cela ne dura pas longtemps, car lorsqu'on vit que le Congrès ne se tint pas, Grecs, Bulgares et Macédoniens, soupçonnant la trahison, se retirèrent, et le traître Katcheff resta seul, avec son journal écrit en trois langues et ses timbres rouges.

Au moment où on allait lui infliger le châtiment dû aux traîtres, il disparut.

Un journal bulgare annonce que cette canaille se trouve actuellement à Constantinople où il a déposé, entre les mains de la police turque, les lettres, les noms des conspirateurs, le timbre, les documents, tout enfin.

Aujourd'hui, cet infâme Giuda, après avoir reçu une forte somme, prix de sa trahison, se promène à Péra, constamment accompagné par des agents de la police turque, qui le protègent contre les poignards des trahis qui le menacent constamment.

Après la trahison de Katcheff, plusieurs chefs du parti autonomiste macédonien furent arrêtés et condamnés. On parle même de quelques exécutions.

C'est logique, les trahisons amènent toujours avec elles des exécutions, car pour être traître, il faut avoir le front taché de sang.

Ah, les peuples ne seraient pas où ils sont, s'ils avaient été moins confiants.

AMILCARE CIPRIANI.

LE BONHEUR UNIVERSEL

L'ignorance et la méchanceté qui sont le principe de toute exploitation se trouvent condensés dans un certain nombre de parasites qui forment les quatre colonnes principales de l'édifice du tourment universel et qui sont : la religion, la magistrature, l'armée et le capitalisme.

Ces quatre fléaux déshonorent l'humanité, et, grâce à eux, nous voyons les peuples plongés dans l'esclavage et dans une misère sans espoir.

Mais heureusement la science est là qui veille ; quoi qu'on fasse elle vaincra, et faisant disparaître tous ces parasites, elle apportera le bonheur universel.

Elle fera surgir une espèce humaine purifiée, grandie et sublime, elle abattra tous les préjugés et établira la paix et la fraternité.

Ubaldo R. QUINONES.

Guadalajara, 27 juillet 1899.

Les hommes sont toujours contre la raison, quand la raison est contre eux.

HELVÉTIUS.

* * *

La guerre est la moisson des capitalistes.

(Mot d'un économiste cité et adopté par P. Leroy-Beaulieu.)

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

UN COUP DE GRISOU

... Au loin, l'aurore blonde
Montait, montait au bord des cieux chan-
[geants.
Et j'entendis sous la terre profonde
Une autre voix qui disait : — Braves gens!

Pour peu qu'un pauvre ait laissé voir ses
[larmes,
On fait au vent claquer les vieux drapeaux.
La grève ? Vite un renfort de gendarmes !
Pas de travail ? Gare les chassepots !

Ils reviendront demain fouiller les veines
Du sol pierreux, loin du divin soleil ;
Et quelque jour, moi qui connais leurs
[peines,
Je les ferai dormir du bon sommeil.

Car j'ai le droit de promettre à ces hommes
La liberté, le repos et l'oubli,
Et je puis seul, au moment où nous sommes
Les protéger contre l'ordre établi.

Qui donc es-tu, toi qui parles sous terre?
Dis-je effaré, pâle et tendant le cou
L'étrange voix, si douce au prolétaire,
Me répondit : — Je suis le feu grisou !

Clovis Hugues.

Le pauvre est un besoin pour le riche.

Blanqui.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Théodore Jean, l'auteur des *Glaives*, volume de vers que nous avons mentionné dans notre bibliographie de l'année dernière et de bien d'autres poésies parues dans les différents journaux et revues socialistes et libertaires, est un des poètes socialistes les plus talentueux et les plus vigoureux du jour. Il a l'inspiration parfaite avec la chaleur de son pays : le Midi, car il est Marseillais. Nous lui indiquons déjà sa place dans la pléïade des grands poètes socialistes : les Eug. Pottier, les Jules Jouy, les J.-B. Clément, les Louise Michel, les O. Souêtre, etc.

THÉODORE JEAN

Nous le félicitons pour ses productions impeccables de style et pleines de souffle, et nous sommes heureux de l'avoir comme collaborateur assidu de notre almanach.

P. A.

LE CIRQUE

La Terre indifférente aux deuils de ses enfants
Dans l'espace muet roule sa face aveugle ;
Elle est le cirque rouge où l'humanité beugle,
Blessée aux piques des Supplices triomphants.

Et ces Monstres, ces Tourmenteurs ont forme humaine.
Ces bêtes, ces chacals, ces tigres, ces hyènes
Sont des hommes, qui font d'autres hommes leur proie,
Et repaissent de cette chair leur douce joie.

Ils sont le Vol. Ils sont le Meurtre. Ils sont les Maîtres.
Ils s'appellent Césars. Ils s'intitulent Prêtres.
Ils gouvernent par le mensonge et par l'effroi.

Par l'or et par le fer ils sont la Loi, le Droit.
Et dans le cirque empli de l'horreur des batailles
Pâle, éventré, le Vrai marche dans ses entrailles.

Théodore JEAN.

Août 1899.

Le Mouvement socialiste dans la Grande-Bretagne

Les socialistes étrangers qui visitent notre pays, et qui ne vont pas plus loin que la ville de Londres, sont souvent désappointés à l'égard du progrès que fait le Socialisme. Même ceux qui voyagent dans les provinces reçoivent une mauvaise impression. Ils ne voient pas beaucoup de signes d'enthousiasme, et ils sont disposés en conséquence à déduire qu'on ne fait rien ici. Les organisations socialistes ne font pas autant de bruit qu'en 1893, 1894 et 1895, et la presse ne fait pas grand cas du mouvement. Le visiteur, néanmoins, qui reste assez longtemps, remporte une impression bien différente. Si l'on ne crie pas aussi vio-

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

lemment contre le socialisme qu'on le faisait il y a cinq ou six ans, ce n'est que par ce que tout le monde s'est habitué à entendre ce mot et n'en a plus peur. On ne peut pas nier qu'il y ait un peu d'apathie dans le mouvement. Mais la même apathie est évidente dans toute la politique. Aux élections générales de 1895, le parti conservateur a remporté une telle pluralité de voix sur les libéraux qu'il a tout à fait dompté ces derniers. La politique donc, étant morte, on ne peut pas attendre que le mouvement socialiste échappe au même sort.

En outre, pendant les trois dernières années, le commerce a été exceptionnellement bon.

Quand le commerce est mauvais, et que des milliards d'ouvriers sont sans travail, c'est une chose facile d'attirer des grandes foules et de conduire une agitation bruyante. Mais les résultats d'une telle agitation ne sont pas toujours d'une durée constante. Les hommes qui changent leur opinion quand ils ont faim, peuvent les changer encore quand ils ont assez de quoi manger. Si, donc, la propagande socialiste ne fait pas autant de bruit qu'auparavant, ses résultats sont beaucoup plus sûrs. Les nouveaux convertis que le mouvement fait en ce moment sont des hommes et des femmes dont l'esprit a été convaincu, et qui, une fois qu'ils ont intelligemment saisi les principes du Socialisme, ne se les laissent pas arracher.

Pour se convaincre du progrès des principes socialistes, il suffit de bien écouter en voyageant. Soit dans le train, le tramcar ou l'auberge fréquentée par les ouvriers, on entend discuter tous les jours sur le mouvement socialiste aussi sérieusement que sur les autres partis politiques. Et cela seul marque une étape importante dans le développement du mouvement, car autrefois lorsqu'on parlait du Socialisme dans les lieux publics, c'était en termes dérisoires ou offensifs.

Un autre signe frappant du progrès de nos principes dans ce pays, est la rapidité avec laquelle nos municipalités s'emparent des idées nouvelles. Peut-être y a-t-il encore une municipalité importante en dehors de Londres qui ne possède et ne règle pas son installation d'eau, de gaz et d'électricité aussi bien que ses tramways, mais il n'y en a pas qui ne s'occupe de la construction des chaumières pour les classes ouvrières. Cela est devenu chose commune. En outre, plusieurs villes, dans lesquelles nos principes sont bien connus, comme Glasgow, Bradford en Yorkshire, et West Ham, font des nouveaux projets. Elles parlent de municipaliser le lait, le trafic communal, les boulangeries, l'assurance et les banques, et bien qu'aucune d'elles n'ait encore fait ces choses, on espère les voir bientôt. Dans le mois de septembre 1899, le Congrès britannique des syndicats ouvriers a marqué une autre étape dans le développement de notre mouvement. Pour expliquer ce qui est arrivé, il faut dire que jusqu'à ces dernières années, il a existé un antagonisme acharné entre le mouvement syndical et le mouvement socialiste. Se proclamer socialiste au Congrès des syndicats ouvriers, c'était se mettre hors la loi. Lorsque le Parti Ouvrier Indépendant (I. L. P.) nommait des candidats aux élections, des officiels du mouvement syndical s'opposaient toujours à la nomination de ces candidats en prenant parti pour l'un ou l'autre de leurs adversaires. Mais cette année le Congrès a pris une résolution qui va changer tout cela. A une grande majorité de voix, il a décidé d'engager la coopération du parti socialiste, le mouvement coopératif, et les autres organisations ouvrières à se réunir en un congrès qui discutera un programme électoral. Si cela se fait, les représentants de ces organisations diverses pourront trouver une base d'action commune, et aux élections futures elles travailleront ensemble pour la réussite de leurs candidats, au lieu de s'opposer l'une à l'autre comme on a fait si souvent jusqu'à présent.

Déjà on a fait de pareilles expériences pour les élections municipales et toujours avec grand succès. On peut en déduire que les mêmes principes d'action dans les élections parlementaires auront les mêmes conséquences.

Quoique le mouvement socialiste n'ait pas de représentant à la Chambre des Députés anglais, le Parti Ouvrier Indépendant a envoyé plus de cinq cents de ses membres aux conseils communaux. Les syndicats ouvriers en ont aussi choisi plusieurs, et on peut dire qu'il y a, en ce moment, plus de mille représentants des organisations ouvrières dans les conseils communaux et munici-

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

L'Irlande en route pour son émancipation politique.

paux de ce pays. Il ressort donc de tout cela que quoique le mouvement ne fasse pas grand bruit, le parti socialiste travaille effectivement. On va faire une propagande vigoureuse aux prochaines élections générales. Le Parti Ouvrier Indépendant va nommer vingt-cinq candidats parlementaires, la Fédération Socialiste Démocratique cinq ou six, le mouvement syndical environ vingt et ceux qui sont à même de juger attendent avec confiance les résultats. Ils comptent qu'il y aura à la Chambre des Députés, après les prochaines élections en Angleterre, qui auront lieu en l'année 1901, si non plus tôt, un groupe de députés socialistes et ouvriers indépendants, qui conduiront la classe ouvrière vers la victoire avec le même succès que nos camarades de France, de Belgique et d'Allemagne le font à présent.

Keir HARDIE.

AUX ÉTATS-UNIS

Ce qui caractérise l'année 1899, au point de vue social, aux Etats-Unis, c'est la lutte contre les syndicats capitalistes, autrement dits : les *Trusts*.

Ceux-ci prennent, depuis quelque temps, une importance telle, que le petit commerce, la petite industrie, et même la moyenne, sont à leur agonie.

Ah ! vous trouvez bon, vous, petits bourgeois, le régime capitaliste et individualiste, et vous jugez sacro-sainte la libre concurrence ? Eh ! bien, vous en avez à satiété aux Etats-Unis, et à tel point que le grand capitalisme des milliardaires, qui est l'enfant le plus réussi de la libre concurrence, finira bientôt par faire disparaître cette même libre concurrence si pernicieuse lorsqu'elle frappe par la faillite une grande société commerciale ou industrielle quelconque. Les trusts, contrairement à Saturne, dévorent leur mère au lieu de dévorer leurs enfants.

L'idée en effet qui a dominé dans l'organisation des trusts fut de se défendre contre la baisse illimitée du prix des marchandises ou produits industriels baisse qui était et qui est encore, — partout où les trusts ne l'ont pas maîtrisée, — le résultat de la libre concurrence.

Les législateurs bourgeois, les petits commerçants et les petits industriels américains ne voulant pas adopter le seul moyen libérateur qui existe : l'organisation sociale de la production et de la distribution des richesses, sont affolés, devant la situation créée par les *trusts* et se débattent misérablement, en proposant toute espèce de moyens saugrenus pour parer au danger de leur complète ruine et disparition. Mais ils ont beau faire, les trusts auront raison d'eux, c'est la marche fatale des choses.

Les défenseurs des petits commerçants et petits industriels, ont proposé, par exemple, de supprimer les droits protecteurs afin que les producteurs étrangers fassent concurrence aux *trusts* et que par cela on arrive à la réduction des prix des produits majorés par l'omnipotence des trusts.

Moyen enfantin comme on voit, car les trusts peuvent s'organiser dans tous et pour tous les pays et par dessus les frontières, comme cela est arrivé pour le trusts du pétrole (1).

D'ailleurs, les trusts ne s'inquiètent pas de la croisade de leurs ennemis et ils marchent à pas de géant. Rien que pour l'année 1899, il s'en est formé pour 7 milliards et demi.

Cette marche vertigineuse de la centralisation qui s'accomplit par l'écrasement et le malheur de tant de victimes, précipite le mouvement vers la collectivisation ou la socialisation des richesses qui amènera le bonheur pour tous.

(1) Voir notre brochure : *Centralisation capitaliste, Trusts et accaparements.*

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

« Le Progrès, ténébreuse abeille
« Fait du bonheur avec nos maux » (1).

L'organisation en grand de la production et le remplacement du travail humain par un machinisme des plus perfectionnés fait que, malgré la grande prospérité des Etats-Unis, il y a, d'après ce que rapportent les journaux, deux millions de sans-travail aux Etats-Unis.

Appréciant les crimes et délits qui se commettent par ceux que la faim jette au désespoir, le représentant socialiste Carey a causé une sensation dans la législature du Massachussetts en déclarant que ce ne sont pas les buveurs et les criminels qu'il faudrait mettre en prison, mais les législateurs qui sont responsables des conditions iniques qui font les criminels et les buveurs.

***

Le Parti Social Démocratique a obtenu 11,770 votes aux dernières élections, divisés ainsi qu'il suit entre les divers Etats : Massachussets, 6,411 ; Wisconsin, 1,930; Missouri, 1,645; New-York, 1,245 ; New Hampshire, 263 ; Indiana. 256.

Une élection particulièrement intéressante et curieuse, aux Etats-Unis, a été celle de Jones comme maire de *Toledo*, ville de 90,000 habitants, dans l'Ohio.

Jones qui, il y a un an, n'était connu de personne en dehors des habitants de Toledo, a acquis une renommée universelle et des publicistes célèbres et des réformateurs émérites comme Tolstoï lui envoient leurs saluts et leurs encouragements. C'est que Jones n'est pas le premier venu. Les hommes de sa trempe sont malheureusement rares dans notre société barbare, sauvage et absurde. Jones commença péniblement, sans instruction, ni capitaux, une petite industrie, et grâce à son travail acharné et à sa vie frugale il s'assura l'indépendance et l'avenir par une petite fortune.

On raconte merveille sur sa manière de traiter ses ouvriers qu'il considérait comme des camarades et qu'il faisait participer aux bénéfices de son entreprise, les réconfortant en outre de conseils sensés et topiques aux circonstances de la société actuelle. Il était dit-on, adoré de ses ouvriers et de tous ses concitoyens.

Lorsqu'on proposa son nom comme candidat, il y a deux ans, à la mairie de Toledo, tout le monde, le peuple honorable et respectable le soutint, sauf le parti des cabaretiers.

Les deux années de mairie de M. Jones amenèrent de tels changements que la bonne ville de Toledo jamais n'en avait vu de semblables. Les électeurs de M. Jones, son comité, les gens « comme il faut », les églises qui l'avaient soutenu, les grandes compagnies qui l'avaient vu d'un œil favorable prendre charge des intérêts de la cité ne reconnaissaient plus leur élu. Son administration municipale avait insensiblement évolué vers des méthodes nouvelles. Il avait laissé fléchir la rigidité des règlements sur l'observance du dimanche. Il avait « humanisé » la police en remplaçant le club, c'est-à-dire le gros bâton court que les agents tiennent à la main et qui joue un rôle prépondérant dans les « passages à tabac », par une pacifique canne ; il avait découragé leurs excès de zèle et leur avait prêché les avantages de la prévention sur la répression et de la douceur sur la violence. Puis il avait organisé un système semi-municipal d'asiles pour les sans-travail où les pauvres diables étaient logés et nourris durant trois jours, pour leur laisser le temps de trouver de l'ouvrage.

Mais, chose plus grave, M. Jones se mit à parler d'installer un service municipal d'éclairage électrique ; il fit savoir aux compagnies de tramways qu'elles n'eussent plus à solliciter de nouvelles concessions ni de prolongation pour les concessions anciennes, car la ville entendait désormais posséder et exploiter elle-même ses moyens de transport et d'éclairage. Mille petits détails avertirent le public de l'évolution qui s'opérait chez le maire : son bureau, à la mairie, était encombré de pauvres gens à qui il témoignait une remarquable complaisance ; ses discours étaient pleins, non seulement d'une phraséologie évangélique sur la fraternité — ce qui n'avait rien de nouveau, — mais de revendications sociales précises, au nombre desquelles la *municipal ownership*, la propriété municipale revenait comme un *leitmotiv*. Et déjà l'on disait à Toledo : « Mais il devient socialiste, notre maire ! »

Vinrent les élections de 1899. M. Jones se présenta, en loyal républicain qu'il pensait être, devant la *convention* de son parti et exposa son programme. Ce programme comportait l'appropriation par la municipalité des moyens de communication et des moyens d'éclairage ; la journée de huit heures avec salaire minimum de 7 fr. 50 ; l'organisation de secours aux sans-travail ; l'installation de parcs pour le peuple, etc. La convention républicaine blackboula le programme et choisit un autre candidat.

Le 2 avril de cette année le vote eut lieu. Le candidat indépendant écrasa ses deux adversaires : le républicain recueillit 4,000 voix, le démocrate 3,000 et M. Jones fut proclamé maire avec 16,752 suffrages après avoir enlevé 70 p. 100 de la totalité des votants.

Et voilà comment, malgré la presse, malgré toutes les forces capitalistes et bourgeoises, voilà comment s'imposent les électeurs intelligents qui pensent par eux-mêmes et ne sont pas moutonniers comme partout ailleurs où ils se laissent conduire par quelques charlatans qui possèdent un journal et qui ont la prétention de mener les citoyens au doigt et à l'œil comme un troupeau.

(1) Victor Hugo.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Il ne faut pas aller bien loin pour voir ce triste spectacle.

Le brave Jones, pour revenir à notre maire, n'est pas seulement un excellent administrateur socialiste, c'est en outre un propagandiste du socialisme, il le prêche un peu partout : à Boston comme à New-York. Ecoutez-le raconter lui-même ce qu'il a vu, ce qu'il a ressenti et ce qu'il espère :

« Des centaines d'hommes venaient à la fabrique demander un emploi. L'expression misérable de leurs figures, leurs airs de chiens battus, leur façon de baisser leur pauvre tête, de marcher courbés, incapables de se redresser et de vous regarder en face, tout cela m'épouvanta. Je me dis : Mon Dieu ! est-il possible qu'il puisse y avoir tant d'hommes sans place, tant de pauvreté et de souffrance dans le monde. »

Et ailleurs il écrit :

« Ce que j'attends, c'est le jour de la fête prochaine où chaque homme aura le fruit du travail de ses propres mains et où personne ne recueillera le produit du travail d'autrui ni par voie de spéculation ni même par les moyens honorables de l'industrie actuelle... Ce qui devra disparaître c'est l'état social de la *concurrence* laquelle n'est qu'un autre nom pour désigner la guerre. »

Mais c'est vraiment comme administrateur à la mairie de Toledo, que M. Jones se révéla socialiste. La raison en est simple. Maire, il se mit à gâter ses administrés comme patron il avait gâté ses ouvriers. Mais cette fois c'était aux frais de la communauté tout entière. Non seulement il se préoccupa d'enlever aux compagnies privilégiées une source de revenus qu'il estimait revenir au peuple seul, mais ce peuple même, il s'employa à le traiter comme il aurait aimé à être traité lui-même s'il avait été un pauvre diable dénué de tout et n'ayant d'autre outil que ses bras. Il s'occupa de lui donner des bains gratuits, de le loger en cas de chômage, de lui fournir des buts de promenades en installant des parcs, de lui donner de la musique en subventionnant des fanfares et même, s'il en était qui avaient envie d'aller au cabaret le dimanche, il fermait l'œil, pouvu qu'il n'y eut pas de désordre, pensant au surplus, avec quelques autres bons esprits d'ici nullement révolutionnaires, qu'avant d'enlever le cabaret au peuple il faudrait tâcher de trouver d'abord quelque chose à mettre à la place.

L'administration de M. Jones à Toledo n'a été que partiellement socialiste jusqu'à aujourd'hui, puisqu'il lui fallait tenir compte des résistances de ses collaborateurs, et qu'il n'avait nullement reçu un mandat socialiste, sans compter qu'il n'avait encore lui-même ni méthode, ni plan d'ensemble, ni convictions définitives. Mais c'est dans deux ans qu'il faudra revenir constater l'effet produit par son système, puisque le corps électoral l'a élu cette fois sur un programme nettement socialiste, qu'il a résumé dans les deux principes suivants :

1° Avantages égaux à tous et privilèges pour personne ;

2° Appropriation par la commune de tout ce qui est d'utilité commune.

Ce programme qui devient de plus en plus celui de beaucoup de municipalités américaines, ne suffirait peut-être pas pour ranger M. Jones dans le parti socialiste proprement dit s'il n'avait par ailleurs prouvé qu'il ne répugnait pas au collectivisme, saluant les *trusts* comme les signes avant-coureurs des grandes transformations futures.

P. Argyriadès.

JEAN MISÈRE

Décharné, de haillons vêtu
Fou de fièvre, au coin d'une impasse,
Jean Misère s'est abattu.
« Douleur, dit-il, n'es-tu pas lasse ? »
Ah ! mais. .
Ça ne finira donc jamais ?

Est-ce la fin mon vieux pavé ?
Tu vois : Ni gîte ni pitance,
Ah ! la poche au fiel a crevé :
Je voudrais vomir l'existence !
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?

Maigre salaire et nul repos
Il faut qu'on s'y fasse ou qu'on crève,
Bonnets carrés et chassepots
Ne se mettent jamais en grève.
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?

Pas un astre et pas un ami !
La place est déserte et perdue.
S'il faisait sec, j'aurais dormi
Il pleut de la neige fondue.
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?

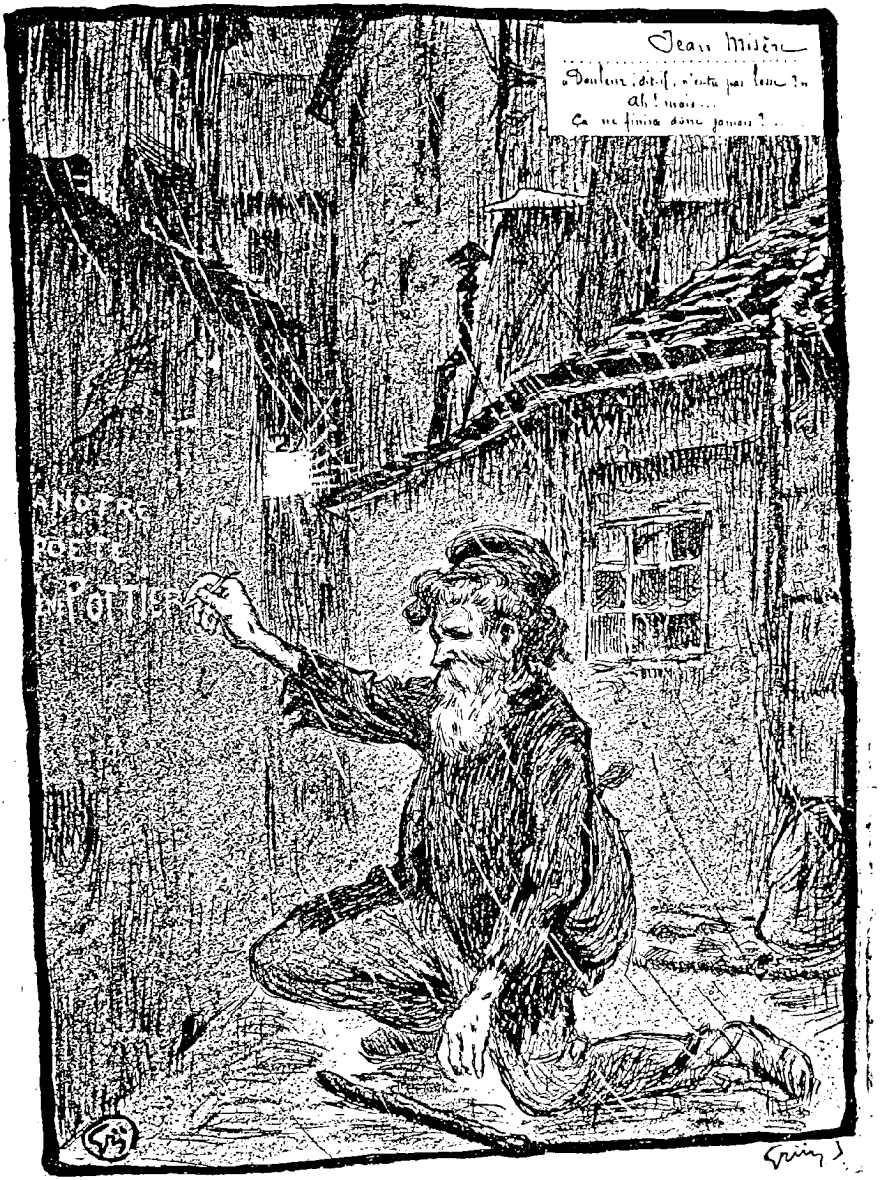
Je fus bon ouvrier tailleur.
Vieux, que suis-je ? Une loque immonde.
C'est l'histoire du travailleur,
Depuis que le monde est monde
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?

Malheur, ils nous font la leçon,
Ils prêchent l'ordre et la famille :
Leur guerre a tué mon garçon,
Leur luxe a débauché ma fille.
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?

Eugène Pottier.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

JEAN MISÈRE, par Grün.



L'économie politique est l'organisation de la misère. PROUDHON.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

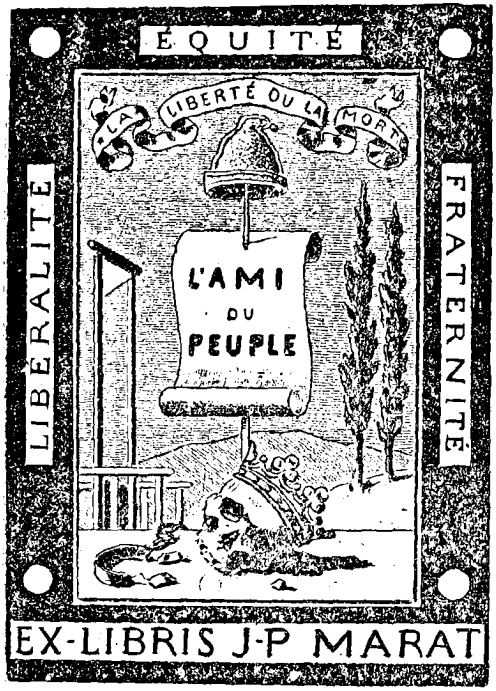
Un mot de circonstance

Dans les Etats moins arbitraires, si ceux qui commandent ne sont pas au-dessus de la loi, toujours ils l'éludent sans peine ; et pour échapper au châtiment, ils n'ont souvent qu'à aggraver leurs crimes.

Même dans ces pays où les sujets au désespoir ont brisé le joug sous lequel ils gémissaient, combien encore de distinctions odieuses, combien d'abus criants ?

Le mérite y est impunément déchiré par l'envie, l'homme intègre livré à l'adroit fripon, le pauvre à la merci du riche, le sage en proie au méchant ; enfin les lois, les lois elles-mêmes s'y plient pour le fort ; ce n'est que pour le faible qu'elles sont inflexibles : et tel est le déplorable sort des malheureux, qu'au cruel sentiment des outrages qu'on leur fait, ils joignent encore le désespoir de n'en voir jamais la fin.

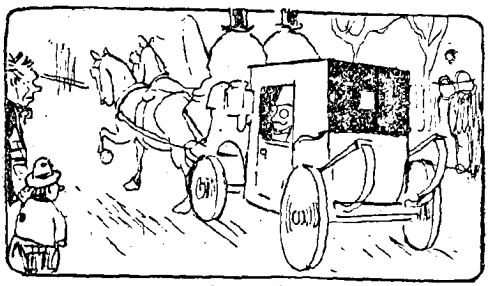
MARAT.



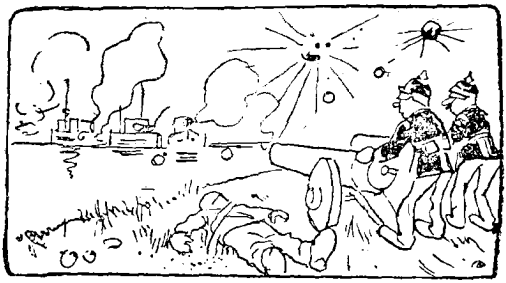
Ex-Libris supposé de Marat (1).

De quelle façon on entend aujourd'hui les trois devises républicaines.

LIBERTÉ



ÉGALITÉ



FRATERNITÉ

La sacristie, la bourse et la caserne, ces trois antres sont associés pour vomir sur les nations la nuit, la misère et la mort.

BLANQUI.

---

(1) Tiré des ex-libris imaginaires, publiés par M. L. Joly, éditeur, 19, quai Saint-Michel.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

M. MAGNAUD

Président du Tribunal de Château-Thierry,
le vaillant protecteur des misèreux.

Il y a du pain chez la voisine
Mais ce n'est pas pour nous.

L'AFFAIRE DREYFUS

Après l'arrêt de la Cour de Cassation qui soulageait l'opinion publique et qui sauvait l'honneur de la France de l'opprobre universel, il nous fallait malheureusement encore assister à la revanche des faussaires, des massacreurs et de leurs souteneurs les barbares de notre époque.

Il nous a été réservé d'assister à la perpétration du plus monstrueux des forfaits, qui consiste à faire condamner sciemment un innocent afin de sauver les vrais coupables.

Il ne fallait plus pour le couronnement de toutes les infamies : les faux, les mensonges et les crimes de l'Etat-Major et de ses acolytes, que l'arrêt du conseil de guerre de Rennes. Ils sont maintenant complets, les infâmes, et nous insultons les barbares quand nous les assimilons à ces gens-là.

Tout de suite après l'arrêt de la Cour Suprême admettant la revision, tous les amis de la justice et de la vérité se félicitaient de ce qu'on allait enfin rendre l'honneur et la liberté à Dreyfus.

Nous, sachant que des massacreurs auraient le dernier mot dans cette affaire, nous doutions du résultat final, et les événements nous ont donné malheureusement raison.

Mais la Némésis vengeresse ne tardera pas à venir ; elle livrera alors à l'exécration universelle tous les misérables qui ont travaillé au déshonneur du peuple français pour obtenir et rendre possible une sentence à ce point inique, injuste, révoltante et monstrueuse.

En 1894, c'était une erreur judiciaire ; en 1899, c'est une infamie judiciaire.

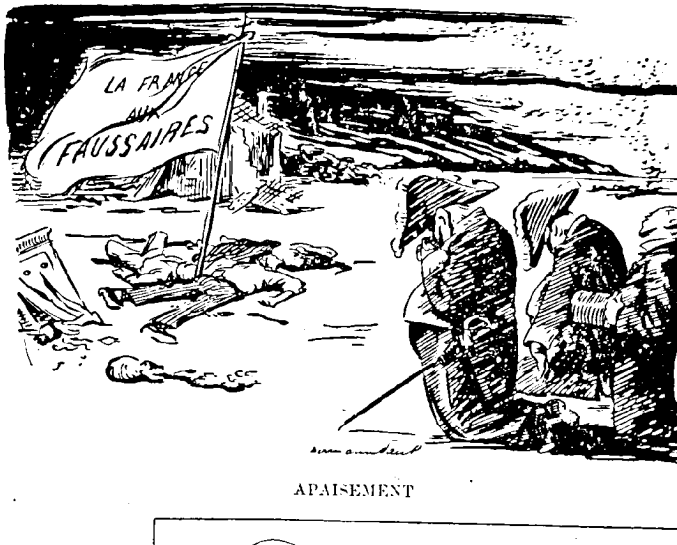
P. A.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

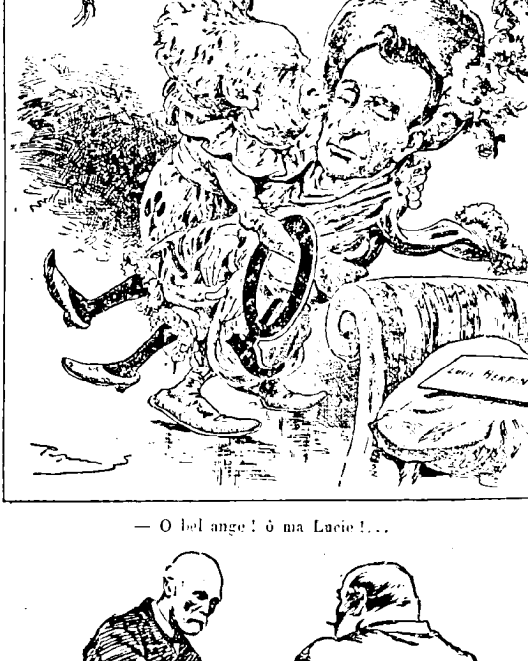
COMÉDIE POLITIQUE DE L'ANNÉE 1899

ZURLINDEN. — Avec le dossier Picquart, nous nous sommes embourbés.

FÉLIX. — M'en fiche ! Vous ne manquez pas de faux, servez-vous-en !



APAISEMENT



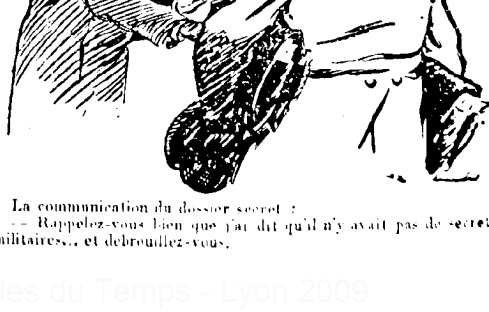
— O bel ange ! ô ma Lucie !...

LE GÉNÉRAL D'ETAT-MAJOR. — Monsieur le Président, si les choses continuent à aller aussi loin, il nous faudra tirer l'épée.

FAURE. — Et moi, je vous le dis, si cela va aussi loin, je serai bientôt obligé de revenir à mes cuirs.

Et pour tout argument le sabre !

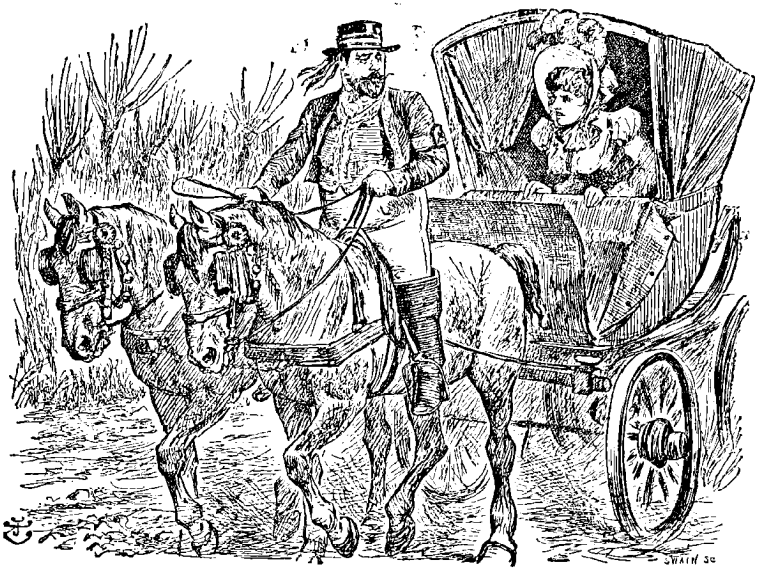
(*Dédié aux cinq ministres de la guerre, par* JULIO.)



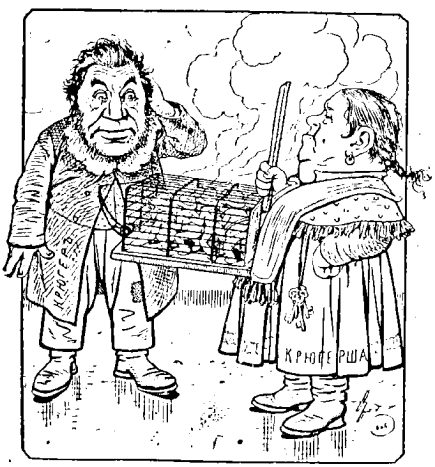
La communication du dossier secret :

— Rappelez-vous bien que j'ai dit qu'il n'y avait pas de secret militaires... et débrouillez-vous.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009



La voyageuse (la France) : « Mon brave postillon Loubet), êtes-vous bien sûr de connaître le chemin du salut ?



Les époux Kruger très heureux d'avoir pris de nouveau les Anglais dans une souricière. (Allusion à la nouvelle loi sur les droits électoraux qui empêche décemment les Anglais de faire la guerre au Transvaal.

L' « Affaire » opère un miracle et rapproche dans une communion d'âmes : M. Rochefort, le général de Boisdeffre et le père Du Lac.

Comment l'oncle Sam a grandi depuis le jour de son indépendance. Jadis petit et isolé, aujourd'hui,

Ah ! si on pouvait arrêter les anarchistes les plus dangereux (Pelloux, Crispi, Rudini), comme tout irait mieux en Italie !

Le Tsar à la France : « Enchanté de vous recevoir à la Conférence de la Paix ; mais entrez, s'il vous plaît, sans votre compagnon (les torpilleurs sous-marins). »

L'ours russe boit à la paix et escamote en même temps des provinces chinoises.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

(Les soldats des différentes nati

LA JOURNÉE DU 18 MARS !

L'Union du Peuple et du Soldat fait cette Révolution

Un grand cri monte de la terre,
Le cri du sombre prolétaire,
Echo d'un monde douloureux...
A ces affamés en guenilles,
Il faut le pain de leurs familles :
Et c'est du plomb que j'ai pour eux !

Mais si le vent dresse les barricades,
Si les pavés ont des lueurs d'éclairs,
Devant le peuple, camarades,
La crosse en l'air, la crosse en l'air !

Olivier SOUÊTRE (*Le chant d'un soldat*).

La Commune a passé par là.

A Ed. Vaillant, membre de la Commune.

La Commune est un coup de foudre,
Et Paris peut en être fier ;
Ce globe inquiet sent la poudre
Tout comme si c'était hier.
Défaite attendant sa revanche,
Fracasse, Vautour, Loyola
Depuis lors branlent dans le manche...
La Commune a passé par là !

E. POTTIER.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Le fusilleur Galliffet, satisfait et triomphant, devant les cadavres de ses victimes : les fédérés.

Ce qu'on a appelé la crise du socialisme français.

Lorsque les socialistes conscients et sincères, ceux qui ont consacré et même exposé leur vie pour une idée, ont, pour le triomphe de cette idée, tout supporté : misère, exil, prison et toutes les injustices auxquelles sont vouës les apôtres d'une idée ou d'une vérité nouvelle, lorsqu'après une vie entière de luttes pénibles, ils ont enfin vu grandir cette idée et qu'elle est prête à triompher, ils ont, j'espère, quelque droit de vouloir que cette idée ne soit pas compromise ou diminuée par de maladroits amis ou des ambitieux sans vergogne.

Or, en présence d'une alliance hybride et monstrueuse qui a étonné tout l'univers, même ceux qui ont essayé de l'excuser ou de la justifier, ils ont jeté le cri d'alarme nécessaire pour, non seulement sauver l'honneur du socialisme, mais aussi dégager la responsabilité du Parti Socialiste devant cette alliance néfaste qui menaçait de faire sombrer l'idéal et le but sublimes de ce Parti.

Devant ce cri d'alarme poussé par de vieux lutteurs socialistes et des partis qui comptent dans le socialisme par leur organisation et leur origine, des protestations s'élevèrent venant, d'un côté, de certains sincères socialistes qui se trompaient du tout au tout, de l'autre, de la meute des arrivistes qui se sont

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Les communeux, sortis de leurs tombeaux, protestent avec indignation contre l'alliance Millerand-Gallifet.

introduits depuis peu dans le Parti Socialiste comme le ver dans le fruit, avec la seule et ferme intention de l'exploiter en obtenant des mandats ou des situations grassement rétribués et qui se moquent complètement de l'idéal socialiste. Ces protestations ne peuvent rien contre la logique des choses, et l'alliance Millerand-Gallifet-Waldeck reste incompréhensible, choquante et révoltante.

Mieux valait encore un ministère Méline ou Dupuy que cette compromission déshonorante.

Tous, dans les milieux socialistes, se demandaient le premier jour, s'il était possible que cela fût, il paraît même qu'à la première minute, au moment où ils apprirent la nouvelle à la *Petite République*, Jaurès et Gérault-Richard se refusèrent à la croire, mais Millerand leur donna ses raisons et ils embrassèrent sa cause.

Nous, nous en sommes restés à la première impression qui est la bonne. Et nous pensons encore, comme Allemane pensait au lendemain de la composition du ministère Waldeck-Rousseau : « Quoi ! écrivait-il, le marquis tueur de « la Muette, le familier des Tuileries, le pendeur des Républicains venant à la

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

« rescousse pour la République ?... Halte-là, camarade Jaurès, c'est là un mor-
« ceau qui ne saurait convenir à un gosier de communard...
« Si la République bourgeoise nous doit condamner à de telles épreuves,
« autant vaut que l'affaire se règle de suite..... Une fois encore nous le
« répétons : plutôt mille fois la bataille avec ses périls, que la quiétude par la
« protection de l'homme dont le seul nom évoque les massacres de la semaine
« sanglante. »

Rien donc, rien, absolument, ne peut justifier cette alliance.

On peut laisser de côté la question de décence, de moralité et de sentiment, puisqu'aujourd'hui on fait fi de ces choses-là, mais au point de vue politique, quel profit le socialisme peut-il retirer de cette alliance ? Aucun, si ce n'est l'éloignement du Parti Socialiste de beaucoup de citoyens sincères, désillusionnés, trompés dans leur attente, comme beaucoup s'éloignèrent naguère des opportunistes et des radicaux qui ont manqué à toutes leurs promesses et ne se sont occupés que de l'assiette au beurre.

Est-ce pour parer à un danger, pour aider le gouvernement Waldeck-Rousseau à combattre, comme on l'a dit, les partis réactionnaires dans leurs tentatives criminelles contre la République? Mais si ce danger existait réellement, et si le ministère voulait agir énergiquement contre les ennemis de la République, les socialistes, à l'unanimité, l'auraient soutenu, tandis que la présence de Millerand avec Galliffet au pouvoir n'a fait que diviser les voix des socialistes.

Non, cette alliance, il fallait l'éviter à tout prix. Nous faisons la guerre au militarisme et aux criminels de l'Etat-Major et nous nous allions au plus vil des massacreurs ; à celui qui représente, aux yeux de tous, l'horrible carnage de la semaine sanglante, les sanglantes hécatombes de vieillards, de femmes et d'enfants, à l'assassin monstrueux, enfin, de ceux qui luttaient vaillamment pour la cause socialiste, pour l'humanité.

De quel front irons-nous désormais dans les assemblées du Peuple parler des crimes du militarisme, du moment que nous acceptons de collaborer avec le plus vil de ses représentants? Déjà les nationalistes, dans les réunions, cherchent à tirer parti de cette anomalie, il est vrai qu'à ces prôneurs du sabre, il nous est facile de répondre, mais le peuple qui est simpliste et logique, ne peut se l'expliquer.

On nous a promis monts et merveilles de l'énergie de Galliffet. Or, qu'avons-nous vu jusqu'à présent? Il a agi, oui, mais dans le sens contraire à celui que l'on promettait : il a décoré — oh honte ! — un des gredins de l'Etat-Major, le fameux Lauth ; à Rennes, il a travaillé pour les faussaires, puisque son représentant, Chamoin, pour faire plaisir à Mercier, a glissé une pièce fausse dans le dossier secret, comme en 1894. Le Conseil de guerre, il est vrai, n'avait pas besoin de cela pour rendre la monstrueuse sentence qu'il a rendue. La mollesse que le ministère a montrée envers tous les saltimbanques de la réaction bravant les lois alors qu'il faisait preuve de rigueur contre les républicains, suffisait pour donner du courage à l'odieux président Jouaust.

Nous n'avons parlé que de Galliffet à propos de cette alliance, mais Waldeck-Rousseau n'est-il pas, comme tout le monde le sait, l'ennemi déclaré du socialisme et ne s'est-il pas vanté de l'anéantir? Ne l'a-t-il pas fait déjà dans une certaine mesure, en semant la division dans notre parti par l'appât d'un portefeuille habillement offert et accepté avec empressement ?

On a prétendu qu'un manifeste comme celui des fractions socialistes organisées et conscientes contre l'entrée de Millerand dans le ministère Waldeck-Rousseau aurait dû émaner du Parti Socialiste tout entier. C'est un sophisme. Car Millerand n'a consulté personne, pas même le groupe socialiste de la Chambre, en acceptant le portefeuille. Il a même eu la franchise de dire qu'il agissait en son nom personnel, et, par là, il entendait très probablement, qu'il se retirait désormais du Parti Socialiste. C'était bien son droit. Et puisqu'il en était ainsi, le Parti devait se séparer de lui. Mais il s'en est trouvé qui voulurent être plus papistes que le pape, et qui, non seulement ont excusé Millerand, mais encore l'ont félicité. Ils espéraient entraîner tout le Parti derrière eux, ne s'apercevant pas qu'ils le perdaient en agissant ainsi.

Voyant la situation qu'ils avaient créée, ils ont eu l'idée de convoquer un Congrès pour statuer sur le différend. Mais, à quoi peut servir un Congrès dont

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

les décisions ne seront pas suivies; puisque Millerand a déjà annoncé par la presse que, quoique décide le Parti Socialiste dans son Congrès national, il resterait ministre.

On parle de la majorité du Parti. Mais au Congrès de Londres, on n'a tenu aucun compte de cette majorité et l'on a — quand même — fait la scission.

Le Comité central du Parti Socialiste Révolutionnaire a décidé d'adhérer à cette idée d'un Congrès; quoique je n'en sois pas personnellement partisan, je fais des vœux pour qu'il donne de bons résultats au point de vue de l'entente, dans le sens que nous désirons.

Déjà, dans la consultation internationale qu'a provoquée la *Petite République*, les chefs des Partis socialistes étrangers se sont presque tous prononcés contre ces sortes d'alliances, hybrides et monstrueuses, qui ne servent qu'à compromettre le Parti et ne lui accordent ni satisfaction, ni garantie.

Personnellement, nous admettons, qu'à la rigueur, un socialiste puisse entrer dans un ministère composé des hommes les plus avancés de la Bourgeoisie, mais y entrer avec condition qu'une partie au moins du programme socialiste soit mise à exécution, et que cette entrée conditionnelle ne puisse se faire qu'avec le consentement unanime du Parti Socialiste.

Il nous faut encore signaler un autre point, sur lequel, comme signataire du manifeste, nous devons insister : c'est l'accusation que l'on a portée contre nous, après notre manifeste, de nous être désintéressés de « l'*Affaire* » et, même, d'avoir, par ce manifeste, blâmé la campagne faite en sa faveur. Voilà, en effet, ce qu'écrivait Jaurès le 16 juillet dans la *Petite République* :

« Je le répète, ceux qui ont signé après eux ne peuvent pas s'y tromper; comme Guesde et Vaillant, ils condamnent notre attitude dans l'affaire Dreyfus. » Or, cela n'est pas, et le citoyen Jaurès le sait parfaitement. Pourquoi alors se diminue-t-il ainsi, en soutenant le contraire? Il sait très bien que le Parti Socialiste Révolutionnaire a profité et profite de cette affaire pour attaquer violemment les pandours de l'armée et de la sacristie et s'élever avec force contre leurs crimes et leurs infamies.

N'avons-nous pas, nous-même écrit dans l'*Aurore* et dans les journaux de province, des articles pour la justice et la vérité contre les faussaires et en faveur de Dreyfus en tant que victime? N'avons-nous pas, dans notre Almanach de l'année dernière, écrit entr'autres choses, ceci :

« Pour nous, la personnalité de Dreyfus n'est rien à côté de ce qui s'est fait jusqu'à présent pour empêcher la lumière. Ce contre quoi nous nous élevons surtout, c'est contre la violation flagrante de la loi, contre les faux de l'Etat-Major, contre le cynisme révoltant des faussaires, contre les forfaitures des magistrats (affaire Zola, Esterhazy, du Paty de Clam, etc.) et enfin contre les apologistes éhontés des faussaires. »

Donc, nous n'avons pas été indifférents et nous avons flétri comme ils le méritaient, les criminels qui, par des crimes, ont réussi à faire condamner un innocent. Mais nous pensions aussi que la question sociale dans son ensemble devait nous intéresser davantage et qu'il ne fallait pas en quelque sorte abandonner la proie pour l'ombre. Car, seule, la question sociale résolue, mettra fin à toutes les iniquités, à toutes les injustices et à tous les crimes.

L'affaire Dreyfus n'est que l'éruption d'un bouton de la maladie constitutionnelle de la société. C'est donc de la maladie constitutionnelle qu'il faut s'occuper d'abord, car si nous guérissons un bouton ici, il en surgira un plus loin.

Il faut, en outre avant tout, ce qui est très important pour la marche en avant du socialisme, que l'entrée dans un ministère bourgeois d'un socialiste quelconque — comme Millerand actuellement — fait dévier l'action au point de vue socialiste, car pour soutenir le ministre socialiste, on se voit obligé d'excuser ou de laisser passer inaperçus les actes blâmables de ses collègues. Et occupé que l'on est à soutenir un ministère dans les questions du jour qui sont d'importance secondaire, on s'abandonne à ces questions de détail et l'on oublie la question vitale, les réformes sérieuses du programme socialiste, en dehors desquelles on ne peut rien attendre de sérieux pour l'émancipation des travailleurs.

Voici d'ailleurs, l'opinion d'un vétéran du socialisme, le citoyen Liebnecht :

« Comme c'est le capitalisme qui gouverne la société bourgeoise, les gou-
« vernements, tant que le capitalisme règne, sont par nécessité des gouverne-
« ments capitalistes, des gouvernements de classe, c'est-à-dire de la classe

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

« régnante et destinés à organiser et à conduire la lutte de classe pour la bour-
« geoisie contre le prolétariat, pour le capitalisme contre le socialisme, pour
« nos ennemis contre vous, contre nous. Du point de vue de la lutte de classe,
« qui est la base du *socialisme militant*, c'est une vérité mise au-dessus de
« toute contestation par la logique de la pensée et des faits. Pour un socialiste,
« entrer dans un gouvernement bourgeois c'est passer à l'ennemi ou se livrer à
« l'ennemi. En tout cas, un socialiste qui pénètre dans un gouvernement de la
« classe dirigeante se sépare de nous. Il peut se croire socialiste, mais il ne
« l'est plus ; il peut être sincère et de bonne foi, mais alors il n'a pas compris
« que le mouvement socialiste est une lutte de classe. »

Et nunc erudimini.

P. ARGYRIADÈS.

Post-Scriptum. — Ceux des socialistes qui ont suivi Millerand dans ses voltes-faces blâmables à tous les points de vue, doivent se mordre les doigts de leur colossale maladresse. L'assassin Galliffet, sur lequel ils comptaient pour défendre la République contre ses ennemis, et la justice contre les criminels qui l'ont violée pour condamner un innocent, vient de claquer entre leurs mains.

Et, non seulement Galliffet a été le complice des forbans du militarisme, lançant comme on l'a vu des circulaires où il tranche audacieusement les questions de justice comme s'il était le juge suprême du pays, mais voici qu'on révèle au dernier moment que Galliffet était le plus empressé des réactionnaires d'en finir avec la République et de rétablir la dynastie des Gamelle.

Quelles bonnes têtes tout de même, ces Galliffettistes honteux et malgré eux, mais obligés de subir le vouloir du renégat Millerand !

P. A.

LE MINISTÈRE WALDECK-ROUSSEAU

Mariage de raison ou le ministère Waldeck-Galliffet-Millerand.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

MANIFESTE

A la France ouvrière et socialiste.

CITOYENS,

En sortant du groupe dit d'union socialiste de la Chambre, qui venait de fournir un gouvernant a la République bourgeoise, les représentants de la France ouvrière et socialiste organisée n'ont pas obéi à un simple mouvement de colère, pas plus qu'ils n'ont entendu limiter à la protestation d'un moment leur action commune.

Il s'agissait d'en finir avec une politique prétendue socialiste, faite de compromissions et de déviations, que depuis trop longtemps on s'efforçait de substituer à la politique de classe, et par suite révolutionnaire, du prolétariat militant et du parti socialiste.

La contradiction entre ces deux politiques devait infailliblement se manifester un jour ou l'autre. Et par l'entrée d'un socialiste dans un ministère Waldeck-Rousseau, la main dans la main du fusilleur de Mai, elle s'est manifestée dans des conditions de gravité et de scandale telles qu'elle ne permettait plus aucun accord entre ceux qui avaient compromis l'honneur et les intérêts du socialisme et ceux qui ont charge de les défendre.

Le parti socialiste, parti de classe, ne saurait être ou devenir, sous peine de suicide, un parti ministériel. Il n'a pas à partager le pouvoir avec la bourgeoisie, dans les mains de laquelle l'Etat ne peut être qu'un instrument de conservation et d'oppression sociale. Sa mission est de le lui arracher pour en faire l'instrument de la libération et de la Révolution sociale.

Parti d'opposition nous sommes, et parti d'opposition nous devons rester, n'envoyant des nôtres dans les Parlements et autres assemblées électives qu'à l'état d'ennemis, pour combattre la classe ennemie et ses diverses représentations politiques.

C'est dans cet esprit que, depuis un siècle, c'est sur ce terrain que, depuis la Commune notamment, s'organisent et agissent les classes ouvrières des deux mondes en un grand parti international, dont nous eussions été indignes et qui eût pu justement nous accuser de désertion, si, sur le champ de bataille national dont nous sommes responsables, nous n'avons maintenu la tactique en dehors de laquelle il n'y a pas de victoire possible.

Décidés à mener jusqu'au bout cette œuvre du salut socialiste, rien ne pourra nous diviser. L'union la plus étroite s'impose, que nous nous engageons à maintenir.

Et nous comptons sur les travailleurs de France pour répondre à notre appel, en signifiant à ceux qui tenteraient encore de les détourner de leurs intérêts et de leur devoir de classe, que l'heure des dupes est passée. Nous comptons sur eux pour, instruits par l'expérience, se serrer plus compacts autour du drapeau et mener avec nous jusqu'au triomphe définitif le bon combat, le combat nécessaire de la classe ouvrière contre la classe capitaliste, de la Révolution contre toutes les réactions coalisées.

Pour le parti ouvrier français :

Le Conseil national :

BACH, conseiller municipal de Toulouse ; J.-B. BÉNÉZECH, député de l'Hérault ; Bernard CADENAT, CARNAUD, députés des Bouches-du-Rhône ; Ch. BRUNELLIÈRE, conseiller municipal du Nantes ; René CHAUVIN ; G. DELORY, maire de Lille ; DUFOUR, député de l'Indre ; FERRERO, député du Var ; FERROUL, député de l'Aude ; Ed. FORTIN, Gabriel FARJAT, Jules GUESDE, KRAUSS, député du Rhône ; Paul LAFARGUE, Raymond LAVIGNE, H. LÉGITIMUS, député de la Guadeloupe ; H. MILLET, conseiller municipal de Romilly ; PASTRE, député du Gard ; PÉDRON, PRÉVOST ; ROUSSEL, maire d'Ivry ; SAUVANET, député de l'Allier ; Alexandre ZÉVAÈS, député de l'Isère.

Pour le parti socialiste révolutionnaire :

La Commission administrative :

ALLARD, député du Var ; ARGYRIADÈS ; J.-L. BRETON, député du Cher ; CALMELS ; CHAUVIÈRE, député de la Seine ; COUTANT, député de la Seine ; L. DUBREUILH, EBERS, Pierre FOREST, Albert GOULLÉ, GUYOT, E. LANDRIN, conseiller municipal de Paris ; H. LE PAGE, St. LÉTANG, député de l'Allier ; Léon MARTIN, E. PAQUIER, Henri PLACE, Eug. RESTIAUX, Maxence ROLDES, Marcel SEMBAT, député de la Seine ; Eug. THOMAS, conseiller général de la Seine ; Edouard VAILLANT, député de la Seine ; WALTER, député de la Seine.

Pour l'Alliance communiste révolutionnaire :

Les secrétaires et les élus :

BERTHAUT, conseiller municipal de Paris ; DEJEANTE, député de la Seine ; FAILLET, conseiller municipal de Paris ; Arthur GROUSSIER, député de la Seine ; MARCHAND et PASQUET, secrétaires de l'*Alliance*.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Préparons des Conscrits

Le maître antique, incapable de faire même son métier de maître, employait l'esclave à surveiller l'esclave. Ainsi tous ces malheureux travaillaient — les uns avec l'outil, les autres avec le fouet, — pour le compte de l'oisif.

Aujourd'hui, ce n'est plus l'esclave fouaillant son compagnon qui faiblit : c'est le jeune prolétaire, enrégimenté et armé pour intimider et courber les prolétaires. Le fouet est devenu fusil. — Progrès oblige.

Ce ne sont pas les bourgeois qui ont massacré les parisiens de la Commune, ce sont les prolétaires tirés des casernes. A Fourmies, l'officier n'a fait que brandir son sabre et crier l'ordre, et les prolétaires du régiment ont tué les prolétaires de l'usine. A Milan, les bourgeois crient de leurs fenêtres aux soldats : « *Tirez fort, visez juste* », et rentrent chez eux. Et le peuple se rue sur le peuple ; le père écrase son fils sous les pierres, le fils fusille son père, — aux yeux de leurs ennemis communs qui applaudissent.

Bonne affaire pour l'exploiteur ; la haine que les malheureux prennent les uns des autres, c'est autant d'écarté de sa tête.

Il s'agit seulement de savoir si la dupe sera toujours la dupe, si le peuple consentira toujours à se suicider sur l'ordre de ses ennemis.

C'est l'éducation criminelle de la bourgeoisie qui prépare ainsi des braves gens à se faire les meurtriers d'autres braves gens. L'éducation sera le remède. La besogne incombe plus particulièrement aux jeunes que leur âge tient un peu en dehors de la grande action.

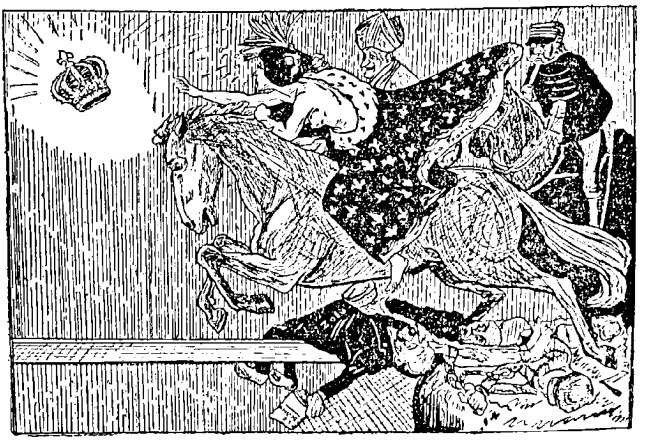
A nos aînés de livrer assaut aux pouvoirs publics, de porter par villes et campagnes la grande parole socialiste. A eux de grouper le prolétariat en parti de classe pour la conquête de son bonheur. A nous d'envoyer à la caserne des hommes qui ne les fusilleront pas le cas échéant, des hommes décidés à ne pas mettre le parricide et le fratricide au service de la bourgeoisie exploiteuse.

Nous prendrons le conscrit avant son départ, nous l'amènerons dans nos groupes. Là nous lui apprendrons ce qu'attend de lui la bourgeoisie ; nous lui montrerons le rôle de dupe que lui assigne le capitalisme. Lui, prolétaire d'hier et de demain, défendant trois ans durant le coffre-fort bourgeois plein des profits extorqués à sa classe ; lui, prolétaire — costumé pour la circonstance — fusillant des prolétaires pour le compte d'hommes qui le feront fusiller lui-même quand il aura réintégré l'usine.

Nous lui dirons aussi qu'il n'est pas vrai qu'il doive obéissance passive à des chefs et être entre leurs mains l'instrument qui exécute sans raisonner. Personne n'a le droit de dépouiller l'individu de son jugement et de sa conscience, aucun homme n'est tenu, — fût-il soldat — d'exécuter un ordre criminel.

Quand il aura compris, celui-là pourra partir. Il n'oubliera pas qu'il est un prolétaire. *Il ne trahira pas.*

Albert Tanger.



Une République (la France) qui court après la couronne. (Derrière Marianne, les militaires et le clergé excitent le cheval qui l'emporte.)

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LE VIEUX TERRASSIER

Sur le boul'vard Voltaire,
Un bon vieux terrassier,
Qu'la grèv' ne tentait guère
Résolut d'travailler
Entouré d'un' ficelle,
Le vénérable aïeul
Retirant sa flanelle
S'mit à piocher tout seul.
Un escadron d'la garde municipale,
Trois cents agents de la brigade centrale,
Un régiment de ligne et vingt-cinq cui-
Regardent terrasser [rassiers
Le bon vieux terrassier.

L'ouvrag' n'allant pas vite,
Le terrassier se dit :
J'vais chercher Hippolyte,
Mon fils un dégourdi ;
Remettant sa flanelle,
Son veston de coutil,
Il déroul' sa ficelle
Et le voilà parti :
L'escadron de la garde municipale,
Les trois cents agents d'la brigade centrale
Le régiment de ligne, les vingt-cinq cui-
Se mett'nt à emboîter [rassiers
Le pas au terrassier.

A sa suite on défile,
Sur le pavé de bois,
On gagn' l'Hôtel de Ville
Par la rue Quincampoix ;
Plus fier que Crozier même,
Le vieux s'poussant du col,
Mont' jusqu'à son septième
Au-dessus de l'entresol :
L'escadron de la garde municipale,
Les trois cents agents de la brigade centrale
Le régiment de ligne, les vingt-cinq cui-
Montent tous l'escalier [rassiers
Derrièr' le terrassier.

Le bon fils suit son père,
Ça fait deux terrassiers ;
Mais les brav' militaires
N'en ont qu'un à garder ;
Ne sachant comment faire,
Monsieur le gros major
Demande au ministère
Qu'on envoie du renfort :
Deux escadrons d'la garde municipale,
Six cents agents de la brigade centrale,
Deux régiments de ligne et cinquante cui-
Viennent voir terrasser [rassiers
Les deux bons terrassiers.

L'ouvrag' n'avançait guère,
Vint un autre ouvrier,
L'Ministre de la guerre
Dit : J'vais mobiliser ;
Il faut que je me serve
D'mes homm' sous les drapeaux,
Fait' donner la réserve
Et les territoriaux :
Douze escadrons d'la garde municipale,
Quinz' cents agents de la brigade centrale,
Vingt régiments de ligne et six mill' cui-
Viennent voir terrasser [rassiers
Les trois bons terrassiers.

Bref lorsqu'à la terrasse
Un de plus se remit,
Le Commandant d'la Place
Au Ministre écrivit :
Télégraphiez d'urgence
A notre ami le Czar
Au nom de l'alliance
D'envoyer sans retard :
Cent escadrons d'sa garde municipale,
Dix mille agents de sa brigade centrale,
Trois cents régiments d'ligne, mais le czar
Leur fit téléphoner : [embêté
« Zut ! Je viens d'désarmer. »

Paul Weil.

Xavier Privas, le prince des chansonniers.

Quel Parisien ne connaît cette douce et puissante personnalité de Xavier Privas. Depuis plusieurs années déjà, il charme, par ses productions poétiques et musicales les amis de la vraie chanson qui fréquentent les cabarets artistiques de Montmartre.

Xavier Privas a fait une saine révolution dans la chanson. Au lieu des productions ineptes, des chansonnettes stupides que l'on débite dans les cafés-concerts, nous respirons enfin, avec lui, l'air pur de la chanson probe, pleine de style, de sentiment et d'idéal.

La forme et le fond chez lui sont parfaits. Soit que sa chanson dise l'amour et les souffrances sociales, soit que sa poésie philosophique et satirique s'élève à des hauteurs molièresques, elles sont toujours belles de forme et de pensée.

Aussi ses pairs, les chansonniers de Paris, l'ont-ils élu en 1899 *Prince des Chansonniers*. Ils ne pouvaient faire un meilleur choix.

Tout en lui : talent poétique et musical, voix bien timbrée, physionomie ouverte et avenante, tout, jusqu'à sa prestance, attire et inspire la sympathie, l'amitié.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

Que les socialistes lisent sa belle chanson *Les Résignés*, *L'Echine* (fantaisie en un acte), satire mordante contre l'abaissement actuel des caractères, et tant d'autres de ses œuvres et ils sauront alors combien le prince des chansonniers méritait les suffrages de ses collègues. P. A.

CHANSON DES MOIS GALANTS

LA NEIGE (Décembre)

J'ai mis mon amour à l'abri des neiges
En l'enchâssant en l'écrin de ton cœur,
Des frimas, il faut que tu le protèges,
Car il est frileux comme le Bonheur!

L'Amour, ce joyau vivant, est fragile,
Sans péril, il vit au tréfonds du cœur,
Mais s'il s'en échappe, un rien le mutile
Car il est mortel, comme le Bonheur!

Veille donc sur lui, maîtresse, sans trêve,
Le froid n'ira point l'occire en ton cœur.
Hélas! s'il mourait, mourrait notre rêve.
Tout meurt avec lui, surtout le Bonheur!

Xavier PRIVAS.

LABORI

Me LABORI

Défenseur de Vaillant, de Zola et de Dreyfus.

Le nom de Me Labori restera dans l'histoire, à juste titre célèbre et respecté. Ceux-là même qui se refusent obstinément à glisser vers ce qu'ils appellent, dans leur matérialisme endurci, le « culte des hommes » et qui n'examinent les plus tragiques événements qu'à la lueur d'une « conception matérialiste de l'Histoire », leur interdisant de discerner le rôle immense des personnalités, ne peuvent en toute conscience, dénier combien une activité personnelle aussi prodigieuse que celle de Labori, peut accélérer la marche de la Vérité, imprimer à des débats un caractère de grandeur et de dignité, refouler enfin, dans leurs derniers repaires, les agents ténébreux du mensonge et de la calomnie.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

BIBLIOGRAPHIE

La Pauriho (*Les Miséreux*). — Nous avons déjà présenté à nos lecteurs le grand artiste et poète provençal Valère Bernard. Nous revenons aujourd'hui sur lui, à l'occasion de la publication par l'*Association Typographique d'Edition* (1) dans sa *Collection Provençale*, des beaux poèmes et eaux-fortes intitulés **La Pauriho** (Les Misèreux).

Valère Bernard est le compatriote de Théodore Jean.

Comme poète il est l'émule de Mistral, de Félix Gras, etc., pour la langue, car il écrit en Provençal ; mais il leur est supérieur par la pensée et le but qu'il poursuit.

De plus, le talent de Valère Bernard est double, car, en dehors de son talent comme poète, c'est un artiste extraordinaire. Ses eaux-fortes sur la *Guerre* et sur les *Miséreux* saisissent et terrifient.

Qu'on en juge par les gravures que nous publions de lui. Qu'on regarde dans ce volume *Les Epouvantés de la Misère*.

Jamais la douleur et l'épouvante n'ont été rendues avec une telle force d'expression. L'œuvre entière de V. Bernard est ainsi.

Ses poésies sur les Miséreux, quoique plus résignées dans la forme et moins pourvues de combativité que celles de Pottier et de Théodore Jean, ont je ne sais quoi de saisissant et d'empoignant qui les rend aussi terribles et égales, au moins pour le résultat cherché, au point de vue de notre idée, à celles de ces deux poètes.

Quelles sombres descriptions de la misère et des souffrances des miséreux, et quelle foi dans une société moins dégoûtante que la nôtre.

La ville Phocéenne peut être fière de ses poètes, dont l'un, Valère Bernard, est en même temps un grand artiste, un grand coloriste.

Nous aussi nous en sommes fiers pour le socialisme, car en présence des turpitudes et des crimes du militarisme, en présence des férocités du capitalisme, du cléricalisme et de toutes les tyrannies, en présence, enfin, de la barbarie aux abois, nous voyons poindre à l'horizon de braves et fameux lutteurs préparant avec ardeur une société plus juste et plus humaine.

Un mot sur l'édition de **La Pauriho** car elle vaut la peine qu'on s'y arrête. En bibliophile forcené que nous sommes, nous avons passé de bons moments à feuilleter avec amour et à lire avec plaisir les belles pages de ce livre, d'une exécution parfaite. Perfection dans tout : dans le choix du papier et des caractères, dans le tirage tant du texte que des eaux-fortes.

L'édition de ce livre rappelle celles de l'éminent éditeur Edouard Pelletan, qui sont de véritables chefs-d'œuvre.

—

Eugène Pottier et son Œuvre. — Notre ami et collaborateur Museux a fait une étude très intéressante et très documentée sur notre immortel poète socialiste, Eugène Pottier (2).

Cette étude, qui fait suite à celle parue il y a quelque temps déjà, sur le vaillant et regretté artiste-peintre Ernest Picchio, auteur du *Triomphe de l'Ordre* vient bien à point et rend des services à la cause de l'émancipation sociale et à la littérature française, car elle met en évidence cette grande et noble figure du chantre des misères sociales.

Eugène Pottier, dont l'immense et incomparable talent étonne, n'est malheureusement pas connu suffisamment du grand public, cela à cause du silence obstiné gardé par la presse bourgeoise à l'égard de sa personnalité et de son œuvre.

Nous ne saurions trop féliciter notre ami Museux de présenter, comme il le fait, par son nouveau livre, à grand renfort de documents et de jugements justes et judicieux, le Tyrtée de la Révolution Sociale au grand public.

La place nous manque pour analyser comme il le mérite le beau livre de Museux, mais nous engageons ceux qui connaissent déjà Pottier et ceux qui

(1) Marseille, 75, Cours Lieutaud.

(2) Un vol. in-12, prix 1 fr. Pour le recevoir franco, 1 fr. 25. En vente au Bureau de la *Question Sociale*.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

ne le connaissent pas à sa juste valeur, à lire ce livre ; ils nous sauront gré de cette recommandation, ils seront agréablement surpris d'apprendre qu'un grand poète, digne de figurer parmi les classiques français, leur était inconnu.

Ils liront, en même temps, maints chefs-d'œuvre inédits de Pottier reproduits par Museux.

—

Vers la Réparation, par Georges Clémenceau. 1 vol. in-12, chez Stock, éditeur.

Clémenceau a étonnamment grandi comme écrivain depuis qu'il s'est complètement adonné au journalisme.

Dans l'affaire Dreyfus surtout, il s'est surpassé. Nul mieux que lui n'a mis en évidence, avec une impeccable logique, une justesse de vue sans pareille, les procédés criminels de l'Etat-Major et les moyens révoltants de la Jésuiterie agissante et répugnante.

Dans cette campagne pour la Justice et la Vérité il a représenté la Némésis Vengeresse contre les attentats de tous genres qui se sont perpétrés cyniquement sous nos yeux.

Avec son style puissant et mordant il cingle, comme ils le méritent, les politiciens caméléons, lâches et pusillanimes. Il porte le fer rouge de sa fine satire sur l'épaule des généraux faussaires et criminels et cloue au pilori de l'histoire la meute misérable des sacripants de la presse qui ont été jusqu'à glorifier le faux et à ériger le mensonge à la hauteur d'un principe.

Par sa vaillante campagne il a consolé et réconforté tous les citoyens attristés en présence de tant de forfaits : la violation éhontée et voulue des lois pour la condamnation d'un innocent, l'impunité du crime triomphant, enfin la monstrueuse sentence de Rennes qui s'en est suivie.

Si ces pratiques ignobles pouvaient continuer, c'en serait fait de la grandeur morale de la France et de la renommée généreuse du Peuple français. Mais heureusement cela ne sera pas, car les vaillants lutteurs de la trempe de Clémenceau se mettront toujours au travers de ces infamies.

Vers la Réparation est une œuvre maîtresse dont la lecture s'impose pour mesurer le degré d'infamie des forbans du militarisme prétorien et du jésuitisme clérical.

—

L'Ère sans violence, revision du traité de Francfort, par le colonel Moritz von Egidy, de la cavalerie allemande, et le capitaine Gaston Moch, de l'artillerie française. (1 vol. in-12, édition de la *Revue Blanche.*)

Par les temps de barbarie militariste qui courent, au moment où les violences, les forfaitures, les attentats et les crimes de la soldatesque s'étalent en plein jour et sans vergogne, il est bon de voir que, même dans ce milieu puant des massacreurs, il s'est trouvé des officiers pour rompre avec ces pratiques infâmes et penser comme des hommes. Et on est heureux de savoir que ces hommes ne se sont pas seulement contentés de donner leur démission ou de se faire renvoyer de l'armée pour leurs opinions humanitaires, mais, encore, qu'ils se sont dressés comme les ennemis déclarés des violences et des crimes du militarisme, prêchant, avant tout, la paix et la cessation définitive de la guerre.

Après cela on peut s'imaginer ce qu'est **l'Ère sans violence** de ces deux anciens officiers exceptionnels, l'un français, l'autre allemand, tous deux serviteurs émérites de la grande idée humanitaire qui n'a pas de frontières, elle.

—

Le Petit Bleu, par Paul Marie, un vol., chez Stock. — Laissant de côté tout ce qui n'a pas un caractère d'authenticité absolue, M. Paul Marie a recueilli et étudié, dans les comptes-rendus sténographiques du procès Esterhazy, du procès Zola et des audiences publiques de la Cour de Cassation, tous les textes relatifs au **Petit Bleu**. Par l'étude et le rapprochement de ces textes, — sans déclamations et sans invectives, — à l'aide de raisonnements dont tout le monde peut contrôler les éléments et la marche, il a fait la lumière complète sur ce point important de l'affaire Dreyfus.

—

Nous avons encore reçu de l'éditeur Stock les ouvrages suivants que nous avons omis de mentionner dans la Bibliographie de l'*Almanach* de l'année

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

dernière Tous ces ouvrages se rapportent à l'affaire Dreyfus : **Violence et Raison**, par Paul Brulat, préface de G. Clémenceau. — **Les Faits acquis de l'Histoire**, par E. de Haime. — **Avant le Procès**, par E. Duclaux, de l'Académie des Sciences. — Et enfin **Le Procès Zola** devant la Cour d'Assises de la Seine. (Compte rendu sténographique *in-extenso*.) Edition de l'*Aurore*.

—

Nous avons reçu en outre au moment de mettre sous presse les brochures suivantes : *Le Congrès Ouvrier Suisse à Lucerne*, compte-rendu de ce Congrès, tenu le 3 avril 1899. — *En Conquête vers l'Etat Naturel*, par Henri de Zisly — *Les Songes d'un Père*, par M. Pingault. — La Bibliographie des Questions Sociales et Economiques (1re année, 12 livraisons) par P.-C. de Villedeuil.

P. Argyriadès.

NOS MORTS !

JULES JOUY

Un merveilleux gavroche, un tempérament, un vrai poète satirique adaptant chaque jour sur un air connu une critique acerbe, quand il ne crée pas un rythme nouveau, forgeant des chefs-d'œuvre comme d'autres produisent un travail mécanique ou manuel — tel fut Jules Jouy.

Il naquit à Paris en 1855, il eut les débuts les plus pénibles et les plus difficiles s'étant fait seul. Il n'en devint pas moins et assez rapidement un des maîtres chansonniers de ce temps.

Il débute au « Tintamarre » de Touchatout, va des « Hydropathes » au « Chat Noir », collabore au *Paris*, au *Figaro*, au *Parti Ouvrier*, au *Cri du Peuple*, publie ces deux volumes : *Chansons de l'Année* (1867) et *Chansons de Bataille*.

JULES JOUY

Quelques années plus tard, la cervelle en bouillie, il agonise lentement.

Cette année, en juin, on a inauguré au Père-Lachaise le modeste monument qui lui a été élevé avec son buste par Dalou. Une rue de Paris porte son nom.

C'est tout — c'est fini, l'homme est oublié : il a si peu vécu ! Mais, ce qui ne périra pas, ce sont ses chansons. Il a abordé tous les genres avec talent, avec succès.

La place ne me permet aucune citation, qu'on le relise, on y trouvera l'*Histoire de ce temps* prise sur le vif, écrite au jour le jour, on y verra des râles, des cris de colère et de révolte, des plaintes vibrantes en faveur des miséreux.

Sans parler de ses chansons de la période boulangiste où tous les partisans du brav'général furent cloués au pilori ou tués par le ridicule, qu'on relise *La Terre*, *Les Enfants et les Mères*, *l'Exemple*, *La Veuve*, *Fille d'Ouvrier*, *Le Temps des Crises*, *Les Inconnus*, *La Grève noire*, *Le Mur*, *Pâle Travailleur*, *Victime du Travail*, *Le Sang des Martyrs*, *La Carmagnole des Meurt de faim*, etc., qui sont autant de chefs-d'œuvre.

Saluons — puisque nous n'avons pas l'espace pour en parler longuement, d'autres disparues, femmes de grand cœur, de grand dévouement à notre cause : les citoyennes Eugénie Potonié-Pierre, Aline Valette et Eleanor Marx !

E. Museux.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009

LA POLICE A LONGCHAMP

On gardera mémoire de la grandiose manifestation du 11 juin 1899, laquelle vit plus de 100.000 citoyens défier les revenants de l'ancien régime.

Pour les heureux, c'était la fête du Grand-Prix de Longchamp. Filtrant à travers les frais ombrages, le soleil des grands jours allumait encore l'ardeur des amants de la Justice.

Accourus, de tous les points de l'horizon social, sur le terrain de la lutte, ils démontrèrent, selon l'interpellation de Vaillant jetant bas, le lendemain, Dupuy le Sycophante, que « le peuple de Paris et ses représentants sauraient bien, à eux seuls, défendre la République ! »

L'état actuel des esprits en France.

La République libératrice s'entend — celle qui n'est encore qu'une espérance — et non sa caricature actuelle — la République embastilleuse.

Mais alors que deviendraient les bataillons de « sergots » et de mouchards jouissant des faveurs de cette catin bourgeoise affublée des oripeaux de Marianne ?

A Auteuil, si la Police fut longanime envers les rastas de la haute noce, envers la tripouille militariste frappant un haut vieillard disposé à la clémence, en retour, la semaine suivante, à Longchamp, elle fut impitoyable — et cela ne peut surprendre — ignoble même envers les travailleurs des faubourgs, envers les courageux défenseurs de l'innocence, fût-ce celle d'un juif mourant au bagne.

Trop nombreux seraient les cas à citer.

Rappelons celui du jeune Auricoste dont il a été beaucoup question dans la presse, et celui de l'auteur de ces lignes. Ce dernier cas aggrave encore l'indignité de la Rousse.

Mais laissons la parole à l'un des écrivains qui honorent les trop rares feuilles impartiales, Me Lucien Perrin, du *Journal du Peuple :*

« Parmi les condamnations, dit-il, qui ont soulevé de violents murmures dans l'assistance, c'est d'abord celle de notre brave camarade Achille Le Roy, l'éditeur révolutionnaire. Il venait à peine de crier : « Vive la liberté ! » qu'il fut enlevé par la police, et bousculé, comme ces brutes savent le faire. Comme il n'était porteur d'aucune arme et qu'il n'avait commis aucun délit, les policiers l'accusèrent d'avoir crié : « A bas les sergots ! » (Quel crime !) Le guet apens a réussi ; et notre ami a été condamné à un mois de prison sans sursis. »

— Ce n'est encore pas ce jugement inique qui fera estimer la Police ! lançâmes-nous, indigné, en pleine audience de la Cour d'appel à l'adresse des présidents étrangleurs.

Achille Le Roy.

Petit Dictionnaire à l'usage des lecteurs de la « Patrie »

Ordre (homme d'). — Celui qui par une grosse averse a une bonne place dans une porte cochère, et trouve scandaleux que ceux qui sont dehors le poussent un peu.

Désordre (homme de). — Celui qui n'a pas de place sous la porte cochère, naturellement, et qui cherche à en avoir une.

Despotisme. — Régime qui facilite la digestion de ceux qui ont bien mangé, en empêchant de crier ceux qui ont faim.

Liberté. — Aliment fort que les estomacs faibles veulent interdire même aux autres.

Toutchatout.

Arcis-sur-Aube. — Typ. Frémont

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009